

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

L'Enfance

L'Adolescence



Traduction

de

J.W. BIENSTOCK



CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

I

L'ENFANCE — L'ADOLESCENCE

(1852 — 1854)



Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1902.

Cette édition définitive des œuvres complètes du
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J. W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est revue et
annotée par P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Ce premier volume est orné de deux reproductions : Un
buste et un médaillon du C^{TE} LÉON TOLSTOÏ.

Buste et médaillon ont été faits tout récemment
(juin 1901), d'après nature, à Iasnaïa-Poliana. Ils sont
l'œuvre du sculpteur russe M. N. Aronson.



J. ARONSON, *Sculp.* 1901.

P.-V. STOCK, *Éditeur.*

C^{te} Léon Tolstoï

500.8026
ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

ŒUVRES COMPLÈTES

I

L'ENFANCE, nouvelle (1852).

L'ADOLESCENCE, nouvelle (1854).



PARIS — 1^{er} ARR.

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

27, RUE DE RICHELIEU, 27

1902

882-32=4

882 Tolstoï 2.1.06

1961

1956

~~18784
24655~~

BIBLIOTECA LEAF 79 LA U' VERSTARA

BUCURESTI

COTA

18 784

*Il a été tiré à part
vingt exemplaires sur papier de Hollande,
exemplaires numérotés et paraphés
par l'éditeur.*

B.C.U. Bucuresti



C20063206

522/06

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR ET DE L'ÉDITEUR

En présentant au public français cette édition nouvelle, et qui doit être considérée comme définitive, des **Œuvres Complètes de Léon Tolstoï**, nous croyons devoir en faire ressortir très brièvement le caractère, ainsi que les titres qui la désigneront à l'approbation des écrivains et des penseurs. D'autre part, nous indiquerons le plan que nous nous proposons de suivre dans la mise à jour des volumes dont elle se composera, et nous énumérerons le contenu de chacun de ces volumes.

L'œuvre de Tolstoï est trop connue et trop considérable, sa portée et son influence, aujourd'hui universelles, sont trop indiscutées pour que nous ayons à insister sur ces divers points. Nous nous bornerons à citer un seul fait : en Russie, un érudit, M. Zédlinisky, a entrepris de réunir tout ce qui a été écrit sur Léon Tolstoï, EN RUSSIE SEULEMENT. Or, M. Zédlinisky a déjà publié sur ce sujet sept forts volumes, et son travail s'arrête actuellement à l'année 1870. Trente années — les plus importantes — du labeur littéraire de l'illustre écrivain sont encore à parcourir et viendront ajouter à cette monographie.

Mais le point capital sur quoi nous tenons à appeler l'attention du lecteur averti est le suivant :

Notre édition des **Œuvres Complètes de Léon Tolstoï** peut, en quelque sorte, être regardée comme inédite, et voici pourquoi. On sait que la censure, en Russie, est plus que sévère. Dans les ouvrages des écrivains russes, elle anéantit tous les passages qui lui déplaisent, quelles qu'en soient la nature ou

les proportions. L'acheteur de ces livres ne peut donc se former de leur contenu qu'une idée tout à fait imparfaite, et qui ne répond plus à la conception des auteurs. C'est ainsi que, comme l'explique plus loin M. Paul Birukov, on s'est longtemps mépris sur la signification des livres de Tolstoï, sur le sens et la portée des pensées qu'il y exprimait. Depuis que des traductions, publiées un peu partout, ont aidé à leur diffusion, quelques lacunes ont pu être comblées : jamais ou presque jamais un lecteur ou un critique n'a eu sous les yeux un texte qui fût véritablement sincère et conforme à l'original, qui, en un mot, n'eût pas été tronqué en maint endroit.

Et cette affirmation ne vise en aucune manière la bonne foi ou le talent des traducteurs, ou du moins de certains d'entre eux, car nous sommes obligés de faire ici une exception, que de nombreux faits rendent légitime, et qui révèle que Tolstoï n'a pas eu à souffrir que des sévérités de la censure. Il a paru en effet mainte édition française d'ouvrages de Tolstoï que les traduc-

leurs avaient remaniés à leur guise, retranchant et raturant d'importants fragments des textes. En cet avertissement, nous ne citerons aucun exemple de ces interpolations qui seront toutes, au fur et à mesure de la publication des volumes composant notre édition, mentionnées dans un index bibliographique annexé à chacun de ces volumes. Nous signalerons, dans cet index, les passages qui, figurant dans notre traduction, ont été omis ou retranchés dans les traductions françaises parues jusqu'à ce jour. Ces traductions ne sont donc pas sincères, soit par la faute de la censure, soit par la faute des traducteurs — mais non pas, répétons-le, de tous les traducteurs.

La publication que nous offrons au public français vient donc à son heure. Elle est complète à un double point de vue, d'abord parce qu'elle embrasse tous les travaux littéraires du comte Tolstoï, ensuite parce que la pensée de l'auteur y sera TOUJOURS respectée, y apparaîtra avec son caractère propre, son entière personnalité, et dans les mêmes conditions que si elle n'avait jamais

été déformée et mutilée par les censeurs ou les traducteurs.

Notre édition des **Œuvres Complètes de Léon Tolstoï** comprendra quarante volumes de quatre cents pages environ. La traduction, aussi littérale que possible, SERA FAITE D'APRÈS LES TEXTES REVISÉS ET COMPARÉS PAR M. PAUL BIRUKOV, SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX DE TOLSTOÏ. Ces manuscrits sont pieusement conservés par M. V. Tcherthov, qui, expulsé de Russie pour son trop grand dévouement à la cause des Doukhobors, est parvenu à conserver ces précieuses archives (1); elles sont actuellement à Christchurch, où il habite.

De telles garanties d'authenticité et de sincérité nous semblent assez méritoires et dignes d'attention pour que le lecteur désireux de bien connaître et de suivre, dans toutes les phases de sa puissante évolution, un écrivain de la valeur et du talent de Tolstoï, nous pardonne d'avoir insisté plus longuement peut-être que nous ne l'aurions

(1) Voir plus loin, page xv, la préface de M. Paul Birukov.

voulu, sur le caractère d'inédit et d'intégrité littéraire par où se distingue, à nos yeux, la présente publication, dont notre plus cher désir sera de faire un monument utile et durable.

Pour ne rien omettre, ajoutons qu'à chaque volume seront annexés des notes bibliographiques et des renseignements inédits, qui nous seront fournis par M. Paul Birukov.

Voici l'ordre de publication que nous pensons suivre, avec cette réserve toutefois que des modifications y pourront être apportées en cas de besoin.

VOL. I. — 1° *L'Enfance*. Nouvelle. 1852; — 2° *L'Adolescence*. Nouvelle. 1854.

VOL. II. — 1° *La Jeunesse*. Nouvelle. 1855-1857; — 2° *La Matinée d'un seigneur rural*. Nouvelle. 1852.

VOL. III. — 1° *Les Cosaques*. Nouvelle du Caucase. 1852; — 2° *Sébastopol*, en décembre 1854 et en mai et août 1855. (1854-1856.)

VOL. IV. — 1° *L'Invasion*. Récit d'un volontaire. 1852; — 2° *La Coupe en forêt*. Récit d'un sous-officier. 1854-1855; — 3° *Une Rencontre dans le détachement avec une connaissance de Moscou*. 1856; — 4° *Une tourmente de neige*. Récit. 1856; — 5° *Le Journal d'un*

marqueur. Nouvelle. 1856; — 6° *Deux hussards*. Nouvelle. 1856; — 7° *Albert*. Récit. 1856; — 8° *Du Journal du prince Nekhludov*. Lucerne. 1857; — 9° *Trois morts*. Récit. 1859.

VOL. V. — 1° *Le bonheur de famille*. Roman. 1859; — 2° *Polikouchka*. Nouvelle. 1860; — 3° *Kholstomier*. Histoire d'un cheval. 1861; — 4° *Les Décembristes*. Extrait d'un roman en projet. 1861.

VOL. VI, VII, VIII, IX, X, XI. — *Guerre et Paix*. Roman. 1864-1869.

VOL. XII. — 1° *Articles pédagogiques du Journal de Iasnaïa Poliana*. 1862; — 2° *L'École de Iasnaïa Poliana*, en novembre et décembre. 1862.

VOL. XIII. — 1° *Contes et traductions pour les enfants*. 1869-1872; — 2° *Sur l'Instruction du peuple*; 1875.

VOL. XIV, XV, XVI, XVII. — *Anna Karénina*.

VOL. XVIII. — *Les Confessions*. 1879-1881; — 2° *Récits populaires*. 1881-1886.

VOL. XIX. — *Critique de Théologie dogmatique*.

VOL. XX, XXI, XXII. — *Les Évangiles*. 1881-1882.

VOL. XXIII. — 1° *En quoi consiste ma foi*. 1883; — 2° *L'Église et l'État*. 1883.

VOL. XXIV. — 1° *Récit succinct des Évangiles*. 1883; — 2° *Lettre à N. N.* 1884; — 3° *La Doctrine des douze Apôtres*. 1884.

VOL. XXV. — 1° *Article sur le recensement*. 1885; — 2° *Que nous faut-il faire?* 1885-1886.

VOL. XXVI. — 1° *La mort d'Ivan Ilitch*. 1884-1886; — 2° *Marchez dans la lumière pendant qu'il y en a*. 1887; — 3° *Sonate à Kreutzer et post-face*. 1889; — 4° *Nicolas Païe*. 1889.

VOL. XXVII. — 1° *Sur la vie*. 1887; — 2° *Sur la vie et la mort*. (Première variante.) 1887; — 3° *Sur la vie et la mort*. (Deuxième variante.) 1887; — 4° *Pensées sur le sens de la vie*. — 5° *Le Travail manuel et l'activité intellectuelle*. Lettre à un Français. 1888; — 6° *Préface pour les œuvres de Bondarev*. 1888.

VOL. XXVIII. — OEUVRES DRAMATIQUES: 1° *La Puissance des Ténèbres*. 1886; — 2° *Les Fruits de l'Instruction*. 1887; — 3° *Le premier Bouilleur*.

VOL. XXIX. — 1° *La Fête de l'Instruction*. 1889; — 2° *Pourquoi les hommes s'étourdissent-ils?* 1889; — 3° *Il est temps de se ressaisir*. 1889; — 4° *Le Premier échelon*. 1892; — 5° *Articles sur la famine*. 1890-1892.

VOL. XXX. — *Le Royaume de Dieu est en vous*. 1891-1893.

VOL. XXXI. — 1° *Ça coûte cher*; — 2° *Le Café de Surate*; — 3° *Françoise*; — 4° *Karma*; — 5° *Lettre de Mazzini sur l'immortalité*; — 6° *Lettre de Lise Burns*. 1893; — 7° *Préface à la Tocologie*; — 8° *Préface aux œuvres de Guy de Maupassant*. 1894; — 9° *Préface au Journal d'Amiel*; — 10° *Le Non-Agir*. 1894; 11° *La Religion et la Morale*; — 12° *Christianisme et Patriotisme*. 1894.

VOL. XXXII. — 1° *L'Ouvrier Emélian et le Tambour vide*. 1892; — 2° *Le Patron et l'Ouvrier*. 1893; — 3° *Trois paraboles*. 1893; — 4° *Post-face au livre « La vie et la mort de Drojgine »*. 1894; — 5° *Post-face à la brochure « La persécution des Chrétiens en 1895 »*; — 6° *Post-face à la brochure « Au secours »*. — 7° *L'Approche de fin*; — 8° *Le Chrétien et l'État*. 1896; — 9° *Carthe delenda est*. — 10° *Les deux guerres*; — 11° *Lettres versées*. 1890-1895.

VOL. XXXIII. — 1° *La Doctrine chrétienne*. 1897; — 2° *Pensées sur Dieu*. 1885-1900; — 3° *Lettres diverses*.

VOL. XXXIV. — 1° *Qu'est-ce que l'art?* 1897-1898 ; —
2° *Pensées sur l'art.* (Variantes et lettres.) 1890-1900.

VOL. XXXV, XXXVI. — *Résurrection.* 1899-1900.

VOL. XXXVII. — 1° *L'Esclavage contemporain.* 1900 ; —
2° *Où est l'issue?* 1901 ; — 3° *Le faut-il ainsi?* 1901 ;
— 4° *Sur la question sexuelle.* — 5° *L'Unique moyen.*
1901 ; — 6° *Raison, Foi, Prière.* 1901.

VOL. XXXVIII, XXXIX. — *Lettres.*

VOL. XL. — *Biographie de L.-N. Tolstoï.*

Nous devons ajouter que les mots en français qui se trouvent dans l'original figurent en petites capitales dans notre texte ; que les mots soulignés dans le texte original par l'auteur figurent en italiques dans notre texte ; et que les noms russes qui, faute d'équivalents en français, ne pourraient être traduits, seront accompagnés d'une note explicative.

En terminant, nous adressons nos plus sincères remerciements à MM. V. Tchertkov et P. Birukov, avec le concours desquels nous pouvons donner cette traduction définitive des Œuvres complètes du Comte L. Tolstoï.

Janvier 1902.

J.-W. BIENSTOCK.

P.-V. STOCK.

PRÉFACE

POUR L'ÉDITION EN LANGUE FRANÇAISE

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE LÉON TOLSTOÏ

L'année 1902, qui marquera le cinquantenaire littéraire de Léon-Nicolaïévitch Tolstoï, nous semble particulièrement propice pour faire le bilan de son œuvre; et c'est pourquoi nous saluons, avec joie et reconnaissance, cette édition complète des œuvres de Léon Tolstoï, qui, faite sur un plan déterminé, n'a encore sa semblable en aucune langue, pas même, à notre regret et à notre honte, en langue russe.

La célébrité de Tolstoï, depuis sa première œuvre, insérée dans une revue russe et signée modestement : L. T., n'a fait que croître pendant ces cinquante années, et de nos jours a atteint un degré que

nul écrivain, d'aucun pays, ne dépassa jamais. Tout ce que la despotique administration russe a pu inventer pour limiter l'influence de Tolstoï n'a servi qu'à augmenter sa gloire. Et le dernier acte de cette oppression, en plaçant Tolstoï sur un très haut piédestal, le fit « cette ville située sur une montagne qui ne peut être cachée. » Nous parlons de l'excommunication qui n'a fait que séparer Tolstoï de ces ténèbres sur le fond desquelles, avec une clarté encore plus puissante et incomparable, brille son génie.

Selon nous, Tolstoï doit sa réputation universelle à ce qu'au fur et à mesure du développement de sa vie spirituelle, il a, dans ses œuvres littéraires, embrassé de plus en plus le domaine de l'esprit humain, et a atteint cette profondeur d'analyse et de création, d'où, comme de la source générale, découlent toutes les branches de l'intellectualité humaine : la science et la philosophie ; la religion et l'art ; la sociologie et la morale. C'est pourquoi chacune des œuvres de Tolstoï possède un intérêt si captivant, est si répandue, et suscite tant de bruit.

A la science et à l'art il demande d'être accessibles aux masses, d'être utiles aux peuples ; dans la philosophie et la religion, il cherche le sens de la vie ; à la sociologie, il donne des bases morales, et pour la morale il demande l'importance sociale.

La première publication en langue française des

œuvres de Tolstoï date du commencement de 1877. C'était la traduction du roman « LE BONHEUR DE FAMILLE » publiée à Pétersbourg sous le titre « MACHA » ; et en 1873 parut également à Pétersbourg la traduction de « LES COSAQUES ». En 1879, à Paris, fut imprimée à cinq cents exemplaires la traduction incomplète de GUERRE ET PAIX, qui attira peu l'attention du lecteur français. Mais quand parut la belle critique de M. Melchior de Voguë, le nom de Tolstoï se répandit en France et y acquit rapidement la célébrité.

Dans cette courte préface, il ne nous est pas loisible d'entrer dans l'analyse détaillée, critique, des œuvres de Tolstoï ; nous n'en donnerons qu'un aperçu général, puis nous dirons ce qui distingue cette présente édition de toutes les autres.

Par leur contenu, par leur forme et par les circonstances qui accompagnèrent leur apparition, les œuvres de Tolstoï se partagent d'une manière très nette en deux groupes correspondant à deux périodes très différentes de l'activité littéraire de l'auteur.

La première période, d'environ trente ans, va de 1852 à 1881. L'autre, qui compte maintenant vingt ans, va de 1881 à nos jours. Par le fond et par la forme, la première période est principalement la période des belles-lettres ; la deuxième est par

excellence celle de la religion, de la philosophie, du publicisme.

On peut en outre faire ressortir des différences encore plus profondes et plus essentielles, quant au contenu, entre les œuvres de ces deux périodes.

Malgré la diversité des images artistiques et la profondeur de la pensée qui caractérisent les œuvres tolstoïennes du premier groupe, le lecteur n'y trouvera ni une conception nette du monde, ni un type parfait exprimant l'un ou l'autre la conviction de l'auteur. Toutes les œuvres de cette période sont pénétrées de l'esprit d'analyse, de la recherche de la vérité. Les types qui s'y rencontrent n'expriment qu'un des côtés de la conception, encore incertaine, que l'auteur a du monde, et, avec intention, il y fait polémiquer ses héros comme pour chercher à tirer lui-même une conséquence de ces chocs d'opinions, ou pour laisser aux lecteurs la liberté de le faire. Tels sont les types d'Irteniev et de Nekhludov dans L'ENFANCE, L'ADOLESCENCE, LA JEUNESSE; tels sont Pierre et le prince André dans GUERRE ET PAIX. Ailleurs on trouve déjà des types sceptiques qui portent en eux-mêmes cette dualité; par exemple Olénine, dans LES COSAQUES, le frère de Levine dans ANNA KARÉNINE, etc.

Dans les œuvres de cette période, nous ne rencontrons pas la critique sévère de l'ordre de choses exis-

tant. Il est vrai que le flair artistique de l'auteur souligne souvent, avec une ironie amère, les diverses coutumes et les amusements des riches, et les institutions qu'on croit utiles et sacrées. Mais parfois l'auteur lui-même se laisse entraîner par ses descriptions, et entraîne avec lui le lecteur, et nous peint, sous des couleurs attrayantes, ce qu'ensuite il condamnera impitoyablement. Il faut remarquer dans ses récits militaires, par exemple, que le sentiment artistique de Tolstoï ne lui a pas permis, même dans cette période qui n'est pas complètement définie pour lui, de descendre au-dessous de l'objectivité; ainsi, il ne dit nulle part que la guerre est un mal, mais en la décrivant, il reste jusqu'à tel point fidèle à la réalité, que le mal de la guerre ressort de lui-même.

Les œuvres de la deuxième période sont, premièrement, la critique sévère, énergique, de l'ordre de choses actuel, et, deuxièmement, l'exposé, sous forme de sermon, d'un idéal positif de perfection; et cette conception parfaite du monde se reflète dans les types artistiques qu'il dépeint pendant cette période. Ces types nous montrent tantôt la chute morale d'un intellectuel de notre temps, par exemple, Ivan Ilitch, les héros de la SONATE A KREUTZER, ceux de RÉSURRECTION; tantôt ils représentent l'homme chez lequel s'est opérée déjà une transformation psychologique, par exemple Nekhludov, de RÉSURRECTION,

le Pamphile de MARCHEZ DANS LA LUMIÈRE; ou ils nous font assister à l'évolution de la chute au relèvement, comme avec Nikita, de la PUISSANCE DES TÉNÈBRES, et l'héroïque et immortelle figure de Katcha de RÉSURRECTION.

Avec beaucoup de justesse, Tolstoï dit que le héros principal de ses œuvres, c'est la VÉRITÉ (1). En présentant cette vérité, Tolstoï a pu, par un don à lui spécial, unir l'objectivité impartiale à l'appréciation subjective qu'il a mise dans tout ce qu'il a écrit, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, c'est là toute SA MÉTHODE artistique, celle qui domine dans toutes ses œuvres, de l'une et de l'autre période.

Comme un rayon lumineux, dans toutes les œuvres de Tolstoï passe l'impression de l'amour qu'il accorde à ses types du peuple. Décrit-il les domestiques-serfs, ou la campagne, ou les soldats à Sébastopol, les sectaires ou les forçats, on sent partout qu'il les considère comme les vrais hommes, comme les héros, comme les saints, comme nos maîtres et nos éducateurs par les souffrances qu'ils ont endurées et par la foi que nous avons perdue et qu'ils conservent pieusement.

Mais Tolstoï n'idéalise pas le peuple russe. Le réalisme qui lui est particulier ne le quitte jamais,

(1) Lire les Récits de Sébastopol.

et le sentiment de franchise et de véracité ne lui permet pas de se taire sur le côté sombre de la vie du peuple. S'il présente les justes du peuple, à côté de cela, il écrit LA PUISSANCE DES TÉNÉBRES, où, avec une rudesse impitoyable, il dépeint la grossièreté, la superstition, la sauvagerie qui va jusqu'à la cruauté; mais il introduit dans le cœur des malfaiteurs qu'il peint, l'étincelle divine qui les retient de la perte définitive. Et pour cette impartialité, pour cette VÉRITÉ, douce ou amère, avec laquelle il présente la vie intérieure et extérieure du peuple, le peuple aime Tolstoï.

Les œuvres des deux périodes diffèrent beaucoup par les circonstances qui ont accompagné leur apparition. Tandis que les œuvres de la première période parurent normalement, d'abord dans une revue, et ensuite en volumes, les œuvres de la deuxième période, pour la plupart, furent ou tout à fait défendues, ou à tel point déflorées par la censure russe, qu'on pouvait à peine les reconnaître.

Ces circonstances ont causé de grandes erreurs dans la critique des œuvres de cette période.

Premièrement : comme la censure effaçait toutes les dénonciations des violences et du mensonge des gouvernements et de l'Église et laissait les dénonciations des violences et du mensonge des institutions sociales, ces œuvres tronquées permirent souvent,

aux critiques peu clairvoyants ou partiaux, d'accuser Tolstoï d'opinions réactionnaires, et de le déclarer le soutien du mal clérical et gouvernemental.

Deuxièmement : les œuvres interdites par la censure étaient répandues en manuscrits ou en lithographies, recopiées souvent avec des fautes graves sous d'autres titres ou en extraits. C'est sous cet aspect qu'elles passaient à l'étranger, où elles étaient insérées en russe ou traduites en langues étrangères. Dans ces traductions elles étaient encore déformées. Soit par esprit de parti, soit dans un but commercial, on les abrégait, les titres étaient changés et en général elles étaient toujours soumises au bon gré des éditeurs. Sans parler de l'inexactitude des traductions, les traducteurs, soit faute de le connaître, soit par négligence, ne prenaient pas en considération l'ordre chronologique des écrits de Tolstoï et donnaient simultanément des œuvres appartenant à la première période et des œuvres récentes, ce qui autorisait les critiques à tirer des conclusions tout à fait erronées sur le développement des idées de Tolstoï.

Les choses se passèrent ainsi jusqu'en 1897 ; mais à cette époque un des amis les plus intimes de Tolstoï, Vladimir-Grigorievitch Tchertkov, qui a consacré toute sa vie à réunir et à éditer les œuvres de Tolstoï, fut expulsé de Russie. Avec les difficultés

les plus grandes, Tchertkov parvint à transporter à l'étranger ses archives contenant, entre autres, tous les manuscrits de L.-N. Tolstoï.

Conformant ses actes à ses principes, Tolstoï a déclaré qu'il ne reconnaissait pas de propriété littéraire pour ses œuvres postérieures à 1884. (Il avait déjà donné à sa famille la jouissance des œuvres antérieures.) Ce fait contribua aussi, indirectement, à la négligence apportée aux traductions et aux éditions des œuvres de Tolstoï. Pour y remédier, Tolstoï a décidé d'envoyer à Tchertkov, pour être éditées, traduites et répandues, toutes ses nouvelles œuvres qui ne peuvent être publiées intégralement en Russie.

Et Tchertkov fait tout son possible pour que les copies qui sortent de chez lui soient conformes à l'original. Ainsi sont atteintes les deux conditions nécessaires : l'intégralité de l'œuvre et son expansion. Les archives de Tchertkov ayant été maintes fois violées par la police russe, un certain nombre de manuscrits très précieux ont été perdus, aussi ces archives mêmes ne sont-elles pas absolument complètes.

Nous qui, personnellement, avons collaboré à la formation de ces archives et qui avons aidé à les compléter, connaissons bien leur inestimable valeur et les quelques lacunes qu'elles présentent. Grâce à l'amabilité de M. Tchertkov et à l'initiative de l'éditeur, M. Stock, nous aurons la possibilité de

réunir dans la présente édition, première en son genre, tout ce que Tolstoï a écrit et dont il a autorisé la publication. En y joignant les variantes et en corrigeant les fautes qui ont pu se glisser dans les manuscrits, nous espérons faire de cette édition complète des œuvres de Tolstoï un monument définitif et si possible irréprochable.

La publication des volumes de cette édition suivra autant que possible l'ordre chronologique; des modifications ne seront apportées à cet ordre que si l'unité des sujets ou les nécessités de la publication l'exigent. Nous nous proposons de grouper les matériaux dont nous disposons en volumes de 350 à 450 pages, et l'œuvre complète comptera ainsi environ 40 volumes.

L'éditeur espère pouvoir donner un volume tous les deux mois, ou une œuvre entière, même comprenant plusieurs volumes (1).

Nous espérons compléter chaque volume de notes bibliographiques qui feront connaître au lecteur quelques circonstances intéressantes relatives à l'apparition et à la composition de l'œuvre, ainsi que les indications de la bibliographie française.

Nous avons aussi entrepris d'écrire une biographie de Tolstoï qui formera l'un des volumes de cette

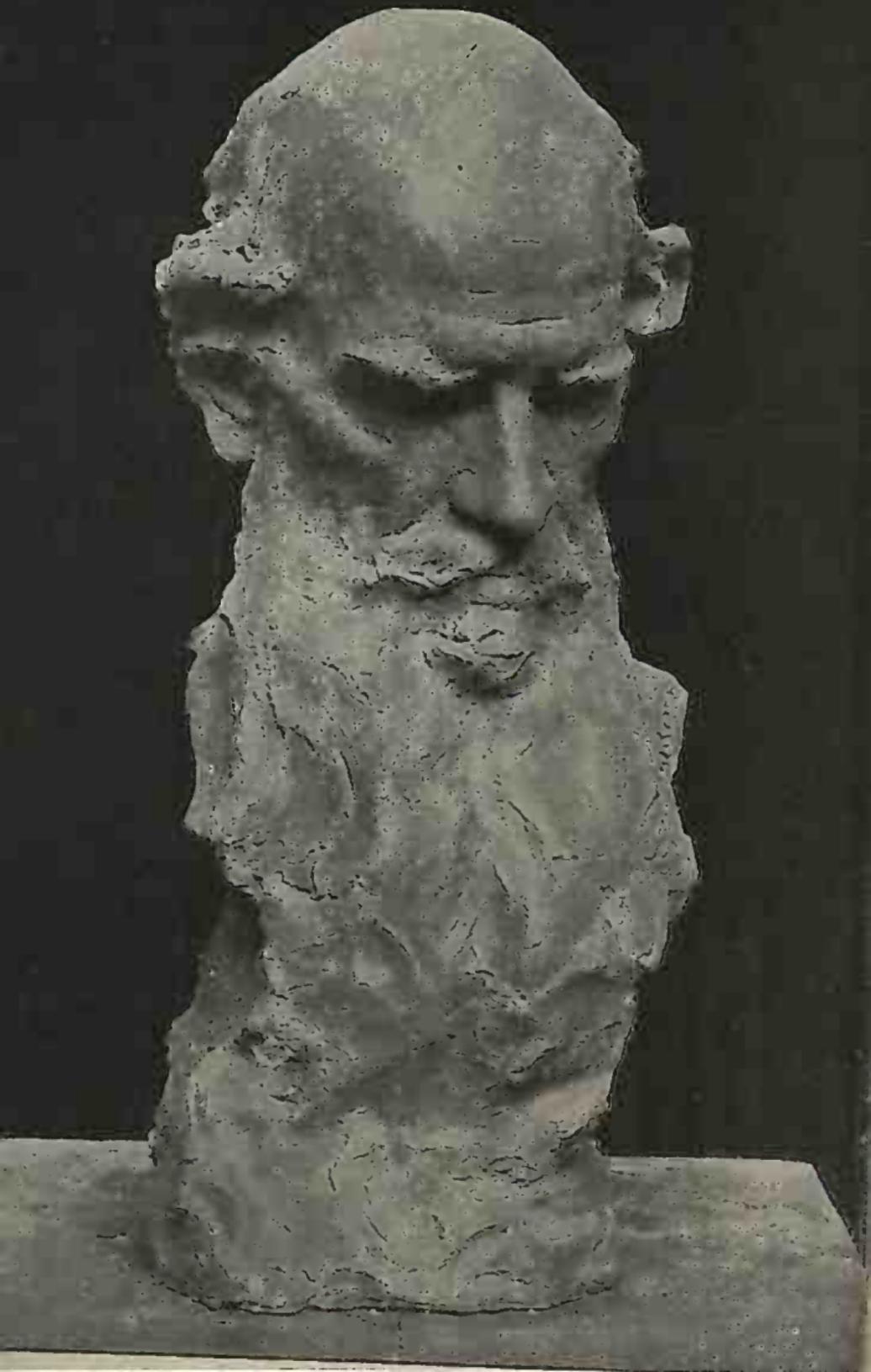
(1) Pour la nomenclature de ces volumes et leur contenu, consulter l'avertissement du traducteur et de l'éditeur.

édition. Pour faire cette biographie aussi complète et exacte que possible, nous nous sommes adressé au public russe, à tous ceux qui ont eu quelque relation avec Tolstoï, en leur demandant de nous fournir des matériaux, tels que souvenirs, lettres, et tous les renseignements touchant la vie de L. Tolstoï. Nous nous permettons d'adresser la même demande au public français, et nous accueillerons ses indications avec la plus profonde reconnaissance.

Ainsi nous tâcherons de faire tout ce qui dépendra de nous pour donner au lecteur l'image exacte du grand vieillard dans sa vie intérieure et extérieure, dans ses œuvres nombreuses et fertiles.

PAUL BIRUKOV.

Onex, janvier 1902.



L'ENFANCE

NOUVELLE

(1852)

L'ENFANCE

NOUVELLE

(1852)

I

LE PRÉCEPTEUR KARL IVANOVITCH

Le 12 août 18... juste le troisième jour après mon dixième anniversaire, pour lequel j'avais reçu de si jolis cadeaux, Karl Ivanovitch me réveilla à sept heures du matin, en frappant au-dessus de ma tête avec un chasse-mouches — en papier à pain de sucre — attaché au bout d'un bâton. Il s'y était pris si maladroitement qu'il avait accroché la petite image d'un ange, suspendue au chevet de mon lit de chêne, et que la mouche tuée m'était tombée droit sur la tête. Je sortis le nez de dessous mes couvertures, de la main j'arrêtai l'image qui continuait à se balancer, je jetai la mouche morte sur le plancher, et je regardai Karl Ivanovitch avec des

yeux fâchés bien qu'endormis. Lui, dans sa robe de chambre en cotonnade bariolée, serrée par une ceinture de même étoffe, avec sa calotte de tricot rouge à gland, et chaussé de bottes souples en peau de bouc, continuait tranquillement à marcher le long de la muraille, tout en visant et en tapant.

« C'est vrai », pensais-je, « que je suis petit, mais pourquoi me dérange-t-il ? Pourquoi ne va-t-il pas tuer les mouches au-dessus du lit de Volodia ? Il y en a pourtant pas mal ! Mais non, Volodia est plus grand que moi, je suis le plus petit de tous : c'est pour cela qu'il me tourmente. Il passe toute sa vie », murmurais-je, « à chercher ce qu'il pourrait me faire de désagréable. Il voit très bien qu'il m'a réveillé et qu'il m'a fait peur, mais il fait semblant de ne pas s'en apercevoir... le méchant homme ! Et sa robe de chambre, et sa calotte avec ce gland, comme c'est laid ! »

Pendant que j'exhalais ainsi, en moi-même, mon dépit contre Karl Ivanovitch, celui-ci s'approcha de son lit, regarda la montre qui était placée au-dessus du lit dans une petite pantoufle brodée de perles, accrocha le chasse-mouches à un clou et se tourna vers nous, paraissant être d'excellente humeur.

— Auf, Kinder, auf !... s'ist Zeit. Die Mutter ist schon im Saal (1), — cria-t-il de sa bonne voix alle-

(1) Allons, enfants, allons !... il est temps Votre maman est déjà au salon.

mande, puis, s'approchant de moi, il s'assit près de mes pieds et tira sa tabatière de sa poche. Je faisais semblant de dormir. Karl Ivanovitch commença par prendre une prise, puis s'essuya le nez, secoua ses doigts, et alors seulement il s'occupa de moi. Il se mit à me chatouiller la plante des pieds, et avec de petits rires : — Nun, nun, Faulenzer ! (1) — dit-il.

Quelle que fût ma peur d'être chatouillé, je ne sortis pas de mon lit et je ne lui répondis pas, mais seulement, j'enfonçai encore davantage ma tête sous mes oreillers, j'envoyai des coups de pied de toutes mes forces, et fis tous mes efforts pour ne pas rire :

— Comme il est bon, comme il nous aime, comment ai-je pu en penser tant de mal !

J'en voulais à moi-même et à Karl Ivanovitch, à la fois je voulais rire et pleurer : mes nerfs étaient agacés.

— Ach, lassen sie, Karl Ivanovitch ! (2) — criaï-je les yeux pleins de larmes, en sortant ma tête de dessous les oreillers.

Karl Ivanovitch, étonné, laissa tranquille la plante de mes pieds et me demanda avec inquiétude ce que j'avais, si j'avais fait un mauvais rêve?... Sa bonne figure allemande et l'em-

(1) Allons, allons, paresseux !

(2) Ah ! laissez, Karl Ivanovitch !

pressement avec lequel il cherchait à deviner la cause de mes larmes, les firent couler avec plus d'abondance. J'avais des remords, et je ne comprenais pas comment, une minute avant, j'avais pu ne pas aimer Karl Ivanovitch et trouver affreux sa robe de chambre et sa calotte à gland. Maintenant, au contraire, tout cela me paraissait charmant, et même le gland me semblait une preuve évidente de sa bonté. Je lui dis que je pleurais parce que j'avais fait un mauvais rêve... que maman était morte et qu'on allait l'enterrer. J'inventais cela, car je ne me rappelais pas du tout ce que j'avais rêvé cette nuit-là ; mais, quand Karl Ivanovitch, touché de mon récit, se mit à me consoler et à me tranquilliser, il me sembla avoir eu vraiment ce rêve affreux, et déjà mes larmes coulèrent pour une autre cause.

Lorsque Karl Ivanovitch m'eut quitté, et, que m'asseyant sur le lit, je commençai à mettre mes bas à mes petites jambes, mes larmes s'apaisèrent un peu, mais les sombres pensées du rêve inventé ne me quittaient pas. Notre diatka (1) Nikolai entra, — c'était un petit homme propre, toujours sérieux, ponctuel, respectueux et grand ami de Karl Ivanovitch. Il apportait nos habits et nos chaussures : des bottes pour Volodia, et pour moi, encore les insupportables souliers à rubans. J'a-

(1) Diatka — domestique serf ou libre chargé des fonctions de sous-gouverneur des enfants.

vais honte de pleurer devant lui ; de plus, le soleil du matin brillait gaîment dans la fenêtre, et Volodia, devant sa cuvette, en singeant Maria Ivanovna, (la gouvernante de notre sœur), riait de si bon cœur et si haut, que même le sérieux Nikolaï, la serviette sur l'épaule, le savon d'une main, et le pot à eau de l'autre, en souriant disait :

— Assez, Vladimir Petrovitch, veuillez vous laver.

Toute ma tristesse se dissipa.

— Sind sie bald fertig? (1) — résonna la voix de Karl Ivanovitch, du fond de la salle de classe.

Sa voix était sévère et n'avait déjà plus cette expression de bonté qui m'avait touché jusqu'aux larmes. En classe, Karl Ivanovitch était un tout autre homme : il était précepteur. Je m'habillai vivement, je me lavai, et tenant encore à la main la brosse, en lissant mes cheveux humides, je me rendis à son appel.

Karl Ivanovitch, ses lunettes sur le nez et un livre à la main, était assis à sa place accoutumée, entre la porte et la fenêtre. A gauche de la porte, il y avait deux petites tablettes, l'une, la nôtre, celle des enfants ; l'autre — la *sienne*, celle de Karl Ivanovitch. Sur la nôtre se trouvaient toutes sortes de livres de classe et d'autres ; les uns debout, les autres couchés. Deux gros volumes reliés en rouge

(1) Êtes-vous bientôt prêts ?

étaient seuls correctement appuyés à la muraille : l'HISTOIRE DES VOYAGES; venaient ensuite des livres longs, épais, minces, des couvertures sans livres, des livres sans couvertures, le tout fourré n'importe comment, lorsqu'on nous ordonnait, avant la récréation, de ranger « la bibliothèque », comme Karl Ivanovitch appelait pompeusement cette tablette. La collection des livres, sur *la sienne*, si elle n'était pas si grande que la nôtre était encore plus variée. Je m'en rappelle trois : une brochure allemande, non reliée, sur l'engrais des terrains destinés à la culture des choux ; un volume de l'histoire de la guerre de Sept ans, — en parchemin dont un coin était brûlé — et un cours complet d'hydrostatique. Karl Ivanovitch passait une grande partie de son temps à lire, au point de s'abimer les yeux, mais en dehors de ces livres et de *l'Abeille du Nord*, il ne lisait rien.

Parmi les objets posés sur la tablette de Karl Ivanovitch, un surtout me le rappelle le plus. C'était un rond de carton monté sur un pied de bois autour duquel il se mouvait par des arpillons. Sur le rond était collée une petite image représentant la caricature d'une dame et d'un perruquier. Karl Ivanovitch était très habile à coller et c'était lui qui avait inventé et fabriqué ce rond, afin de garantir ses yeux faibles de la lumière trop crue.

Maintenant encore, je vois devant moi sa longue personne, avec sa robe de chambre de cotonnade,

et sa calotte rouge d'où s'échappent de rares cheveux blancs. Il est assis à côté d'une petite table sur laquelle est posé, jetant une ombre sur son visage, le rond avec le perruquier. L'une de ses mains tient un livre, l'autre est appuyée sur le bras du fauteuil ; à côté de lui, la montre, sur le cadran de laquelle est dessiné un piqueur, le mouchoir à carreaux, la tabatière noire et ronde, l'étui vert de ses lunettes et les mouchettes sur leur plateau. Tout cela est rangé si méticuleusement à sa place, qu'à cet ordre seul on peut deviner que chez Karl Ivanovitch la conscience est pure et l'âme tranquille.

Parfois, las de courir en bas, dans la salle, nous nous faufiletions en haut, sur la pointe du pied, dans la classe, et là, Karl Ivanovitch était seul, assis dans son fauteuil, et, avec une expression calme et solennelle, lisait un de ses livres favoris. Mais parfois, je le surprénais ne lisant pas : ses lunettes avaient glissé vers le bout de son grand nez aquilin, ses yeux bleus à demi-clos regardaient avec une expression particulière et ses lèvres souriaient tristement. Dans la chambre, le silence ; on n'entendait que sa respiration régulière et le tic-tac de la montre au piqueur.

Quelquefois il ne m'apercevait pas et moi je restais à la porte et pensais : « Pauvre, pauvre vieux ! Nous, nous sommes nombreux, nous jouons, nous nous amusons, et lui, il est tout seul et personne

ne s'occupe de lui. Il dit, — et c'est la vérité, — qu'il est orphelin, et l'histoire de sa vie, comme elle est terrible ! Je me rappelle qu'un jour il l'a racontée à Nikolaï. C'est affreux d'être dans sa situation ! » Il me faisait si grand'pitié que j'allais à lui et disais en lui prenant la main : « Lieber Karl Ivanovitch ! (1). » Il aimait que je lui parlasse ainsi, et toujours il me caressait et l'on voyait qu'il était ému.

Sur l'autre mur étaient accrochées des cartes géographiques, presque toutes déchirées, mais habilement recollées par la main de Karl Ivanovitch. Sur le troisième mur, au milieu duquel était la porte d'en bas, étaient pendues d'un côté deux règles : l'une pleine d'entailles — la nôtre ; l'autre toute neuve — la *sienne* qu'il employait plus à nous stimuler qu'à tracer des lignes ; de l'autre côté, il y avait un tableau noir sur lequel nos grosses fautes étaient marquées par des ronds, et les petites par des croix. A gauche du tableau était le coin, où l'on nous mettait en pénitence, à genoux.

Comme je m'en souviens de ce coin ! Je me rappelle la porte du poêle, et la bouche de chaleur qui était dans la porte, et le bruit qu'elle faisait en tournant. Parfois, je restais dans le coin si longtemps, que le dos et les genoux me faisaient mal, et je pensais : « Karl Ivanovitch m'a oublié. Pour

(1) « Cher Karl Ivanovitch ! »

lui naturellement, c'est agréable d'être assis dans son bon fauteuil et de lire son hydrostatique... Et pour moi? » — Alors pour le faire penser à moi, j'ouvrais et refermais tout doucement la porte du poêle, ou bien je faisais tomber des plâtras de la muraille ; mais subitement, si le morceau était trop gros et faisait trop de bruit en tombant, rien que ma peur était vraiment pire que tout. Je regardais Karl Ivanovitch, — il restait avec son livre dans la main et semblait ne s'apercevoir de rien.

Au milieu de la chambre se trouvait une table recouverte d'une toile cirée noire, déchirée, sous laquelle, en maints endroits, on apercevait les bords tailladés de coups de canif. Autour de la table il y avait quelques escabeaux de bois non peints, polis par un long usage. Le dernier mur était occupé par trois fenêtres. Voici quelle vue on avait de ces fenêtres : juste au-dessous de la première — une route dont chaque ornière, chaque caillou, chaque détour m'est depuis longtemps connu et cher ; de l'autre côté du chemin — l'allée de tilleuls, taillés, derrière lesquels, par endroits, on aperçoit la palissade ; puis après la prairie avec, d'un côté, l'enclos aux meules, et en face le bois ; dans le lointain, la petite maison du garde. Par la fenêtre de droite, on apercevait un coin de la terrasse où les grandes personnes venaient s'asseoir en attendant le dîner. Parfois, pendant que Karl Ivanovitch me corrigeait ma dictée, il m'arrivait de regarder de ce côté et

d'apercevoir les cheveux noirs de maman, puis un dos, et d'entendre vaguement un bruit de voix et de rires ; j'étais bien ennuyé de ne pouvoir être là-bas et je pensais : « Quand je serai grand, je n'aurai plus de leçons, et je passerai tout mon temps, non à apprendre des dialogues, mais avec ceux que j'aime. » Mon dépit se changeait en tristesse et je devenais si absorbé, et Dieu sait pourquoi et à quoi je pensais aussi profondément, que je n'entendais pas Karl Ivanovitch se fâcher de mes fautes.

Karl Ivanovitch ôta sa robe de chambre, mit un habit bleu plissé, à hautes épauettes, arrangea sa cravate devant le miroir et nous conduisit en bas dire bonjour à maman.

II

MAMAN

Maman était assise au salon et versait le thé ; d'une main elle tenait la théière, de l'autre, le robinet du samovar duquel l'eau coulait, débordant de la théière sur le plateau. Mais bien qu'elle regardât fixement, elle ne s'en apercevait pas, et ne remarqua pas non plus notre entrée.

Lorsqu'on essaye d'évoquer l'image d'un être aimé, tant de souvenirs du passé surgissent, que derrière eux, comme derrière les larmes, on la distingue à peine. Ce sont les larmes de l'imagination. Quand j'essaye de me rappeler maman telle qu'elle était à cette époque, je ne me représente que ses yeux bruns, exprimant toujours la même bonté et l'affection, le petit grain de beauté de sa joue, un peu au-dessous de l'endroit où frissonnaient

des cheveux, son col blanc brodé, sa main fine et maigre, qui me caressait si souvent et que je baisais si souvent ; mais l'expression générale m'échappe.

À gauche du divan, était un vieux piano anglais, à queue ; devant le piano était assise ma sœur, une petite brune, au visage basané, Lubotchka, qui, de ses petits doigts rouges, tout frais lavés à l'eau froide, avec une attention très marquée, s'évertuait sur une étude de Clémenti. Elle avait onze ans, elle portait une robe courte en guigan et des petits pantalons blancs à dentelle ; et elle ne pouvait encore prendre l'octave qu' « arpeggio ». Près d'elle, à demi-tournée, était assise Maria Ivanovna, avec son bonnet à rubans roses, sa casaque bleu-clair et son visage rouge et fâché, qui prit une expression encore plus sévère dès qu'apparut Karl Ivanovitch. Elle le regarda durement, et sans répondre à son salut, haussant la voix et d'un ton plus impératif qu'auparavant, elle continua à compter, du pied, battant la mesure : UN, DEUX, TROIS ; UN, DEUX, TROIS.

Karl Ivanovitch n'y fit aucune attention, et selon son habitude, alla tout droit baiser la main de maman, avec un compliment en allemand. Elle sortit de sa rêverie, secoua la tête, comme pour chasser, par ce mouvement, des idées tristes, donna sa main à Karl Ivanovitch et mit un baiser sur sa tempe ridée, pendant qu'il lui baisait la main.

— Ich danke, lieber Karl Ivanovitch ! (1) — et continuant à parler en allemand, elle demanda : « Les enfants ont bien dormi ? »

Karl Ivanovitch était sourd d'une oreille, et de plus, en ce moment, il n'entendait rien à cause du piano. Il se courba encore plus bas vers le divan, un pied en l'air et une main appuyée sur la table, souleva sa calotte, et dit avec un sourire, qui alors me semblait la quintessence des belles manières :

— Vous permettez, Natalia Nicolaïevna ?

Karl Ivanovitch ne se séparait jamais de sa calotte rouge, de peur de prendre froid à sa tête chauve, mais chaque fois qu'il entrait au salon, il demandait la permission de s'en coiffer.

— Couvrez-vous, Karl Ivanovitch... Je vous demande si les enfants ont bien dormi ? — dit maman en se tournant vers lui et en élevant la voix.

Mais il n'entendit encore rien, posa sur son crâne chauve sa calotte rouge et sourit encore plus gracieusement.

— Arrêtez-vous un instant, Mimi, dit maman, avec un sourire, à Maria Ivanovna. On n'entend rien.

Quand maman souriait, si beau que fût son visage, il devenait encore plus beau, et on aurait dit que la joie se répandait autour d'elle. Si je pouvais seulement entrevoir ce sourire dans les moments

(1) Merci, mon cher Karl Ivanovitch !

difficiles de la vie, je ne saurais pas ce que c'est que le chagrin. Il me semble que dans le sourire seul, réside ce qu'on appelle la beauté du visage. Si le sourire embellit, c'est que le visage est beau; s'il ne le change pas, c'est que le visage est ordinaire, et, s'il le gâte, c'est que le visage est laid.

Après m'avoir dit bonjour, maman prit ma tête à deux mains, la pencha en arrière, me regarda attentivement et dit :

— Tu as pleuré aujourd'hui ?

Je ne répondis pas. Elle m'embrassa sur les yeux et me demanda en allemand :

— Pourquoi as-tu pleuré ?

Quand elle causait amicalement avec nous, elle parlait en cette langue qu'elle savait à la perfection.

— J'ai pleuré en rêvant, maman — dis-je en me souvenant, avec tous les détails, du rêve inventé, et tressaillant involontairement à ce souvenir.

Karl Ivanovitch confirma mes paroles mais garda le silence sur mon rêve. Après une petite conversation sur le temps, à laquelle Mimi prit part, manan posa sur le plateau six morceaux de sucre, destinés aux principaux domestiques, se leva et se dirigea vers son métier à tapisser placé près de la fenêtre.

— Eh bien ! maintenant, allez chez papa, enfants, et dites-lui qu'il vienne absolument me trouver avant d'aller à l'enclos.

Le piano, la mesure et les regards menaçants recommencèrent, et nous partimes chez papa. En traversant la pièce qui avait gardé, du temps de mon grand-père, le nom d'*office*, nous entrâmes dans le cabinet.

III

PAPA

Il était debout, près de son bureau, et en désignant quelques enveloppes, et de petites piles d'argent, il parlait, avec animation et chaleur, à notre intendant Iakov Mikhaïlov qui, debout à sa place habituelle — entre la porte et le baromètre — les mains derrière le dos, agitait les doigts en tous sens avec une grande rapidité.

Plus papa s'échauffait, plus les doigts remuaient vite, et au contraire, dès que papa se taisait, les doigts s'arrêtaient ; mais quand Iakov se mettait lui-même à parler, ses doigts commençaient des mouvements désordonnés et des écarts désespérés, de divers côtés. D'après les mouvements de ses doigts, il me semble qu'on pouvait deviner les pensées secrètes de Iakov. Quant à son visage, il était impassible, il exprimait la conscience de sa dignité

et en même temps une soumission qui semblait dire : j'ai raison, du reste je vous obéirai!

En nous apercevant, papa se borna à dire :

— Attendez, dans un instant.

Et d'un signe de tête, il montra la porte pour que l'un de nous la fermât.

— Bon Dieu, qu'as-tu aujourd'hui, Iakov? — continua-t-il en parlant à l'intendant et en agitant les épaules (c'était son habitude). — Cette enveloppe avec 800 roubles...

Iakov approcha l'abaque, marqua 800 et fixa son regard sur un point indéfini, en attendant la suite.

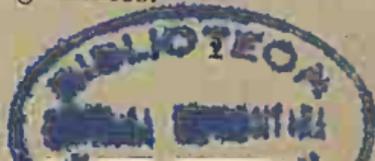
— pour les dépenses de l'exploitation en mon absence. Tu comprends? Tu recevras 1.000 roubles du moulin... oui ou non? Tu dois recevoir 8.000 pour les hypothèques du trésor; quant au foin, selon ton propre calcul, on peut en vendre 7,000 pouds (1) — je compte quarante-cinq kopeks par poud — tu recevras 3.000; alors combien auras-tu en tout?... 12.000, oui ou non?

— Oui, certainement, — répondit Iakov.

Mais à la rapidité des doigts, je vis qu'il allait faire des objections; papa ne lui en laissa pas le temps.

— Tiens, de cet argent tu enverras 10.000 au Conseil de Tutelle, pour la campagne Pétrovskoié. Maintenant tu m'apporteras l'argent qui est dans le bureau — continua papa (Iakov mêla sur

(1) Le poud vaut environ 16 kilogrammes.



= 120063206 =

l'abaque les anciens 12.000 et marqua 21.000 — et tu le mettras à la date d'aujourd'hui à l'article dépenses. (Iakov mélangea les boules et renversa l'abaque, pour montrer sans doute que ces 21.000 disparaîtraient ainsi.) — Et cette enveloppe avec l'argent, tu la remettras à son adresse.

J'étais près de la table, je jetai un coup d'œil sur l'enveloppe.

Il y avait : « A Karl Ivanovitch Mayer. »

Papa, s'apercevant sans doute que je lisais ce qui ne me regardait pas, posa la main sur mon épaule, et par une légère pression, m'indiqua la direction opposée à la table. Je ne compris pas si c'était une caresse ou une observation, et à tout hasard, je baisai la grande main, sillonnée de veines, qui s'appuyait sur mon épaule.

— C'est bon — dit Iakov. — Et pour l'argent de Khabarovka, quel ordre voulez-vous donner ?

Khabarovka était la propriété de maman.

— Laisse-le dans mon bureau et n'y touche pas sans mon ordre.

Iakov se tut quelques secondes ; tout à coup ses doigts s'agitèrent avec un redoublement de rapidité, et quittant l'expression de soumission naïve avec laquelle il écoutait les ordres du maître, il prit l'expression de ruse qui était la sienne, et approchant l'abaque il commença à parler.

— Permettez-moi de vous exposer, Piotr Alexandritch ; comme il vous plaira, mais au Conseil,

nous ne pourrons pas payer au terme. Vous avez bien voulu dire — continua-t-il méthodiquement — que nous recevrons de l'argent des hypothèques, du moulin et du foin (en énumérant ces noms, il marquait sur l'abaque.) Alors j'ai peur que nous ne nous trompions dans nos calculs, — ajouta-t-il, et se taisant, il regarda papa d'un air profond.

— Pourquoi?

— Permettez. Quant au moulin, on est déjà venu deux fois pour demander du temps. Le meunier jure par Dieu qu'il n'a pas d'argent. Il est là maintenant, voulez-vous lui parler à lui-même?

— Que dit-il donc? — demanda papa en faisant de la tête le signe qu'il ne voulait pas parler au meunier.

— Mais c'est connu! Il dit qu'il n'a pas eu à moudre, et que tout son argent, il l'a dépensé pour l'écluse. Alors quoi, si nous le chassons, maître, trouverons-nous ici notre compte? — Quant aux hypothèques, comme vous avez bien voulu parler, alors il me semble que je vous ai déjà exposé que notre argent est solidement enterré là-bas et que bientôt, nous ne recevrons rien. Récemment, j'ai envoyé à la ville, chez Ivan Afanasitch, un chariot de farine et un billet sur cette affaire : alors, il m'a de nouveau répondu qu'il serait heureux de faire quelque chose pour Piotr Alexandritch, mais que l'affaire n'est pas

entre ses mains, et comme on le voit par maints indices, il est peu probable que votre reçu vienne avant deux mois. — Le foin, vous l'avez dit vous-même, on en tirera peut-être 3.000...

Il marqua sur l'abaque 3.000, se tut un instant, en regardant tantôt le boulier, tantôt les yeux de papa, avec une expression qui voulait dire : « Vous voyez comme c'est peu ! Et sur le foin nous perdrons aussi, si nous le vendons maintenant, vous le savez vous-même..... »

Il était visible qu'il tenait une foule d'arguments en réserve, c'est peut-être pour cela que papa se hâta de l'interrompre.

— Je ne changerai pas mes ordres — dit-il ; — pourtant, si l'argent ne rentrait pas tout de suite, il n'y aurait rien, rien à faire, tu prendrais ce qui serait nécessaire sur celui de Khabarovka.

— C'est bon.

Par le visage et les doigts de Iakov, on voyait que ce dernier ordre lui faisait un vif plaisir.

Iakov était serf, c'était un homme très zélé et très dévoué ; comme tous les bons intendants, il était avare jusqu'à l'extrême pour son maître et avait, sur les intérêts de celui-ci, les notions les plus étranges. Il se souciait toujours d'enrichir Monsieur aux dépens de Madame, et tâchait de prouver la nécessité de dépenser tous les revenus des propriétés de Madame pour Petrovskoié (la campagne que nous habitons).

En ce moment, il triomphait d'avoir complètement réussi.

Après nous avoir dit bonjour, papa nous déclara que nous avions mené assez longtemps, à la campagne, une vie de paresseux, que nous avions cessé d'être petits, et qu'il était temps de travailler sérieusement.

— Vous savez déjà, je pense, que je pars cette nuit pour Moscou et que je vous emmène — poursuivit-il. — Vous habiterez chez votre grand'mère, et maman restera ici avec les fillettes. N'oubliez pas que sa seule consolation sera de savoir que vous travaillez bien et qu'on est content de vous.

Bien que nous nous attendions à quelque chose d'extraordinaire, à cause des préparatifs que nous voyions faire depuis quelques jours, néanmoins cette nouvelle nous frappa. Volodia rougit et, la voix tremblante, il fit la commission de maman. « Allons, voilà ce qu'annonçait mon rêve ! » pensai-je en moi-même ; « Dieu veuille que ce ne soit pas encore pire. »

J'avais beaucoup de chagrin pour maman, et en même temps, la pensée que nous commençons réellement à être grands, me réjouissait.

« Si nous partons aujourd'hui, nous n'aurons bien sûr pas classe — pensais-je. — Quelle chance ! Pourtant je regrette Karl Ivanovitch. On le renvoie sûrement, sans cela, il n'y aurait pas cette enveloppe pour lui... J'aimerais mieux faire des

leçons toute ma vie, ne pas partir, ne pas quitter maman et ne pas faire de peine à ce pauvre Karl Ivanovitch. Il est déjà si malheureux! »

Toutes ces pensées traversaient ma tête : mais je ne bougeais pas et regardais fixement les rubans noirs de mes souliers.

Papa échangea avec Karl Ivanovitch quelques mots sur le baromètre qui avait baissé, et recommanda à Iakov de ne pas donner à manger aux chiens, parce qu'il voulait sortir une dernière fois, après le diner, avec les jeunes chiens courants, et, contre mon attente, il nous envoya travailler ; cependant il nous consola par la promesse de nous emmener à la chasse.

En allant en haut, je courus à la terrasse. Milka, le lévrier favori de mon père, était couché au soleil, devant la porte, les yeux mi-clos.

— Milotchka — lui dis-je en le caressant et en lui embrassant le museau — nous partons aujourd'hui ; adieu ! nous ne nous reverrons plus jamais.

Je m'attendris et fondis en larmes.

IV

LA CLASSE

Karl Ivanovitch était de très mauvaise humeur. On s'en apercevait à ses sourcils froncés, à la manière dont il jeta son habit sur la commode, à l'air furieux avec lequel il noua la ceinture de sa robe de chambre, et à la grosse marque d'ongle qu'il fit sur le livre de dialogues pour indiquer jusqu'où nous devions apprendre par cœur. Volodia apprit assez bien sa leçon, moi j'étais si troublé que je ne pouvais absolument rien faire. Je regardai longtemps, sans rien comprendre, dans le livre des dialogues, mais les larmes qui emplissaient mes yeux, à l'idée de la séparation prochaine, m'empêchaient de lire. Quand vint le moment de réciter ma leçon à Karl Ivanovitch, qui cligna des yeux pour m'écouter (c'était mauvais signe), arrivé à l'endroit où

l'on dit : Wo kommen sie her? (1) et où l'autre répond : Ich komme vom Kaffee-Hause (2), je ne pus retenir davantage mes larmes, et des sanglots m'empêchèrent de dire : Haben sie die Zeitung nicht gelesen? (3) Et quand la leçon arriva à l'écriture, mes larmes, en tombant sur le papier, produisaient de tels pâtés, que j'avais l'air d'avoir écrit avec de l'eau sur du papier d'emballage.

Karl Ivanovitch se fâcha, il me mit à genoux — prétendant que c'était de l'entêtement, une comédie de marionnettes (c'était son expression favorite) — me menaça avec sa règle, et exigea que je demandasse pardon, alors que je ne pouvais prononcer un seul mot à cause des larmes. A la fin, sentant probablement son injustice, il s'en alla dans la chambre de Nikolaï et claqua la porte.

De la classe, nous entendîmes une conversation dans la chambre du diatka.

— As-tu entendu dire, Nikolaï, que les enfants s'en vont à Moscou? — dit Karl Ivanovitch en entrant dans la chambre.

— Certes, je l'ai entendu.

Nikolaï voulait probablement se lever, puisque Karl Ivanovitch lui dit : « Reste assis, Nikolaï! » — C'est là-dessus qu'il ferma la porte. Je quittai mon coin et j'allai écouter à la porte.

(1) D'où venez-vous?

(2) Je viens du café.

(3) N'avez-vous pas lu le journal?

— On a beau rendre des services aux gens — disait avec émotion Karl Ivanovitch, — on a beau leur être dévoué, il est clair qu'il ne faut pas attendre de reconnaissance, Nikolaï ?

Nikolaï, qui était assis près de la fenêtre et cousait une botte, fit un signe affirmatif de la tête.

— Il y a douze ans que je suis dans cette maison, continua Karl Ivanovitch, en levant ses yeux et sa tabatière vers le plafond — et je puis dire devant Dieu, Nikolaï, que je les aime et que je me suis donné pour eux plus de peine que s'ils eussent été mes propres enfants. Tu te rappelles, Nikolaï, quand Volodenka (1) a eu la typhoïde, tu te rappelles, j'ai passé neuf jours à son chevet, sans fermer l'œil. Oui ! dans ce temps j'étais le bon Karl Ivanovitch, le cher Karl Ivanovitch ; on avait besoin de moi ; à présent, — ajoutait-il en souriant ironiquement — *les enfants sont devenus grands ; il est temps de travailler sérieusement.* Comme s'ils n'apprenaient rien ici, Nikolaï ?

— Comment apprendre mieux, bien sûr ? — dit Nikolaï en posant son alène et en tirant à deux mains sur le ligneul.

— Oui, à présent qu'on n'a plus besoin de moi, il faut me mettre à la porte ; que sont devenues les promesses ? et la reconnaissance ? Je respecte et j'aime Natalia Nicolaïevna — di-

(1) Diminutif de Volodia.

sait-il en posant la main sur son cœur. — Mais Nikolaï, qu'est-elle ici... Sa volonté, dans cette maison, c'est la même chose que ça ! — en disant ces mots, d'un geste expressif, il envoyait par terre les rognures de cuir. — Je sais qui m'a joué ce tour et pourquoi je suis devenu inutile ; c'est parce que je ne flatte pas et que je ne dis pas Amen à tout, comme *certaines personnes*. J'ai l'habitude de dire toujours et devant tout le monde la vérité — continuait-il fièrement — que Dieu leur pardonne ! Ils ne s'enrichiront pas parce que je ne serai plus là, et moi, grâce à Dieu, je trouverai toujours à gagner un morceau de pain....., n'est-ce pas, Nikolaï ?

Nikolaï leva la tête et regarda Karl Ivanovitch, comme pour s'assurer s'il pouvait, en effet, trouver un morceau de pain, — mais il ne répondit rien.

Karl Ivanovitch parla longtemps sur ce ton : il raconta combien on avait mieux apprécié ses services chez un général où il avait été avant de venir chez nous (je fus très peiné d'entendre cela) ; il parla de la Saxe, de ses parents, de son ami le tailleur Schönheit, etc.; etc.

Je compatissais à son chagrin, et il m'était pénible que père et Karl Ivanovitch, que j'aimais presque autant l'un que l'autre, ne se comprissent pas ; je retournai dans mon coin, m'assis sur mes talons et me mis à songer aux moyens de rétablir entre eux la concorde.

En rentrant dans la classe, Karl Ivanovitch me dit de me lever et de préparer mon cahier de dictées. Quand tout fut prêt, il s'installa majestueusement dans son fauteuil et, d'une voix qui semblait sortir d'un abîme, il commença à me dicter ce qui suit : Von al-len Lei-denschaf-ten die grau-sam-ste ist... « haben sie geschrieben » (1)? — Ici il s'arrêta, aspira longuement une prise de tabac et reprit avec une nouvelle force : — die grausamste ist, die Undank-bar-keit... « Ein grosses U. » (2) En attendant la suite et écrivant le dernier mot, je le regardai.

— Punctum. — dit-il avec un sourire à peine perceptible, et il nous fit signe de lui donner nos cahiers.

Avec des intonations variées et une expression de vif plaisir, il lut plusieurs fois, à haute voix, cette maxime qui rendait bien sa pensée intime ; ensuite il nous donna une leçon d'histoire, et s'assit près d'une fenêtre. Son visage n'était plus sombre comme auparavant, il exprimait le contentement de l'homme qui s'est dignement vengé d'un affront reçu.

Il était une heure moins un quart, mais Karl Ivanovitch n'avait pas l'air de penser à nous renvoyer et nous donnait toujours de nouvelles le-

(1) De tous les défauts, le plus cruel est... « Avez-vous écrit ? »

(2) Le plus cruel est... l'ingratitude... « Un grand I. »

cons. L'ennui et l'appétit croissaient dans les mêmes proportions. Je surveillais avec une extrême impatience tous les signes annonçant l'approche du dîner. Voilà la servante avec son torchon, qui va laver les assiettes ; bon, on entend remuer la vaisselle dans le buffet ; on entend tirer la table et placer les chaises. Voilà Mimi avec Lubotchka et Katenka (Katenka, la fille de Mimi, a douze ans), qui reviennent du jardin, mais on ne voit pas Foka — le maître d'hôtel Foka qui vient toujours annoncer que le dîner est servi. Seulement alors, sans s'occuper de Karl Ivanovitch, on pourra jeter les livres et courir en bas. Voilà, on entend des pas dans l'escalier.

Ce n'était pas Foka ; j'avais bien étudié le pas de Foka et je reconnaissais toujours le craquement de ses bottes. La porte s'ouvrit et une figure qui m'était complètement inconnue s'y montra.

V

L'INNOCENT

Dans la chambre entra un homme d'une cinquantaine d'années, au visage pâle, allongé, marqué de la petite vérole, avec de longs cheveux gris, une barbe rare, roussâtre. Il était de si haute taille que non seulement il dut incliner la tête, pour passer sous la porte, mais encore plier le corps. Son corps était couvert de quelque chose de déchiré, rappelant un cafetan ou une soutane; il avait à la main un énorme bâton. En entrant dans la chambre, il frappa le plancher de toutes ses forces, puis il fronça les sourcils, ouvrit une bouche démesurée et poussa un éclat de rire effrayant, qui n'avait rien d'humain. Il était borgne, et la pupille blanche de cet œil remuait sans cesse et donnait à son visage, laid sans cela, une expression encore plus repoussante.

— Ah ! attrape ! — cria-t-il en s'approchant à petits pas de Volodia qu'il saisit par la tête et dont il commença à examiner soigneusement le crâne ; ensuite d'un air sérieux il s'éloigna de lui et souffla sous la toile cirée, en faisant des signes de croix dessus.

— Oh ! oh ! dommage ! oh ! oh ! fait mal !... chéris... s'envolent — dit-il ensuite d'une voix tremblante de sanglots en regardant Volodia d'un air attendri, et en essuyant avec sa manche les larmes qui coulaient réellement.

Sa voix était rude et rauque, ses mouvements étaient précipités et saccadés, ses discours, décousus et dénués de sens (il ne se servait jamais de pronoms), mais ses accents étaient si touchants, son horrible visage jaune prenait, par moments, une expression si triste, qu'on éprouvait malgré soi, en l'écoutant, un mélange de pitié, de frayeur et de tristesse.

C'était l'innocent, le pèlerin Gricha.

D'où était-il ? quels étaient ses parents ? qui l'avait poussé à adopter la vie errante qu'il menait ? — personne n'en savait rien. Je sais seulement que depuis l'âge de quinze ans on le connaissait comme innocent, qu'hiver comme été il marchait pieds nus, fréquentait les couvents, distribuait de petites images de Dieu à ceux qu'il aimait, et prononçait des paroles énigmatiques, où certaines personnes voyaient des prophéties, que jamais per-

sonne ne le connut autrement, qu'il venait de temps en temps chez ma grand'mère, et que les uns disaient de Gricha qu'il était un malheureux fils de riche famille et une âme pure, et les autres que ce n'était qu'un simple moujik et un fainéant.

Foka parut enfin, l'exact Foka, attendu depuis longtemps avec tant d'impatience, et nous descendimes. Gricha nous suivit, toujours sanglotant et débitant des extravagances, et frappant de son gourdin les marches de l'escalier. Papa et maman se promenaient dans le salon, bras dessus, bras dessous, et causaient de quelque chose. Maria Ivanovna, l'air digne, était assise dans un fauteuil placé symétriquement, à angle droit du divan ; d'une voix sévère mais contenue, elle faisait des observations aux fillettes assises près d'elle.

Dès que Karl Ivanovitch entra, elle lui lança un coup d'œil, se retourna aussitôt en faisant une figure qui voulait dire : « Je vous ignore, Karl Ivanovitch ». On voyait, aux yeux des fillettes, qu'elles désiraient vivement nous communiquer le plus vite possible une grande nouvelle, mais quitter leur place et s'approcher de nous serait enfreindre la règle de Mimi. Tout d'abord, nous devons nous approcher d'elle, dire BONJOUR MIMI, faire la révérence, et ensuite il était permis d'entrer en conversation.

Était-elle assez insupportable, cette Mimi ! On ne pouvait rien dire devant elle, elle trouvait tout

inconvenant. Outre cela, elle répétait sans cesse : PARLEZ DONC FRANÇAIS et juste au moment où l'on voulait bavarder en russe ; ou bien, pendant le dîner, si vous trouviez un plat bon, et vouliez que personne ne vous empêchât d'en manger, elle disait inmanquablement : MANGEZ DONC AVEC DU PAIN ; OU : COMMENT TENEZ-VOUS VOTRE FOURCHETTE ? « De quoi s'occupe-t-elle ? » — pensais-je, — « qu'elle instruisse les fillettes ; nous, nous avons pour cela Karl Ivanovitch. » Je partageais complètement la haine de ce dernier pour *certaines gens*.

— Demande à maman qu'on nous emmène à la chasse — me chuchota Katenka, en m'arrêtant par ma veste, quand les grandes personnes passèrent dans la salle à manger.

— Bon, nous tâcherons.

Gricha dinait dans la salle à manger, mais à une petite table à part ; il ne levait pas les yeux de son assiette, soupirait de temps à autre, faisait de terribles grimaces, et se parlait à lui-même : « Dommage !... envolé... le pigeon s'envolera au ciel... Ah ! sur le tombeau une pierre. »... Etc.

Depuis le matin, maman était agitée ; la présence, les paroles, les gestes de Gricha, augmentaient visiblement son malaise.

— Ah ! j'allais oublier de te demander une chose — dit-elle à père, en lui donnant une assiette de soupe.

— Quoi ?

— Je t'en prie, fais enfermer tes affreux chiens, ils ont failli dévorer le pauvre Gricha, quand il est entré dans la cour. Ils pourraient se jeter aussi sur les enfants.

Entendant qu'on parlait de lui, Gricha se tourna vers la table, montra ses vêtements tout déchirés et en mâchant, il prononça :

— Voulait faire mordre... Dieu pas permis. C'est un péché chasser avec les chiens, grand péché ! Ne frappe pas *Bolshak* (1)... pourquoi battre ? Dieu pardonnera... les jours ne sont pas tels.

— Que dit-il ? — demanda papa en le regardant fixement et avec sévérité. — Je ne comprends rien.

— Moi je comprends — répondit maman — il m'a raconté qu'un chasseur a lâché sur lui, exprès, ses chiens, alors il te dit : « Voulait faire mordre, mais Dieu n'a pas permis », et il te demande de ne pas punir le chasseur pour cela.

— Ah ! voilà ! — dit papa. — Pourquoi sait-il que je veux punir ce chasseur ? Tu sais — continua-t-il en français — qu'en général je ne suis pas un grand admirateur de ces personnages, mais celui-ci me déplait particulièrement, et il doit être...

— Ah ! ne dis pas cela, mon ami — l'interrompit maman, comme effrayée par quelque chose. — Qu'en sais-tu ?

(1) *Bolshak* (ancien). Il appelait ainsi tous les hommes, sans distinction. — (Note de l'auteur.)

— Oh ! il me semble que j'ai déjà eu l'occasion d'étudier cette espèce d'hommes. Ils viennent chez toi en telle quantité, et tous sur le même modèle. Toujours la même et éternelle histoire...

Évidemment maman était d'un tout autre avis mais ne voulait pas discuter.

— Donne-moi un petit gâteau, s'il te plaît — dit-elle. — Eh bien ! sont-ils bons, aujourd'hui ?

— Non, ce qui me fâche — continua papa, en prenant un petit gâteau dans sa main, mais le tenant à telle distance que maman ne pouvait l'atteindre — non, ce qui me fâche, c'est de voir que des personnes sages et instruites se laissent duper.

Et il frappa la table avec sa fourchette.

— Je t'ai demandé de me donner un petit gâteau, — répéta-t-elle en tendant la main.

— Et on fait très bien, — continua papa, en reculant la main, — d'emprisonner de pareils gens, car ils détraquent chez certaines personnes les nerfs déjà faibles, — ajouta-t-il avec un sourire, en remarquant que cette conversation déplaisait beaucoup à maman ; et il lui donna un petit gâteau.

— Je te répondrai une seule chose : il est bien difficile de croire qu'un homme, qui, malgré ses soixante ans, va pieds nus hiver et été, qui porte toujours sous ses vêtements des chaînes pesant deux pouds, et qui, maintes fois, a refusé l'offre d'une vie tranquille et sans soucis, il est difficile

de croire qu'un tel homme fasse tout cela par paresse. Quant aux prophéties — ajouta-t-elle avec un soupir et après un court silence — JE SUIS PAYÉE POUR Y CROIRE; il me semble que je t'ai raconté que Gricha a prédit le jour et l'heure de la mort de feu mon père.

— Ah! qu'as-tu fait? — dit papa en souriant et en portant la main à sa bouche du côté où était assise Mimi (quand il faisait ce geste, j'écoutais toujours avec une grande attention, attendant quelque chose de drôle). — Pourquoi m'as-tu fait penser à ses pieds? J'ai regardé, et maintenant je ne mangerai plus rien.

Le diner touchait à sa fin. Lubotchka et Katenka ne cessaient de nous faire des signes d'yeux, de remuer sur leurs chaises, et en général, de montrer une grande inquiétude. Ces signes voulaient dire : « Pourquoi ne demandez-vous pas qu'on nous emmène à la chasse? » Je poussai le coude de Volodia, Volodia me poussa, et enfin se décida. D'abord d'une voix timide, puis plus haut et avec fermeté, il expliqua que, puisque nous devons partir aujourd'hui, nous désirions que les fillettes vinssent avec nous à la chasse, dans le break. Après un court conciliabule entre les grandes personnes, la question était tranchée en notre faveur et — ce qui était encore plus agréable — maman déclara qu'elle irait avec nous.

VI

PRÉPARATIFS DE CHASSE

Au dessert on appela Iakov et on lui donna des ordres concernant le break, les chiens et les chevaux de selle — tout cela avec de menus détails, en désignant chaque cheval par son nom. Le cheval de Volodia boitait ; papa donna l'ordre de seller pour lui un cheval de chasse. Ce mot de « chasse » sonna étrangement aux oreilles de maman ; il lui semblait qu'un cheval de chasse devait être un animal enragé qui s'emporterait inévitablement et ferait tuer Volodia. Malgré les exhortations de papa et de Volodia, qui, avec un courage admirable, jurait que ce n'était rien et qu'il aimait beaucoup que le cheval s'emportât, la pauvre maman continuait à répéter qu'elle serait inquiète pendant toute la promenade.

Le dîner fini, les grandes personnes passèrent

dans le cabinet de travail pour prendre le café, et nous, nous courûmes au jardin, trainer nos pieds dans les allées déjà jonchées de feuilles mortes, et causer. La conversation commença sur ce que Volodia monterait un cheval de chasse; qu'il était honteux pour Lubotchka de courir moins vite que Katenka; qu'il serait très intéressant de voir les chaines de Gricha, etc., etc.; mais pas un mot de notre séparation n'était prononcé. Notre conversation fut interrompue par le bruit du break qui s'approchait, et à chaque ressort duquel était assis un enfant de la maison. Derrière le break venaient les chasseurs avec les chiens, et plus loin le cocher Ignate, assis sur le cheval destiné à Volodia et tenant les guides de mon vieux Kleper. Aussitôt nous nous jetâmes vers l'enclos d'où l'on pouvait voir toutes ces choses intéressantes, et ensuite, avec des cris aigus et en piétinant, nous courûmes en haut pour nous habiller, et nous habiller de façon à ressembler le plus possible à des chasseurs. Un des principaux moyens pour cela, c'était de rentrer nos pantalons dans nos bottes. Sans perdre de temps, nous commençâmes ce travail, en nous hâtant de le finir le plus vite possible pour courir au perron et y jouir de la vue des chiens, des chevaux et causer avec les chasseurs.

La journée était chaude. De petits nuages blancs aux formes bizarres, qui le matin se

montraient à l'horizon, se rapprochaient de plus en plus ; un petit vent commençait à les rassembler, si bien que parfois ils cachaient le soleil. Mais malgré la marche et l'épaississement des nuages, on voyait bien qu'ils n'amèneraient pas de tempête et ne nous priveraient pas de cette dernière partie de plaisir. Vers le soir ils commencèrent à se dissiper : les uns pâlissaient, s'allongeaient et couraient vers l'horizon ; les autres, au-dessus de notre tête même, se transformaient en une écaille blanche, transparente ; seul un gros nuage noir s'arrêta à l'est. Karl Ivanovitch savait toujours quel nuage s'en irait et où ; il déclara que ce nuage irait vers Maslovka, qu'il ne pleuvrait pas et que le temps serait admirable.

Foka, malgré son âge respectable, monta l'escalier avec élégance et très rapidement, et cria : « La voiture ! » et les jambes écartées, il se campa solidement au milieu du perron, entre l'endroit où le cocher devait amener le break et le seuil, dans l'attitude d'un homme à qui point n'est besoin de rappeler ses devoirs. Les dames descendirent, et après une courte discussion pour savoir comment se placer et à qui se tenir (bien qu'il me semblât qu'il n'était pas nécessaire de se tenir), elles s'assirent, ouvrirent leurs ombrelles et partirent.

Au moment où le break s'ébranlait, maman, en montrant le « cheval de chasse, » demanda au cocher d'une voix tremblante :

— C'est le cheval pour Vladimir Petrovitch ?

Et quand le cocher répondit affirmativement, elle fit un geste de la main et se détourna. J'étais fort impatient ; je grimpai sur mon cheval, je regardai entre ses oreilles, et je fis dans la cour diverses évolutions.

— Veuillez ne pas écraser les chiens, me dit l'un des chasseurs.

— Sois sans crainte, ce n'est pas mon premier essai, — répondis-je fièrement.

Volodia monta sur le « cheval de chasse » et, malgré la fermeté de son caractère, ce ne fut pas sans un certain tremblement ; et, tout en le caressant, il demandait de temps en temps :

— Est-il doux ?

A cheval, il était vraiment très beau — comme un homme. Ses cuisses serrées faisaient si bien sur la selle, que j'en étais envieux, d'autant plus qu'à en juger par mon ombre, j'étais loin d'être aussi beau.

Enfin, on entendit les pas de papa dans l'escalier ; le piqueur rassembla les lévriers courants, les chasseurs appelèrent les autres chiens et montèrent sur leurs chevaux. Le palefrenier amena le cheval devant le perron ; les chiens de la meute de père, qui tout à l'heure étaient couchés en diverses positions pittoresques près du cheval, s'élançèrent autour de papa. Derrière lui, courant gaiement, Milka, dans son collier de perles, faisait

sonner ses breloques. En sortant, elle saluait toujours les chiens de la meute, jouant avec les uns, flairant les autres et cherchant les puces de quelques-uns.

Papa monta à cheval et nous partîmes.

VII

LA CHASSE

Le chef du chenil, nommé Tourka, marchait devant tous, monté sur un cheval gris-bleu, au nez bombé; il avait un bonnet de fourrure, un énorme cor derrière les épaules et un couteau à la ceinture. Par son aspect sombre et farouche, on aurait pensé que cet homme allait à un combat mortel plutôt qu'à la chasse. Près des pattes de derrière de son cheval, couraient, comme un peloton bigarré et mouvant, les chiens courants. Ça faisait peine de voir quel sort avait le malheureux qui était en retard. Il lui fallait, avec de grands efforts, rattraper son compagnon, et quand il y arrivait, un des chasseurs qui était derrière ne manquait pas de lui lancer un coup de fouet en criant : « Ensemble ! » Une fois la cour franchie, papa ordonna aux chasseurs et à nous de suivre la route, et lui-même prit à travers champs.

La moisson battait son plein. Les champs,

immenses, étincelants, dorés, se finissaient d'un côté par la forêt toute bleuâtre qui, en ce temps, nous semblait l'endroit lointain et mystérieux derrière lequel, ou bien finit le monde, ou bien commencent les pays inhabités. Tous les champs étaient couverts de meules et de paysans. Dans le seigle haut, épais, on apercevait çà et là, dans un sillon, le dos courbé d'une moissonneuse, le balancement des épis, quand elle les rejetait; à l'ombre, une femme penchée sur un berceau, et les gerbes couchées dans le champ constellé de bleuets. De l'autre côté des paysans en chemise, debout sur des charrettes, entassaient les meules et soulevaient la poussière dans le champ brûlé et desséché. Le starosta, (1) chaussé de bottes, le caf-tan jeté sur les épaules, les tailles (2) à la main, en apercevant de loin papa, ôta son chapeau de feutre, essuya sa tête rousse et sa barbe avec une serviette et cria après les femmes. Le petit cheval roux que montait papa marchait d'un trot léger et allègre, et baissait rarement la tête sur le poitrail, mais tendait les rênes et chassait de sa queue épaisse les mouches et les œstres qui avidement se posaient sur lui. Deux lévriers, la queue en trompette, élevant haut les pattes, sautaient gra-

(1) Le *starosta* est l'ancien, l'élu qui gère les affaires des paysans du village.

(2) *Taille*, morceau de bois sur lequel on fait des encoches pour marquer les journées de travail des ouvriers. (N. d. T.)

cieusement par-dessus le blé, derrière les pattes du cheval : Milka courait en avant, et tournant la tête, attendait qu'on lui jetât quelque chose. Le bruit des conversations des paysans, le piétinement des chevaux et le bruit des chariots, le sifflement gai des cailles, le bourdonnement des insectes volant en l'air en groupes compacts et immobiles, l'odeur de l'absinthe, de la paille, de la sueur des chevaux, les milliers de couleurs diverses et l'ombre que le soleil brûlant jetait sur le champ clair, doré, sur le lointain bleu de la forêt et dans les nuages blanc-bleuâtre ; les blanches toiles d'araignées qui voltigeaient dans l'air et tombaient sur le chemin — je voyais, j'écoutais, je sentais tout cela.

En arrivant à la forêt de Kalinov, nous y trouvâmes déjà le break et, contre toute attente, encore une charrette attelée d'un cheval, dans laquelle était assis le sommelier. Au-dessus du foin, on apercevait : le samovar, une sorbetière, et encore quelques boîtes et paquets très attrayants. Il n'y avait pas à se tromper, c'était le thé en plein air, la glace et les fruits. A la vue de la charrette, nous montrâmes une joie bruyante, parce que prendre le thé dans la forêt, sur l'herbe, et en général dans un endroit où jamais personne n'a pris le thé, comptait comme un très grand plaisir.

Tourka s'approcha de la clairière, s'arrêta, écouta attentivement les ordres détaillés que lui

donnait papa sur l'endroit où aller et la conduite à tenir (d'ailleurs, il ne tenait jamais compte de ces ordres et n'en faisait qu'à sa tête), détacha les chiens, monta à cheval et en sifflant, disparut derrière les jeunes bouleaux. Les lévriers détachés exprimèrent tout d'abord leur plaisir en agitant la queue, puis après s'être secoués et étirés, ils se mirent à courir de divers côtés, à petits pas, en flairant et en agitant la queue.

— As-tu un mouchoir? demanda papa.

Je le pris de ma poche et le lui montrai.

— Eh bien! alors, prends par ce mouchoir le chien gris...

— Girane? — demandai-je d'un air entendu.

— Oui, et cours par la route. Quand tu arriveras à la clairière, arrête-toi et souviens-toi de ne pas revenir sans un lièvre!

J'attachai mon mouchoir autour du cou velu de Girane et je courus en toute hâte à l'endroit désigné. Papa riait et me criait :

— Plus vite, plus vite, autrement tu seras en retard!

Girane s'arrêtait sans cesse, dressait les oreilles, écoutait les cris des chasseurs. Je n'avais pas assez de forces pour l'arracher de la place et je me mis à crier : « Taïaut! taïaut! » Alors Girane s'élança avec une telle violence, que je pus à peine le retenir, et que je tombai plusieurs fois avant d'arriver où il fallait. Choisisant près des racines

d'un grand chêne, un endroit plat et couvert d'ombre, je me couchai sur l'herbe, fis asseoir Girane près de moi et attendis. Mais mon imagination, comme il arrive toujours en pareil cas, allait beaucoup au-delà de la réalité : je m'imaginai en être déjà au troisième lièvre, quand, dans la forêt, plus forte et plus animée, le lévrier poussa des cris aigus et de plus en plus fréquents. A cet aboiement s'en ajouta un autre, puis un troisième, un quatrième... les voix, tantôt s'arrêtaient, tantôt s'interrompaient l'une l'autre. Les sons, peu à peu, devinrent plus forts et ininterrompus, et enfin se confondirent en un vacarme sonore. La clairière était très sonore et les lévriers aboyaient de toutes leurs forces.

En entendant cela, je restai immobile à ma place. Les yeux fixés sur l'entrée de la forêt, je souriais stupidement, la sueur coulait à grosses gouttes, qui, glissant sur mon menton, me chatouillaient, mais je ne les essuyais pas. Il me semblait qu'il ne pouvait pas y avoir un moment plus décisif que celui-là. Cette situation, avec une tension aussi forte, était trop peu naturelle pour durer longtemps. Tantôt les lévriers aboyaient à l'entrée même, tantôt ils s'éloignaient de moi, et pas de lièvre. Je commençai à regarder à côté. Le même changement avait lieu chez Girane, au commencement il s'agitait et aboyait, mais ensuite il se coucha près de moi, posa son

musseau sur mes genoux et resta tranquille.

Près des racines nues du chêne sous lequel j'étais assis, sur la terre grise, sèche, parmi les feuilles mortes, les glands, les petits morceaux desséchés et couverts de lichens, les petites herbes fines, vertes, qui rarement se dressaient au milieu de tout cela, circulaient une multitude de fourmis les unes derrière les autres, chargées ou sans fardeau. Elles se hâtaient, en suivant de petits sentiers tracés par elles ; je pris de petites branches et leur barrai la route. Il fallait voir comment les unes, méprisant le danger, passaient dessous ou grimpaient par-dessus, tandis que d'autres, celles qui portaient les fardeaux, étaient perdues et ne savaient que faire ; tantôt elles s'arrêtaient, cherchaient une issue pour fuir, ou, par la petite branche sèche, grimpaient jusqu'à ma main, et me semblait-il, avaient l'intention de se glisser sous la manche de mon veston. Je fus détourné de ces observations intéressantes par un papillon à petites ailes jaunes, qui voletait gracieusement devant moi. Dès que je l'eus remarqué, il s'envola à deux pas de moi, tournoya autour d'une fleur de trèfle sauvage, blanche, presque fanée et s'y posa. Je ne sais si c'est le soleil qui le chauffait ou s'il pompait le suc de cette herbe, mais on voyait qu'il s'y trouvait très bien. De temps en temps, il agitait ses petites ailes, se serrait contre la fleur et enfin il resta tout à fait immobile. J'ap-

puyai ma tête dans ma main et le contemplai avec plaisir.

Subitement, Girane poussa un hurlement et quitta sa place si brusquement que je faillis tomber. Je me retournai. A la lisière de la forêt, une oreille rabattue et l'autre dressée, sautait un lièvre. Le sang me monta à la tête, et spontanément, oubliant tout, d'une voix extraordinaire, je criai quelque chose, je lâchai le chien et me mis à courir. Mais, à peine avais-je commencé à faire cela que je me repentis : le lièvre s'assit, fit un saut et je ne le revis plus.

Mais quelle ne fut pas ma honte, quand, derrière les lévriers qui se montrèrent à la lisière, de l'autre côté du buisson, j'aperçus Tourka !

Il avait vu ma faute (celle de n'avoir pas pu me *retenir*), et, me regardant avec mépris, il me dit seulement : « Eh seigneur ! » Mais il fallait entendre l'intonation ! Je me serais senti mieux, s'il m'eût pris comme un lièvre et attaché à la selle. Longtemps, je fus au désespoir et demeurai à la même place ; je ne rappelais pas mon chien, et je répétais seulement en me frappant la cuisse :

— Mon Dieu, qu'ai-je fait !

J'entendais comment les lévriers couraient plus loin et piétinaient de l'autre côté de la clairière, et un coup de fusil, et Tourka appelant les chiens aux sons de son énorme cor, — mais je ne bougeais pas...

VIII

LES JEUX

La chasse est terminée. A l'ombre des jeunes bouleaux, sur un tapis étendu là, la compagnie s'assit en cercle. Le sommelier Gavril, assis sur l'herbe verte et grasse, essuyait les assiettes et retirait des boîtes, des prunes et des pêches, emballées dans des feuilles. Entre les branches vertes des jeunes bouleaux brillait le soleil qui projetait sur les dessins du tapis, sur mes pieds, et même sur la tête en sueur de Gavril, des taches rondes, vacillantes. Le vent léger qui caressait les feuillès des arbres, et aussi mes cheveux et mon visage en sueur, me rafraîchit beaucoup.

Quand on nous eut donné de la glace et des fruits, il n'y avait plus rien à faire sur le tapis, et malgré les rayons obliques, brûlants du soleil, nous nous sommes levés pour aller jouer.

— Eh bien ! à quoi allons-nous jouer ? — dit Lubotchka, en clignant des yeux à cause du soleil et en sautant sur l'herbe. — Jouons à Robinson.

— Non... c'est ennuyeux — répondit Volodia qui s'était allongé paresseusement sur l'herbe et mâchait des feuilles : — toujours Robinson ! Si vous tenez absolument à jouer, construisons plutôt un petit pavillon.

Volodia faisait évidemment l'important : il était sans doute fier d'être venu sur un cheval de chasse, et il feignait d'être très fatigué. Peut-être aussi avait-il déjà trop de bon sens et trop peu d'imagination pour jouer tout à fait du jeu de Robinson. Ce jeu consistait à représenter les scènes du « ROBINSON SUISSE » que nous avons lu un peu auparavant.

— Nous t'en prions... pourquoi ne veux-tu pas nous faire ce plaisir ? — lui demandèrent les fillettes ; — tu seras CHARLES, ou ERNEST, ou le père, ce que tu voudras — ajoutait Katenka, en essayant de le soulever par la manche de son veston.

— Non, vraiment, je n'en ai aucun désir, c'est ennuyeux ! — dit Volodia en s'étirant et en souriant en même temps, d'un air satisfait.

— Alors mieux valait rester à la maison, si personne ne veut jouer, — objecta Lubotchka à travers ses larmes.

C'était une terrible pleurnicheuse.

— Eh bien, soit, ne pleure plus, je t'en prie, j'ai cela en horreur !

L'indulgence de Volodia nous fit très peu de plaisir, au contraire, son attitude nonchalante, ennuyée, enlevait tout le charme du jeu. Quand nous nous fûmes assis à terre, et qu'imaginant aller à la pêche, nous commençâmes à ramer de toutes nos forces, Volodia s'assit et croisa les bras dans une pose qui ne rappelait en rien celle d'un pêcheur. Je le lui fis remarquer, mais il répondit que le fait d'agiter plus ou moins les bras ne nous faisait rien perdre ni rien gagner, et que nous n'en irions pas plus loin. Malgré moi, je devais être de cet avis. Quand, m'imaginant aller à la chasse, une canne sur l'épaule, je pénétrai dans le bois, Volodia se coucha sur le dos, mit ses mains sous sa tête et me dit qu'il y allait aussi. Ces actes et ces paroles refroidissaient le jeu, et étaient d'autant plus désagréables qu'on ne pouvait pas, en son âme, penser que Volodia n'agit sagement.

Je sais moi-même qu'avec un bâton, non seulement on ne peut tuer un oiseau, mais on ne peut même tirer. C'est un jeu. Si l'on raisonne ainsi, on ne peut pas non plus monter sur les chaises, et pourtant, je crois que Volodia lui-même se souviendra comment, pendant de longues soirées d'hiver, couvrant les chaises avec des mouchoirs, nous en avons fait des voitures : l'un assis

comme cocher, l'autre comme valet de pied, et les fillettes au milieu; trois chaises représentaient les chevaux en troïka et nous partions en route. Et quels multiples événements nous arrivaient dans cette route! Et comme les soirées passaient ainsi, joyeuses et brèves!... Si l'on jugeait tout sévèrement, alors il n'y aurait aucun jeu. Et s'il n'y a pas de jeu, que reste-t-il alors?

IX

QUELQUE CHOSE COMME LE PREMIER AMOUR

Feignant d'arracher d'un arbre des fruits d'Amérique quelconques, Lubotchka arracha une feuille avec un énorme ver, et avec effroi, le jeta à terre, leva les mains, et sauta, comme ayant peur que de la terre ne jaillit quelque chose. Le jeu cessa ; nous tous, têtes rapprochées, fixâmes nos regards sur ce monstre.

Je regardais par-dessus l'épaule de Katenka, qui tâchait de soulever le ver sur une feuille, en la plaçant devant lui.

J'ai remarqué que beaucoup de fillettes ont l'habitude de remuer les épaules, en essayant, par ce mouvement, de remonter leur robe qui a un peu glissé du cou. Je me rappelle encore que Mimi se fâchait toujours pour ce mouvement et disait : « C'EST UN GESTE DE FEMME DE CHAMBRE. » En se

baissant près du ver, Katenka lit précisément ce mouvement, tandis que le vent soulevait le fichu qui couvrait son cou blanc. Pendant ce mouvement, la petite épaule se trouva à deux doigts de mes lèvres. Déjà je ne regardais plus le ver, et de toutes mes forces, je baisai l'épaule de Katenka. Elle ne se tourna pas, mais je vis que son cou et ses oreilles s'empourpraient. Volodia, sans lever la tête, dit avec mépris :

— Que signifie cette tendresse ?

Et des larmes me vinrent aux yeux.

Je ne cessais de regarder Katenka. J'étais depuis longtemps habitué à son petit visage, frais, blond, et toujours je l'aimai ; mais maintenant je commençais à l'examiner plus attentivement, et je l'aimais d'avantage. Quand nous revinmes près des grandes personnes, papa, à notre grande joie, nous déclara que sur la demande de maman, notre départ était remis au lendemain matin.

Au retour, nous suivimes le break. Volodia et moi, avec le désir de nous surpasser l'un l'autre dans l'art de l'équitation et en courage, galopions près du break. Mon ombre était plus longue qu'en allant, et à en juger d'après elle, je me supposais l'air d'un assez beau cavalier ; mais le sentiment de satisfaction personnelle que j'éprouvais, fut bientôt détruit par la circonstance suivante. Désirant charmer complètement tous ceux qui étaient dans le break, je retins un peu mon che-

val, puis avec la cravache et les pieds, je le lançai, et prenant une pose gracieuse et aisée, je voulus, comme le vent, les dépasser du côté où était assise Katenka. Seulement je ne savais pas ce qui serait le mieux : de passer en silence, ou de pousser un cri ? Mais, dès que l'insupportable bête eut rejoint les chevaux attelés, malgré tous mes efforts, elle s'arrêta si brusquement, que je fus lancé de la selle sur le cou et faillis presque tomber.

QUEL HOMME ÉTAIT MON PÈRE

C'était un homme du siècle passé ; il avait le caractère à la fois chevaleresque, entreprenant, hardi, aimable et débauché, caractère indéfinissable, commun à toute la jeunesse de ce siècle. Il regardait avec mépris les hommes du siècle actuel, et son mépris tenait à la fois de l'orgueil inné et aussi du dépit secret de ne pouvoir obtenir en notre siècle ni l'influence, ni le succès qu'il aurait eu dans le sien. Ses deux principales passions étaient les cartes et les femmes ; dans sa vie il gagna quelques millions et eut des liaisons avec une quantité innombrable de femmes de toutes les classes.

De haute taille, de belle prestance, avec une démarche singulière, à petits pas, et l'habitude de remuer les épaules, il avait les yeux petits, tou-

jours souriants, le nez long, aquilin, les lèvres irrégulières — qui ne se plissaient pas avec grâce, mais agréablement — il avait un défaut de prononciation, zézayait, et était presque entièrement chauve.

Tel était mon père, du plus loin que je me le rappelle, et tel quel, non seulement il s'était fait la réputation d'un homme à bonnes fortunes, mais il savait plaire à tous sans exception, aux hommes de classes et de fortunes diverses, et surtout à ceux à qui il voulait plaire.

Dans chacune de ses relations il gardait la supériorité. Sans avoir jamais été du *très grand monde*, il fréquentait toujours ce milieu et s'y fit estimer de tous. Il connaissait ce degré précis d'orgueil et de présomption, qui, sans blesser les autres, relève un homme dans l'opinion publique. Il était original, mais pas toujours, et il ne se servait de l'originalité que pour remplacer, dans certains cas, les belles manières ou les richesses. Rien au monde ne pouvait exciter son étonnement : dans quelque situation brillante qu'il se fût trouvé, il eût semblé né pour l'occuper. Il savait si bien cacher aux autres et s'éviter à lui-même, le côté ennuyeux de la vie, plein des petites contrariétés et des tracasseries fatales pour tous, qu'il était impossible de ne pas l'envier. Il connaissait tous les objets qui procurent les plaisirs et les agréments et il en savait user. Son dada



était les brillantes relations qu'il avait, tantôt grâce à la parenté de ma mère, tantôt grâce à ses amis de jeunesse, auxquels il en voulait, au fond de son âme, d'être arrivés à de si flatteuses situations, tandis que lui-même restait pour toujours lieutenant de la garde, en retraite. Comme tous les anciens militaires, il ne savait pas s'habiller à la mode, mais en revanche il s'habillait avec originalité et élégance. Il portait toujours des vêtements légers et très amples, du linge très fin, de grandes manchettes rabattues et des cols... Du reste sa haute taille, sa forte corpulence, sa tête chauve et ses mouvements aisés, tout lui allait. Il était sensible et même pleurait facilement. Souvent, en lisant à haute voix, arrivé à l'endroit pathétique, sa voix commençait à trembler, des larmes se montraient et de dépit, il laissait le livre. Il aimait la musique et chantait, en s'accompagnant au piano, les romances de son ami A..., des chansons tziganes, et quelques motifs d'opéras ; mais il n'aimait pas la musique savante, et sans se soucier de l'opinion publique, il disait franchement que les sonates de Beethoven l'ennuyaient et l'endormaient, et qu'il ne connaissait rien de mieux que « Ne m'éveillez pas, jeune fille, » que chantait Semeonova, ou « Pas seule, » chanté par la tzigane Tanioucha. Il était de ces natures qui, pour faire une bonne œuvre, ont absolument besoin d'un public, et il croyait bon

cela seul que le public trouvait tel. Dieu sait s'il avait quelques convictions morales? Sa vie était si pleine d'entraînements de toutes sortes, qu'il n'avait pas le temps de se la tracer, et il était si content de la vie, qu'il n'en éprouvait aucune nécessité.

En vieillissant, chez lui se formèrent des opinions fixes sur les choses et des principes immuables, mais uniquement au point de vue pratique : il croyait bons tous les actes et toutes les manières de vivre qui lui donnaient de la joie ou du plaisir, et il pensait que tout le monde devait faire ainsi. Il contait avec beaucoup de vivacité, et ce don augmentait, il me semble, l'élasticité de ses principes. Il était capable de considérer le même fait soit comme la plus aimable plaisanterie, soit comme la dernière des lâchetés, et d'en parler de l'une ou de l'autre façon.

XI

LES OCCUPATIONS DANS LE CABINET DE TRAVAIL ET AU SALON

Le crépuscule tombait déjà quand nous arrivâmes à la maison. Maman se mit au piano, et nous, les enfants, nous apportâmes du papier, des crayons, des couleurs, et, pour dessiner, nous nous assîmes autour de la table ronde. Je n'avais que de la couleur bleue, mais néanmoins, j'entrepris de dessiner une chasse. Après avoir dessiné très rapidement un garçon bleu monté sur un cheval bleu et des chiens bleus, je n'étais pas sûr que l'on pût dessiner un lièvre bleu, et je courus dans le cabinet de papa pour me renseigner à ce sujet. Papa lisait quelque chose et à ma question : « Y a-t-il des lièvres bleus ? » — sans lever la tête, il répondit : « Il y en a, mon ami ». Je revins près de la table ronde et dessinai un lièvre bleu,

puis je trouvai indispensable de le transformer en buisson. Le buisson me déplut aussi, j'en fis un arbre, puis de l'arbre, une meule ; de la meule, un nuage ; enfin je barbouillai tant mon papier avec la couleur bleue, que de dépit, je le déchirai, et allai faire un somme dans le fauteuil voltaire.

Maman jouait le deuxième concerto de Field — son professeur. Je sommeillais à demi et, dans mon imagination, glissaient des souvenirs légers, lumineux et transparents. Elle commença à jouer la sonate pathétique de Beethoven, et je me rappelai quelque chose de triste, de pénible et de sombre. Maman jouait souvent ces deux morceaux, c'est pourquoi je me rappelle très bien les sensations mêmes qu'ils éveillaient en moi. Ces sensations ressemblaient à des souvenirs, mais souvenirs de quoi ? Il semble qu'on se rappelle des choses qui n'ont jamais existé.

En face de moi était la porte du cabinet, et j'y vis entrer Iakov et encore quelques hommes avec la barbe et le caftan. La porte se referma aussitôt derrière eux : « Ah, les occupations sont commencées ! » pensai-je. Il me semblait que des affaires plus importantes que celles qui se passaient dans le cabinet, ne pouvaient être au monde. Ce qui me confirmait encore dans cette pensée, c'est que tous ceux qui s'approchaient des portes du cabinet de travail, ordinairement se mettaient à parler bas et marchaient sur la pointe des pieds ; delà arrivaient

la voix forte de papa et l'odeur de cigare qui, je ne sais pourquoi, m'attira toujours beaucoup. Dans mon demi-sommeil, je fus frappé subitement par un craquement de souliers bien connu, dans l'office. Karl Ivanovitch, sur la pointe du pied, mais avec un visage sombre et résolu, et des papiers quelconques dans la main, s'approcha de la porte et frappa doucement. On le fit entrer et la porte se referma de nouveau.

« Pourvu qu'il n'arrive pas quelque malheur », pensai-je. — « Karl Ivanovitch est en colère, il est capable de tout... »

De nouveau je me rendormis.

Cependant aucun malheur ne se produisit ; une heure plus tard, le même craquement de souliers me réveilla. Karl Ivanovitch, en essuyant avec son mouchoir des larmes que je vis sur ses joues, franchit la porte et, en marmonnant quelque chose entre ses dents, partit en haut. Derrière lui, papa sortit et entra au salon.

— Sais-tu ce que je viens de décider ? — dit-il d'une voix gaie en mettant la main sur l'épaule de maman.

— Quoi, mon ami ?

— J'emène Karl Ivanovitch avec les enfants. Il y a de la place dans la voiture. Les enfants sont habitués à lui ; de son côté, il paraît très dévoué envers eux ; et sept cents roubles par an ne sont pas une affaire ; ET PUIS, AU FOND C'EST UN TRÈS BON DIABLE.

Il m'était impossible de comprendre pourquoi papa injurait ainsi Karl Ivanovitch.

— J'en suis très contente pour les enfants et pour lui, — dit maman, — c'est un excellent vieillard.

— Si tu avais vu comme il était touché quand je lui ai dit de garder les 500 roubles à titre de cadeau... Mais ce qui est le plus amusant, c'est la note qu'il m'a apportée ; cela, il faut le voir — ajouta-t-il avec un sourire, en donnant à maman une note écrite de la main de Karl Ivanovitch — c'est tout à fait charmant !

La note était ainsi conçue :

« Pour les enfants, deux hameçons — 70 copeks.

« Papier de couleur, bordure dorée, colle et carcasse de corbeille pour cadeaux — six roubles 65 copeks.

» Livre et arc, cadeaux pour les enfants, — 8 roubles 16 copeks.

» Pantalon à Nicolas — 4 roubles.

» Montre d'or promise à Moscou, par Piotr Alexandrovitch en 18... — 140 roubles.

» En tout, Karl Mayer doit recevoir en sus de ses appointements — 159 roubles 79 copeks. »

En lisant cette note par laquelle Karl Ivanovitch réclamait le paiement de tout l'argent dépensé par lui en cadeaux, et même le montant d'un cadeau promis, chacun pensera que Karl Ivanovitch n'é-

tait qu'un homme sans cœur, intéressé, égoïste, et l'on se trompera.

En entrant dans le cabinet, ses papiers à la main et son discours en tête, il avait l'intention d'exposer éloquemment, devant papa, toutes les injustices qui lui avaient été faites dans notre maison ; mais quand il commença à parler de cette même voix émue et avec les mêmes intonations sentimentales qu'il avait l'habitude de prendre pour nous faire la dictée, son éloquence agit le plus fortement sur lui-même, si bien qu'en arrivant au passage contenant ces mots : « Quelque tristesse que j'éprouve en me séparant des enfants. » il s'embarassa tout à fait, sa voix trembla et il fut obligé de tirer de sa poche son mouchoir à carreaux.

— Oui, Piotr Alexandrovitch, — disait-il à travers les larmes (ce passage n'était pas dans le discours préparé) : — je suis si habitué aux enfants que je ne sais pas ce que je ferai sans eux. Je préférerais vous servir sans appointements — ajoutait-il en essuyant ses larmes d'une main, et de l'autre tendant sa note.

En ce moment Karl Ivanovitch parlait-il franchement ? Je pourrais l'affirmer, car je connaissais son bon cœur ; mais comment concilier sa note et ses paroles ? Cela reste pour moi un mystère.

— Si c'est triste pour vous, ce le sera encore davantage pour moi de me séparer de vous — dit papa, en lui frappant l'épaule, j'ai réfléchi maintenant.

Un peu avant le souper, Gricha entra dans la chambre. Depuis le moment même où il était entré dans notre maison, il ne cessait de soupirer et de pleurer, ce qui, d'après l'opinion de ceux qui avait foi en son don de prophétie, annonçait un malheur pour notre maison.

Il fit ses adieux, et prévint que le lendemain matin il partirait plus loin. Je lançai un coup d'œil à Volodia, il sortit derrière la porte.

— Quoi ?

— Si vous voulez voir les chaînes de Gricha, montons tout de suite en haut, Gricha dort dans la deuxième chambre ; dans la décharge on peut s'asseoir très bien et nous verrons tout.

— Bon, attends-moi, j'appellerai aussi les fillettes.

Les petites accoururent et nous montâmes.

Après une courte discussion à qui entrerait le premier dans la décharge noire, nous nous assimes et attendîmes.

XII

GRICHA

Nous avions très peur de l'obscurité ; nous nous serrâmes les uns contre les autres, sans rien dire. Presque immédiatement, près de nous, à pas lents, est entré Gricha. D'une main il tenait son bâton, de l'autre une chandelle de suif dans le bougeoir de cuivre.

Nous retînmes notre respiration.

— Seigneur Jésus-Christ ! Sainte Mère, Notre-Dame ! Au Père, au Fils et Saint-Esprit... — répétait-il en suffoquant, et avec des intonations et des abréviations particulières à ceux qui répètent souvent ces paroles.

Tout en priant, il posa son bâton dans un coin, et regardant le lit, commença à se dévêtir. Ayant déroulé sa vieille ceinture noire, il ôta lentement son cafetan de nankin, déchiré, le plia soigneuse-

ment et le posa sur le dos d'une chaise. Son visage n'avait pas son expression ordinaire, affairée et idiote, au contraire, il était tranquille, pensif et même majestueux. Ses mouvements étaient lents et réfléchis.

Quand il n'eut plus que son linge, il s'assit doucement sur le lit, fit le signe de la croix de tous côtés, non sans efforts évidents (car ses traits se crispèrent); et, sous sa chemise il arrangea ses chaînes.

Après être resté assis un moment, et avoir examiné soigneusement son linge, déchiré par endroits, il se leva, et se mit à prier en soulevant la chandelle à la hauteur des icônes, se signa en les contemplant et renversa la flamme de la chandelle. Elle s'éteignit en crépitant.

La lune, presque dans son plein, donnait dans la fenêtre qui faisait face à la forêt. La longue figure blanche de l'innocent était éclairée d'un côté par les rayons pâles et argentés de la lune, tandis que l'autre disparaissait dans l'ombre, et cette ombre avec celle des châssis de la fenêtre tombait sur le parquet et sur le mur et atteignait le plafond. Dans la cour, le veilleur frappa sur sa plaque de cuivre.

Croisant ses longs bras sur sa poitrine, la tête baissée et en soupirant péniblement et sans répit, Gricha, silencieux, resta debout devant les icônes; puis avec beaucoup de peine, il s'agenouilla et se mit à prier.

Tout d'abord il récita à voix basse, les prières très connues, en accentuant seulement quelques paroles, ensuite il les répéta, mais plus haut et avec plus d'animation. Puis il prononça ses mots, avec un effort évident, en tâchant de s'exprimer en slave. Ces paroles étaient incohérentes, mais touchantes. Il priait pour tous ses bienfaiteurs (il appelait ainsi tous ceux qui le recevaient), et entre autres, pour maman, pour nous ; puis il pria pour lui-même, demanda à Dieu le pardon de ses péchés et répéta : « Dieu pardonne à mes ennemis ! » En geignant il se leva et répéta encore et encore les mêmes paroles, se prosterna à terre et de nouveau se releva malgré le poids des chaînes qui, en frappant à terre, faisaient un bruit sec, métallique.

Volodia me pinça et me fit grand mal à la jambe, mais je ne me retournai pas : je frottai seulement l'endroit où il m'avait pincé et continuai à suivre, avec un sentiment d'admiration enfantine, de pitié et de vénération, tous les mouvements et toutes les paroles de Gricha.

Au lieu de rire et de m'amuser comme je l'espérais, en allant dans la décharge, j'éprouvais un frisson et un serrement de cœur.

Gricha resta encore longtemps dans cet état d'extase religieuse et improvisait des prières. Tantôt il répétait plusieurs fois de suite : *Seigneur aie pitié de nous*, mais chaque fois avec plus de force et

d'expression ; tantôt il disait : *Pardonne-moi, Seigneur, enseigne-moi ce qu'il faut faire... enseigne-moi ce qu'il faut faire, Seigneur!* — avec expression, comme s'il eût attendu la réponse immédiate à ses paroles ; tantôt on n'entendait que des sanglots plaintifs... Il se releva, croisa ses bras sur sa poitrine et se tut.

Je sortis tout doucement la tête de la porte et retins mon souffle. Gricha ne bougea pas ; de sa poitrine sortaient de lourds soupirs, dans la prunelle opaque de son œil borgne, éclairé par la lune, suinta une larme.

— Que ta volonté soit faite ! — exclama-t-il subitement avec une expression inexprimable, et il se prosterna, le front à terre et pleura comme un enfant.

Beaucoup d'eau a coulé depuis, beaucoup de souvenirs du passé ont perdu pour moi leur sens et sont devenus des rêves vagues, même le pèlerin Gricha a fini depuis longtemps son dernier voyage, mais l'impression qu'il produisit sur moi et le sentiment qu'il excita ne sortiront jamais de ma mémoire.

O grand chrétien Gricha ! Ta foi était si forte que tu sentais l'approche vers Dieu ; ton amour si grand, que les paroles coulaient d'elles-mêmes de tes lèvres — tu ne les contrôlais pas par la raison... Et quelle haute louange apportais-tu à sa magnificence, quand, ne trouvant pas de paroles,

tout en larmes, tu te prosternais sur le sol!...

L'état d'attendrissement dans lequel j'écoutais Gricha ne pouvait se prolonger longtemps, premièrement, parce que ma curiosité était satisfaite et, deuxièmement, parce que mes jambes étaient fatiguées d'être restées dans la même position, et que je voulais me mêler au bourdonnement et au mouvement général que j'entendais derrière moi dans le réduit obscur. Quelqu'un me prit par la main et me dit en chuchotant : « A qui cette main ? » Dans la décharge, il faisait tout à fait noir, mais au seul contact et à la voix qui me chuchotait à l'oreille, je reconnus tout de suite Katenka.

Tout à fait inconsciemment je saisis son bras, nu jusqu'au coude, et j'y appliquai mes lèvres. Katenka s'étonna sans doute de cet acte et retira son bras : dans ce mouvement, elle poussa une chaise cassée qui se trouvait dans la décharge. Gricha leva la tête, se retourna doucement et commença à faire des signes de croix dans toutes les directions et à prier. Bruyamment et en chuchotant, nous nous enfûmes de la décharge.

XIII

NATALIA SAVICHNA

Au milieu du siècle dernier, dans les ruelles du village de Khabarovka, courait, en haillons, pieds nus, mais toujours gaie, forte et les joues rouges, une fillette, *Natachka* (1). Pour les services de son père, le joueur de clarinette Sava, mon grand père accéda à sa demande et prit *Natachka en haut*, chez lui, où elle fit partie de la domesticité féminine de ma grand'mère. *Natachka* devenue femme de chambre se distingua dans cette fonction par la douceur de son caractère et par son zèle. Quand naquit ma mère, et qu'il fallut avoir une bonne, *Natachka* fut choisie. Dans ce nouveau rôle, elle sut mériter des éloges et des récompenses pour son activité, sa fidélité et son dévouement à la jeune maîtresse. Mais la tête poudrée et les souliers à boucle du maître d'hôtel Foka, que son ser-

(1) Diminutif populaire de Natalia.

vice mettait en fréquentes relations avec Natalia, captivèrent son cœur fruste et aimant. Elle se décida même à aller chez mon grand-père pour lui demander la permission d'épouser Foka. Mais grand-père accueillit son désir comme une ingratitude, se fâcha, et pour punir Natalia, il la renvoya comme fille de basse-cour dans un village des steppes.

Cependant, six mois plus tard, puisque personne ne pouvait remplacer Natalia, elle revenait à la maison et reprenait ses anciennes fonctions.

En arrivant d'exil en haillons, elle s'était rendue chez mon grand-père, s'était jetée à ses pieds et l'avait prié de lui rendre sa faveur et sa bienveillance et d'oublier un moment de folie qui, jurait-elle, ne reviendrait plus. Et en effet, elle tint parole.

De ce jour Natachka devint Natalia Savichna et se coiffa d'un bonnet : et elle reporta sur sa jeune maîtresse toute la somme d'amour qui était concentrée en elle.

Quand une gouvernante prit sa place près de maman, Natalia reçut les clefs de la réserve et on lui confia le linge et les provisions. Dans ses nouvelles fonctions, elle apporta le même zèle et le même dévouement. Elle ne vivait que pour les intérêts des maîtres, partout elle voyait le gaspillage, le vol, les dépenses, et, par tous les moyens, elle s'efforçait de les empêcher.

Quand maman se maria, pour récompenser et remercier Natalia Savichna de ses vingt années de service et de dévouement, elle l'appela chez elle, et, en lui exprimant, dans les termes les plus élogieux, tout son attachement et son affection, elle lui remit un papier timbré contenant l'acte d'affranchissement en sa faveur et ajouta qu'elle recevrait une pension annuelle de 300 roubles, qu'elle continuât ou non à servir dans la maison. Natalia Savichna écouta tout cela en silence puis, prenant l'acte dans ses mains, elle le regarda très méchamment, marmonna quelque chose entre ses dents et sortit de la chambre en frappant la porte. Ne comprenant pas la cause de cette étrange conduite, peu après, maman pénétrait dans la chambre de Natalia Savichna.

Celle-ci était assise sur un coffre, les yeux pleins de larmes, elle roulait son mouchoir entre ses doigts et regardait fixement les petits morceaux de l'acte d'affranchissement jetés sur le parquet.

— Qu'avez-vous, ma colombe, Natalia Savichna ? — demanda maman, en lui prenant la main.

— Rien, petite mère — répondit-elle : — je vous ai sans doute déplu en quelque chose que vous me chassez... C'est bon, je m'en irai.

Elle retira sa main, et retenant à grand'peine ses larmes, voulut sortir de la chambre. Maman la retint, l'embrassa et toutes deux pleurèrent.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, je me

rappelle Natalia Savichna, son affection, ses caresses, seulement maintenant je puis les apprécier, mais dans ce temps, je n'avais pas la moindre idée de la créature rare et excellente qu'était cette vieille.

Non seulement elle ne parlait jamais d'elle, mais elle semblait ne pas penser à soi : toute sa vie était amour et abnégation. J'étais si habitué à son affection tendre, désintéressée envers nous, que je ne m'imaginai même pas qu'il pût en être autrement, je ne lui en étais nullement reconnaissant, et jamais je ne me posais la question : et elle, est-elle contente, heureuse ?

Parfois, sous un prétexte futile, je courais de la classe dans sa chambre, je m'asseyais et je rêvais, tout haut, nullement gêné de sa présence.

Elle était toujours occupée : ou elle tricotait un bas, ou elle fouillait dans les coffres qui emplissaient sa chambre, ou elle inscrivait le linge, tout en écoutant les bêtises que je racontais : « comment, quand je serai général, j'épouserai une femme d'une beauté remarquable, j'achèterai un cheval bai, je bâtirai une maison de cristal, et je ferai venir de Saxe les parents de Karl Ivanovitch, » etc. Elle ajoutait : « Oui, oui, mon petit père, oui. » Ordinairement, quand je me levais et voulais m'en aller, elle ouvrait un coffret bleu-ciel, où étaient collés, à l'intérieur du couvercle, comme je me le rappelle encore, l'image coloriée

d'un hussard, provenant d'un pot de pommade, et un dessin de Volodia, elle en retirait une pastille odorante, l'allumait et en l'agitant disait :

— Ça, petit père, c'est la cassolette du temps d'Otchakov. Quand feu votre grand-père — que Dieu le garde! — est allé se battre contre les Turcs alors, il a rapporté cela de là-bas... Voilà, ce petit morceau, c'est le dernier qui reste — ajoutait-elle avec un soupir.

Dans les coffres dont sa chambre était pleine, il y avait absolument de tout. Avait-on besoin de n'importe quoi, on disait toujours : « Il faut le demander à Natalia Savichna » et en effet, en fouillant un peu, elle trouvait l'objet demandé et disait : « Voilà, j'ai bien fait de le serrer. » Dans ces coffres, il y avait des milliers d'objets dont personne, sauf elle, ne soupçonnait l'existence.

Une fois, je me fâchai contre elle. Voici en quelle circonstance. Pendant le dîner, en me versant du kvass (1) je laissai tomber la carafe et inondai la nappe.

— Appelez Natalia Savichna, pour qu'elle soit contente de son préféré — dit maman.

Natalia Savichna entra, et apercevant le dégât que j'avais causé, elle hocha la tête ; ensuite, maman lui parla à l'oreille, et en me menaçant d'un geste, elle sortit.

(1) Boisson fermentée à base de pain ou de pommes.

Après le diner, dans la disposition d'esprit la plus gaie, en gambadant, j'entrais au salon quand tout à coup, derrière la porte, surgit Natalia Savichna, qui, la nappe à la main, m'attrapa et malgré ma résistance désespérée, me frotta la figure, avec la partie mouillée, en répétant : « Ne salis pas les nappes, ne salis pas les nappes ! » J'en fus tellement outragé que je poussai des cris de rage.

« Comment ! » — disais-je en moi-même en marchant dans le salon, et en m'engouant de mes larmes — « Natalia Savichna, tout simplement *Natalia*, me tutoie et encore me frappe le visage avec la nappe mouillée, comme si j'étais un fils de serf. Non, c'est horrible ! »

Quand Natalia Savichna vit que je pleurais, elle s'enfuit aussitôt, et moi, en continuant à marcher, je songeais au moyen de venger l'injure que venait de me faire l'audacieuse *Natalia*.

Au bout de quelques minutes, Natalia Savichna revenait, s'approchait de moi timidement et commençait à me consoler.

— Assez, mon petit père, ne pleurez pas... pardonnez-moi... sotté, je suis coupable... vous me pardonnez déjà, ma colombe... Voici pour vous.

Elle tira de dessous son châle un cornet de papier rouge dans lequel étaient deux caramels et une figue sèche, et d'une main tremblante, me le

tendit. Je n'eus pas le courage de regarder la bonne vieille, en me détournant je pris le cadeau, et mes larmes coulèrent plus abondantes, mais ce n'étaient plus des larmes de rage, mais des larmes de tendresse et de honte.

XIV

SÉPARATION

Le lendemain des événements que j'ai racontés, à midi, la calèche et la britchka étaient près du perron. Nikolaï était en costume de voyage, c'est-à-dire qu'il avait son pantalon dans ses bottes et un vieux paletot, bien serré par une ceinture. Il était debout dans la britchka et arrangeait les manteaux et les coussins sous le siège. Quand il jugea que c'était assez haut, il s'assit sur les coussins, et en sursautant les aplatit.

— Au nom de Dieu, Nikolaï Dmitritch, peut-être pourra-t-on mettre chez vous la cassette du maître? — dit le valet de chambre de papa, en sortant sa tête de la calèche, — elle est si petite...

— Il fallait dire cela avant, Mikheï Ivanitch, — répondit Nikolaï d'un ton vif; et avec dépit, et de toutes ses forces, il lança un paquet au fond de la

britchka. — Je vous jure que la tête me tourne déjà, et vous voilà encore avec vos cassettes — ajouta-t-il en soulevant sa casquette et en essuyant, sur son front bruni, de grosses gouttes de sueur.

Les domestiques en veston, en cafetan, en blouse, tête nue; les femmes en robes d'indienne, en fichus rayés, avec des enfants sur les bras, et les gamins pieds nus, étaient autour du perron, regardaient les voitures, et causaient entre eux. Un des postillons — un vieux, tout courbé, avec un bonnet d'hiver et un armiak (1) — avait empoigné le timon de la calèche, le touchait en examinant attentivement l'avant-train; l'autre — un vigoureux jeune homme en chemise blanche rapiécée sous le bras de cotonnade rouge, coiffé d'un feutre noir, qu'il poussait d'une oreille sur l'autre, pour gratter ses boucles blondes — posa son armiak sur le siège, les guides à côté, et en faisant claquer son fouet, regardait tantôt ses bottes, tantôt les cochers qui graissaient la britchka. L'un de ceux-ci, avec de grands efforts, soulevait la voiture, l'autre, accroupi près de la roue, graissait très soigneusement l'essieu et sa boîte, et pour ne pas perdre ce qui restait sur le pinceau, il graissa même le bas des roues. Les chevaux de poste, de vraies rosses, de diverses couleurs, étaient près de la grille et agitaient la queue pour chasser les

(1) Sorte de limousine fermée par une ceinture.

mouches. Les uns, en tendant une patte grosse et velue, fermaient les yeux et dormaient ; les autres, pour chasser l'ennui, se frottaient mutuellement, ou mâchaient les feuilles et les tiges d'une fougère coriace, vert foncé, qui poussait près du perron. Des lévriers, les uns couchés au soleil, soupiraient lourdement, les autres marchaient dans l'ombre de la calèche et de la britchka et léchaient la graisse des essieux. L'air était chargé de poussière ; l'horizon était d'une teinte violet-grisâtre, mais il n'y avait pas un nuage au ciel. Un fort vent d'ouest soulevait sur la route et dans les champs des tourbillons de poussière, courbait la tête des hauts tilleuls et des bouleaux du jardin, et emportait au loin les feuilles jaunies qui tombaient. Je m'étais assis près de la fenêtre, et attendais avec impatience la fin de tous ces préparatifs.

Quand nous fûmes tous réunis autour de la table ronde du salon, pour se trouver ensemble une dernière fois, je ne songeais nullement à la tristesse du moment qui nous attendait. Les pensées les plus légères s'agitaient dans ma tête. Je me posais ces questions : Quel cocher sera dans la britchka, et lequel dans la calèche ? Qui sera avec papa, qui sera avec Karl Ivanovitch ? Pourquoi veut-on absolument m'envelopper d'un tartan et d'une demi-pelisse ouatée ? Suis-je donc si délicat ? « Sûrement je ne gèlerai pas ? Que tout finisse plus vite... monter en voiture et partir ».

— « A qui m'ordonnez-vous de remettre la liste du linge des enfants? — demanda Natalia Savichna qui rentrait les yeux pleins de larmes, et la liste à la main, s'adressait à maman.

— Donnez à Nikolaï, et venez ensuite dire adieu aux enfants.

La bonne vieille voulait dire quelque chose ; mais subitement elle s'arrêta, cacha son visage dans son mouchoir, et en faisant un signe de la main, elle sortit de la chambre. A ce mouvement, mon cœur se serra un peu, mais l'impatience était plus forte que ce sentiment et, tout indifférent, je continuai à écouter la conversation de papa et de maman. Ils parlaient de choses qui évidemment ne les intéressaient ni l'un ni l'autre : que faut-il acheter pour la maison? Que dire à la princesse SOPHIE et à MADAME JULIE? La route sera-t-elle bonne?

Foka parut, et du ton avec lequel il annonçait « le dîner est servi », il dit en s'arrêtant sur le seuil : « Les chevaux sont prêts. » Je remarquai que maman frissonna et pâlit à cette nouvelle comme si elle ne l'eût pas attendue.

On ordonna à Foka de fermer toutes les portes de la chambre. Cela m'amusa beaucoup « comme si nous tous nous nous cachions de quelqu'un. »

Quand nous fûmes assis, Foka s'appuya aussi sur le bord d'une chaise ; mais à peine cela fait, la portière grinça et tous se retournèrent. Dans la

chambre arrivait, en se hâtant, Natalia Savichna, et sans lever les yeux, elle s'assit près de la porte sur la même chaise que Foka. Je vois encore la tête chauve, le visage ridé et immobile de Foka, le dos voûté et la bonne figure de Natalia, avec son bonnet sous lequel se montraient des cheveux gris. Tous deux se serrent sur la même chaise et tous deux sont gênés.

Je continuais à être insouciant et impatient. Les dix secondes que nous passâmes avec les portes fermées me parurent une heure. Enfin tous se levèrent, firent le signe de la croix, et les adieux commencèrent. Papa serra maman et l'embrassa plusieurs fois.

— Allons ! mon amie ! — dit-il — nous ne nous quittons pas pour un siècle.

— Quand même, c'est triste ! — fit maman d'une voix tremblante de larmes.

Quand j'entendis cette voix, quand je vis ces lèvres tremblantes et ces yeux pleins de larmes, j'oubliai tout ; je ressentis une telle tristesse, une telle douleur et une telle crainte que j'aurais voulu me sauver plutôt que de lui dire adieu. Je compris en ce moment, qu'en embrassant papa, elle nous avait déjà fait ses adieux.

Elle avait tant embrassé Volodia et fait tant de signes de croix sur lui que — supposant mon tour venu — je m'avançai ; mais elle le bénissait encore et encore et le pressait sur sa poitrine. Enfin, je

l'embrassai et me cramponnant à elle, je pleurai, pleurai, ne pensant qu'à mon chagrin.

Quand nous sortimes pour monter en voiture, dans l'antichambre nous trouvâmes, pour nous dire adieu, toute la domesticité ennuyée. Leurs « donnez vos petites mains s'il vous plaît », leurs sonores baisers sur l'épaule, et l'odeur de graisse de leur tête, excitaient en moi presque du dégoût. Sous l'influence de ce sentiment, je baisai très froidement le bonnet de Natalia Savichna, quand, tout en larmes, elle me dit adieu.

Chose étrange, je vois comme maintenant tous les visages des domestiques et je pourrais les dessiner avec les moindres détails, mais le visage et l'attitude de maman échappent absolument à mon imagination. — cela vient peut-être de ce que, tout le temps, je ne pus la regarder. Il me semblait que si je la regardais, sa douleur et la mienne dépasseraient toutes les bornes.

Je me jetai dans la calèche, tout le premier, et me plaçai au fond. Derrière la capote relevée je ne pouvais rien voir, mais un instinct quelconque me disait que maman était encore ici.

« La regarder encore une fois ou non?... Eh bien, une dernière fois ! » me dis-je, et je me penchai hors de la calèche, vers le perron. A cet instant, maman, avec la même pensée, s'approchait de l'autre côté de la calèche et m'appelait. En entendant sa voix derrière moi, je

me retournai vers elle, mais si brusquement que nos têtes se cognèrent. Elle sourit tristement, et, très fort, très fort, m'embrassa une dernière fois.

Quand nous fûmes déjà à quelques sagènes (1), je me décidai à la regarder. Le vent soulevait le fichu bleu-ciel qui couvrait sa tête. En baissant la tête et le visage caché dans ses mains, elle montait lentement le perron. Foka la soutenait.

Papa, assis près de moi, ne disait rien ; mais je m'engouais de mes larmes, et quelque chose me serrait si fortement la gorge que je craignais d'étouffer... En tournant sur la grand' route, nous aperçûmes un mouchoir blanc, que quelqu'un agitait du balcon. Je fis de même avec le mien, et ce mouvement me calma un peu. Je continuai à pleurer, et la pensée que mes larmes décelaient ma sensibilité, me consolait et me faisait plaisir.

Au bout d'une verste (2), je m'assis plus commodément, et avec une attention opiniâtre, je me mis à examiner les objets les plus rapprochés de moi — la croupe du cheval qui courait de mon côté... Je regardais comme ce cheval bai agitait sa queue, comme il trottait d'un pied sur l'autre, comme le fouet du postillon le cinglant, il levait ensemble ses quatre pattes. Je regardais comment les harnais sautaient sur lui, et les anneaux sur

(1) Une sagène vaut 2 mètres 15 cent.

(2) Une verste vaut 500 sagènes.

les harnais, et comment tous ceux-ci se couvraient d'écume jusqu'à la queue du cheval. Je me mis à regarder tout autour : les champs ondoyants d'orge mûr, la jachère sombre dans laquelle on apercevait une charrue, un paysan, un cheval avec son poulain. Je regardais les poteaux des verstes, et même le siège pour voir quel postillon nous conduisait ; et mon visage n'était pas encore sec de larmes que mes pensées étaient déjà loin de la mère dont je me séparais peut-être pour toujours. Mais chaque souvenir ramenait ma pensée vers elle. Je me rappelais le champignon trouvé la veille, dans l'allée de bouleaux, et comment Lubotchka et Katenka s'étaient disputées à qui le cueillerait, et leurs larmes en nous disant adieu.

Elles me faisaient peine, et Natalia Savichna aussi, et l'allée de bouleaux, et Foka ! Même la méchante Mimi me faisait peine, tout, tout me faisait peine ! « Et pauvre maman ? » Et de nouveau des larmes remplirent mes yeux, mais pas pour longtemps.

XV

L'ENFANCE

Heureuse, heureuse époque de l'enfance à jamais disparue ! Comment ne pas l'aimer, comment ne pas en caresser le souvenir ? Ce souvenir a rafraîchi, reconforté mon âme et a été la source de mes meilleures joies.

Après avoir couru jusqu'à la lassitude, je venais m'asseoir devant la table à thé, dans ma haute chaise d'enfant ; il était déjà tard, depuis longtemps déjà j'avais bu ma tasse de lait sucré ; le sommeil ferme mes paupières, mais je ne bouge pas de ma place, je reste assis, et j'écoute. Et comment ne pas écouter ? Maman parle à quelqu'un et le son de sa voix est si doux, si agréable. Les sons seuls parlent tant à mon cœur ! De mes yeux obscurcis de sommeil, je regarde fixement son visage, et subitement il devient tout petit, tout petit, pas plus gros qu'un

bouton, mais je le vois toujours aussi nettement, je le vois qui me regarde et me sourit. Je suis content de le voir si petit. Je cligne encore plus des yeux et il ne me paraît pas plus grand que ces petites images qu'on voit dans les pupilles. Mais j'ai bougé et le charme s'est rompu. Je clos les yeux encore davantage, je me tourne, et, par tous les moyens, je tâche de le retrouver, mais c'est en vain. Je me lève, et plaçant mes jambes sous moi, je m'installe très commodément dans le fauteuil.

— Tu vas encore t'endormir, Nikolenka ! — me dit maman, — tu ferais mieux de monter te coucher.

— Je ne veux pas dormir, maman, — répondais-je ; — et des rêves vagues, mais doux, m'emplissent l'imagination ; le bon et reconfortant sommeil d'enfant ferme mes paupières, et au bout d'un instant, je m'endors et reste ainsi jusqu'à ce qu'on m'éveille. Je sens parfois, à travers mon sommeil, qu'une main tendre me touche ; au seul toucher je la reconnais, et encore endormi, je saisis cette main, et fortement, fortement, je la serre et la porte à mes lèvres.

Tout le monde est déjà parti ; une bougie brûle dans le salon ; maman dit qu'elle m'éveillera elle-même ; elle est assise sur le fauteuil dans lequel je dors et elle passe sa main fine et douce sur mes cheveux et sur mes oreilles, et j'entends le murmure d'une voix charmante, connue :

— Lève-toi, mon petit, il est temps d'aller au lit.

Aucun regard indifférent ne l'arrête, elle ne craint pas d'épancher sur moi toute la tendresse de son amour. Je ne remue pas, mais plus fortement encore, j'embrasse sa main.

— Lève-toi, mon ange.

De son autre main, elle me touche le cou, et ces doigts fins remuent rapidement et me chatouillent. La chambre est silencieuse, à demi-obscur ; mes nerfs sont excités par le chatouillement et le réveil ; maman est près de moi, elle me touche, je sens son parfum, j'entends sa voix. Tout cela me fait sauter, de mes bras j'entoure son cou, elle serre ma tête contre sa poitrine, et je murmure :

— Oh ! maman, oh ! ma chère maman, comme je t'aime !

Elle sourit de son sourire triste, charmant ; elle prend ma tête à deux mains, la pose sur ses genoux et me baise le front.

— Alors tu m'aimes beaucoup ? — Elle se tait un moment, puis ajoute : — Vois-tu, aime-moi toujours, ne m'oublie jamais ; quand ta maman ne sera plus, tu ne l'oublieras pas ? Tu ne l'oublieras pas, Nikolenka ?

Et elle m'embrasse encore plus tendrement.

— Assez, ne dis pas cela, ma colombe, ma petite âme ! — dis-je en embrassant ses genoux tandis que les larmes coulent de mes yeux en ruis-

seaux. — Mais ce sont des larmes d'amour et de bonheur.

Quand après je monte en haut, et m'agenouille devant les icônes, dans ma robe de chambre ouatée, quel sentiment étrange j'éprouve en disant : « Seigneur, sauve papa et maman ! » Quand je répète les prières que balbutièrent pour la première fois mes lèvres d'enfant, après ma mère bien-aimée, mon amour pour elle et pour Dieu se fondent étrangement dans une même extase.

Après la prière je me glisse sous ma petite couverture, et mon âme est calme, claire, légère ; les rêves succèdent aux rêves, mais quels sont-ils ? Ils sont insaisissables mais pleins d'amour pur et de l'espoir d'un bonheur sans nuage. Je songe parfois au triste sort de Karl Ivanovitch, — le seul homme que je sache malheureux, et il me fait tant de peine et je l'aime tant, que des larmes coulent de mes yeux et que je dis : Dieu lui donne le bonheur et à moi la possibilité de le secourir et de soulager sa douleur ; et je suis prêt à tout sacrifier pour lui. Après je prends mon jouet favori — un petit lapin ou un chien en faïence — je l'enfonce dans le coin de mon oreiller de duvet et j'admire comme il est bien là et comme il a chaud. Je prie encore Dieu pour qu'il donne le bonheur à tous, pour que tous soient contents, et qu'il fasse beau demain pour la promenade ; je me retourne de l'autre côté, les pensées et les rêves se mêlent,

se confondent, et je m'endors doucement, tranquillement, le visage encore tout mouillé de larmes.

Candeur, insouciance, besoin d'aimer, foi de l'enfance, vous retrouverai-je jamais ? Quelle époque peut être supérieure à celle où les deux meilleures vertus — la joie innocente et le besoin illimité d'amour — sont les seuls ressorts de la vie ?

Où sont ces prières ardentes ou — don précieux — ces larmes pures d'attendrissement ? L'ange consolateur accourait avec un sourire, essuyait les larmes et soufflait de doux rêves à l'imagination innocente de l'enfant.

La vie a-t-elle donc laissé dans mon cœur une trace si pénible, que pour toujours se sont éloignés de moi ces larmes et ces transports ?

Seuls les souvenirs sont-ils donc restés ?

XVI

LES VERS

Environ un mois après notre arrivée à Moscou, j'étais assis en haut, dans la maison de grand' mère, devant une grande table et j'écrivais; en face de nous était le professeur de dessin qui donnait les dernières retouches à une tête de turc en fez, dessinée au crayon noir. Volodia était assis derrière le maître et, le cou tendu, regardait par-dessus son épaule. Cette tête était la première œuvre faite par Volodia au crayon noir, et aujourd'hui même il devait la présenter à grand' mère pour sa fête.

— Et ici, vous ne mettez pas d'ombre? — demanda Volodia à son maître, en se haussant sur la pointe des pieds et en montrant le cou du Turc.

— Non, c'est inutile, — dit le maître, en serrant le crayon et le porte-crayon dans une boîte à cou-

lisse. — Maintenant c'est très bien et n'y touchez plus... Eh bien! et vous, Nikolenka, — ajouta-t-il en se levant et en continuant à regarder le Turc, — dites-nous enfin votre secret; qu'offrirez-vous à votre grand' mère? Vraiment, ce serait mieux de dessiner aussi une petite tête. Au revoir, messieurs! — dit-il; et prenant son chapeau et son cachet, il sortit.

En ce moment, je pensai aussi qu'une tête serait mieux que ce que je préparais. Quand on nous prévint que la fête de grand'maman était proche et qu'il nous fallait préparer pour ce jour un cadeau, il me vint l'idée de lui écrire des vers à cette occasion, et aussitôt, je trouvai deux vers rimés, et crus que le reste viendrait aussi vite. Je ne comprends pas du tout pourquoi m'était venue une idée si étrange pour un enfant, mais je me souviens que cette idée me charma et qu'à toutes les questions qu'on me posa à ce sujet, je répondis que j'offrirais sûrement un cadeau à grand'mère, mais que je ne dirais à personne en quoi il consisterait.

Contre mon espoir, il arriva qu'après les deux vers que j'avais composés au moment de l'inspiration, malgré tous mes efforts, je n'en pus trouver davantage. Je me mis à lire les vers qui étaient dans nos livres, mais ni Dmitriev, ni Derjavine ne m'aidaient, au contraire, ils me confirmaient encore plus dans mon incapacité. Sachant que Karl Ivano-

vitch aimait recopier des vers, je me mis à fureter dans ses papiers, et parmi des vers allemands, j'en trouvai de russes, sortis sans doute de sa propre plume :

A madame L... à Pétrovskoi, 3 juin 1828.

Souvenez-vous de près,
 Souvenez-vous de loin,
 Souvenez-vous de moi,
 Encore aujourd'hui et toujours
 Rappelez-vous, jusqu'à ma tombe,
 Que je puis aimer fidèlement.

KARL MAYER.

Ces vers, d'une belle ronde, sur un beau papier à lettres, me plurent par la sentimentalité touchante dont ils étaient pénétrés ; immédiatement je les appris par cœur et me résolus à les prendre pour modèle. L'affaire marcha plus rapidement. Le jour de la fête, mon compliment en douze vers était prêt, et m'installant devant la table de la salle de classe, je le recopiai sur un vélin.

Deux feuilles de papier furent bientôt gâchées... non que je voulusse corriger quelque chose, les vers me semblaient excellents ; mais à partir du troisième, les lignes commençaient à monter de plus en plus, si bien que même de loin, on voyait que c'était écrit tout de travers et ne valait rien.

La troisième feuille était aussi de travers que

les autres, mais je décidai de ne plus recopier. Dans mon poème, je félicitais grand'mère, je lui souhaitais une longue vie et une bonne santé, et je conclusais ainsi :

Nous nous efforcerons de te consoler,
Et nous t'aimerons comme notre propre mère.

Je ne trouvais pas cela mauvais, mais le dernier vers sonnait mal à mon oreille.

Nous t'aimerons comme notre propre mère,
répétais-je à mi-voix, quelle autre rime prendre en place de mère? Jouer? lit?... (1) Bah! ça ira, c'est encore mieux que les vers de Karl Ivanovitch.

J'écrivis le dernier vers. Puis, dans la chambre à coucher, je lus à haute voix toute ma poésie, en y mettant l'expression et les gestes. Quelques vers n'avaient aucune mesure, mais je ne m'y arrêtais pas. Pourtant le dernier me choqua encore plus désagréablement. Je m'assis sur le lit et me mis à réfléchir...

« Pourquoi ai-je écrit *comme notre propre mère*? Puisqu'elle n'est pas ici, il ne fallait donc pas en parler; il est vrai que j'aime grand'mère, je la respecte, mais... ce n'est pas la même chose, pourquoi ai-je écrit cela, pourquoi ai-je menti? Sans doute

(1) Les mots : jouer, lit, en russe *igrat, krovat*, riment avec le mot mère, *mat*.

ce sont des vers, mais cependant il ne fallait pas.»

A ce moment entra le tailleur qui m'apportait un petit costume neuf.

— Eh bien, soit ! — dis-je fortement impatienté, et avec dépit je cachai les vers sous mon oreiller et courus essayer l'habit du tailleur de Moscou.

Les habits de Moscou étaient superbes : les petits habits, couleur de cannelle, garnis de boutons de cuivre, étaient ajustés à la taille, — quelle différence avec nos habits de la campagne, — des petits pantalons noirs, très étroits, moulaient merveilleusement les jambes et tombaient sur les souliers.

« Enfin, j'ai aussi des pantalons à sous-pieds, de vrais pantalons ! » — pensai-je transporté de joie en regardant mes pieds de tous côtés. Bien que l'habit fût fort étroit et que je m'y sentisse très gêné, je n'en soufflai mot, et déclarai au contraire que je me sentais tout à fait à l'aise, et que si ce costume avait un défaut, c'était d'être un peu trop large. Après cela, je restai longtemps devant le miroir et coiffai ma tête pommadée ; mais malgré tout mon désir, je ne pus arriver à lisser une mèche du sommet de ma tête ; aussitôt que, désirant éprouver son obéissance, je cessais de passer la brosse, elle se relevait et se dressait d'un côté ou de l'autre en donnant à mon visage une expression des plus grotesques.

Karl Ivanovitch s'habillait dans l'autre chambre,

derrière la salle de classe, et on lui apporta un habit bleu et différents objets blancs. Près de la porte conduisant aux étages inférieurs on entendit la voix de l'une des femmes de chambre de grand-mère. Je sortis pour savoir ce qu'elle voulait. Elle tenait à la main un plastron de chemise fortement empesé et me dit qu'elle l'apportait à Karl Ivanovitch et que même elle n'avait pas dormi de la nuit pour le lui préparer à temps. Je me chargeai de remettre le plastron et demandai si grand-mère était déjà levée ?

— Comment, levée ! elle a déjà pris son café et l'archiprêtre est arrivé. Comme vous êtes beau ! — ajouta-t-elle en regardant, avec un sourire, mon nouvel habit.

Cette remarque me fit rougir, je pirouettai sur le talon, fis claquer mes doigts et sautai, désirant ainsi lui faire comprendre qu'elle ne savait pas encore très bien à quel point, en effet, j'étais beau.

Quand j'apportai le plastron de chemise à Karl Ivanovitch, il n'en avait déjà plus besoin : il en avait pris un autre, et, penché devant le petit miroir posé sur la table, il tenait à deux mains une superbe cravate de soie et essayait d'y entrer et d'en sortir librement son menton soigneusement rasé. Il étira nos habits de tous côtés, pria Nikolaï de lui rendre le même service, et nous conduisit chez grand-mère. Je ris en pensant à la forte odeur de pommade qui se dégageait de

nous trois pendant que nous descendions l'escalier.

Karl Ivanovitch avait dans ses mains une petite boîte de sa fabrication, Volodia son dessin et moi, mes vers ; et chacun avait sur la langue le compliment avec lequel il offrirait son cadeau.

Au moment où Karl Ivanovitch ouvrait la porte du salon, le prêtre mettait déjà sa chasuble, et prononçait les premières paroles de la prière d'actions de grâces.

Grand'mère était déjà au salon : le corps voûté, elle s'appuyait sur le dos de sa chaise, debout près du mur, et priait avec ferveur. Papa était à côté d'elle. Il se tourna vers nous et sourit en remarquant avec quelle hâte nous cachions derrière notre dos les cadeaux préparés, et comment, pour ne pas être vus, nous nous étions arrêtés près de la porte même. Tout l'effet de la surprise sur lequel nous avions compté, était absolument manqué.

Quand commença le défilé devant la croix, je ressentis subitement un pénible malaise dû à une timidité insurmontable, étouffante, et, sentant que je n'aurais jamais le courage d'offrir mon présent, je me cachai derrière Karl Ivanovitch qui, dans les termes les plus choisis, félicitait grand'mère, et, transportant sa boîte d'une main dans l'autre, la lui remit, puis s'écarta de quelques pas pour faire place à Volodia. Grand'mère parut enchantée de la boîte ornée d'une petite bordure

dorée, et avec le plus aimable sourire exprima sa reconnaissance. Cependant il était facile de voir qu'elle ne savait où mettre cette boîte, et c'est pourquoi sans doute elle proposa à papa de regarder avec quel art elle était faite. Papa ayant satisfait sa curiosité, remit la boîte à l'archiprêtre auquel ce petit objet sembla plaire beaucoup : il hochait la tête, et avec intérêt regardait tantôt la boîte, tantôt l'artisan auteur d'un tel chef-d'œuvre. Volodia offrit son Turc et reçut aussi les louanges les plus flatteuses. Enfin ce fut mon tour. Grand'mère, avec un sourire d'encouragement, s'adressa à moi.

Ceux qui ont éprouvé la timidité savent que ce sentiment augmente en rapport direct avec le temps, et que le courage diminue en rapport inverse, c'est-à-dire que plus cet état dure, plus il devient pénible et moins il reste de courage.

Mon reste de courage et d'audace disparut quand Karl Ivanovitch et Volodia offrirent leurs cadeaux, et ma timidité arriva à la dernière limite. Instantanément je sentis tout le sang de mon cœur affluer dans ma tête, je me sentis changer de couleur tandis que sur mon front et sur mon nez perlaient de grosses gouttes de sueur. Mes oreilles me brûlaient, à la fois je sentais les frissons et la sueur, je me dandinais d'un pied sur l'autre et ne bougeais pas.

— Eh bien, Nikolenka, montre ce que tu as, une

boite ou un dessin? — me dit papa. Il n'y avait rien à faire; d'une main tremblante je tendis la feuille fatale, déjà froissée, mais ma voix refusa absolument de me servir, et en silence je m'arrêtai devant grand'mère. Je ne pouvais me faire à la pensée qu'au lieu de regarder le dessin attendu, on allait lire devant tout le monde, mes vers qui ne valaient rien, et les paroles : *comme notre propre mère* qui prouvaient clairement que je ne l'avais jamais aimée et que je l'avais oubliée. Comment décrire les angoisses que j'éprouvais pendant que grand'mère lisait à haute voix ma poésie, et quand, ne pouvant pas bien lire, elle s'arrêtait au milieu d'un vers, et, avec un sourire qui alors me semblait moqueur, regardait papa; ou quand elle ne prononçait pas comme je voulais; et quand, à cause de la faiblesse de sa vue, ne pouvant lire jusqu'au bout, elle tendit la feuille à papa, et lui demanda de relire tout, à partir du commencement? Il me semblait qu'elle agissait ainsi parce qu'elle en avait assez de lire d'aussi mauvais vers, et pour que papa lût lui-même le dernier vers qui montrait si clairement mon manque de cœur.

J'attendais qu'il me frappât le nez avec ces vers et me dit : « Méchant garçon, n'oublie pas ta mère... voilà ce que tu mérites! » Mais rien de pareil ne se produisit; au contraire, la lecture finie, grand'mère dit : CHARMANT! et m'embrassa au front.

La boîte, le dessin et les vers furent placés près de deux mouchoirs de batiste et d'une tabatière ornée du portrait de maman, sur une planchette adaptée au fauteuil voltaire dans lequel s'asseyait toujours grand'mère,

— La princesse Varvara Ilinichna — annonça l'un des hauts valets de pied qui montaient derrière la voiture de grand'mère.

Grand'mère, pensive, regarda le portrait de la tabatière d'écaille et ne répondit rien.

— Votre Excellence ordonnera de faire entrer?
— répéta le valet de pied.

XVII

LA PRINCESSE KORNAKOVA

— Fais entrer — dit grand'mère en se renfonçant dans son fauteuil.

La princesse était une femme de quarante-cinq ans, petite, maigre, sèche, bilieuse, aux yeux désagréables, gris-vert, dont l'expression était en contradiction flagrante avec la petite bouche plissée par un attendrissement forcé. Sous le chapeau de velours garni de plumes d'autruche, on apercevait des cheveux d'un roux clair; les sourcils et les cils semblaient encore plus clairs et encore plus roux, sous le teint maladif du visage. Malgré cela, grâce aux manières aisées, aux mains petites et particulièrement sèches, l'aspect général de sa personne avait quelque chose de noble et d'énergique.

La princesse parlait beaucoup, et par son bavardage elle appartenait à cette catégorie de gens qui

parlent toujours comme si quelqu'un les contredisait, bien que personne ne souffle mot : tantôt elle haussait la voix, tantôt elle la baissait graduellement, tantôt, subitement, avec une nouvelle vivacité, elle se mettait à parler et regardait ceux qui ne prenaient plus part à la conversation, comme pour se fortifier par cette vue.

Bien que la princesse ait baisé la main de grand'mère, qu'elle appelait sans cesse MA BONNE TANTE, je remarquais que grand'mère était mécontente d'elle : elle soulevait ses sourcils d'une manière singulière, en écoutant l'explication d'après laquelle le prince Mikhaïlo n'avait pu venir féliciter grand'mère, malgré son vif désir ; et, répondant en russe à la conversation en français de la princesse, grand'mère dit en traînant longuement ses paroles :

— Je vous suis très reconnaissante, ma chère, pour votre attention, et si le prince Mikhaïlo n'est pas venu, c'est bien excusable... il a toujours tant à faire ; et enfin, à dire vrai, quel plaisir pour lui de passer son temps avec une vieille femme ? Et sans laisser à la princesse le temps de contredire ses paroles, elle continua :

— Comment vont vos enfants, ma chère ?

— Mais grâce à Dieu, MA TANTE, ils grandissent, travaillent, s'amuse, surtout l'ainé, Etienne ; il devient tellement polisson qu'on ne peut rien faire de lui ; mais comme il est intelligent, c'est UN GAR-

ÇON QUI PROMET. Vous ne sauriez imaginer, MON COUSIN, — continua-t-elle en s'adressant exclusivement à papa, parce que grand'mère ne s'intéressait nullement aux enfants de la princesse, et, voulant vanter ses petits-fils, tirait soigneusement mes vers de dessous la boîte et commençait à les déplier : — vous ne sauriez croire ce qu'il a fait ces jours-ci...

Et la princesse, se penchant vers papa, se mit à lui raconter quelque chose avec beaucoup d'animation. En finissant le récit, que je n'entendis pas, elle éclata de rire et aussitôt, regardant papa interrogativement, elle dit :

— Quel gaillard, MON COUSIN ? Il méritait d'être fouetté, mais c'est si spirituel, si drôle, que je lui ai pardonné, MON COUSIN.

Et là princesse, fixant ses regards sur grand'mère, sans rien ajouter, continua de sourire.

— Est-ce que vous *frappez* vos enfants, ma chère ? — demanda grand'mère en soulevant les sourcils et en accentuant le mot *frappez*.

— Ah ! MA BONNE TANTE, — répondit d'une voix douce la princesse, en jetant un regard rapide sur papa. — je connais votre opinion sur ce sujet, mais permettez-moi, dans cette seule chose, de n'être pas de votre avis : j'ai beau réfléchir, lire, prendre conseil à ce sujet, malgré tout, l'expérience m'a amenée à la conviction qu'il faut agir sur les enfants par la crainte. Pour faire quelque chose

de l'enfant, la crainte est nécessaire... N'est-ce pas, MON COUSIN ? Et JE VOUS DEMANDE UN PEU, qu'est-ce que les enfants craignent plus que les verges ?

Ici, elle jeta sur nous un regard interrogateur, et j'avoue que je me sentis très gêné.

— Tout ce que vous voudrez, mais le garçon, jusqu'à douze ans et même quatorze, est encore un enfant, mais pour les fillettes, c'est autre chose.

« Quel bonheur » pensai-je, « de n'être pas son fils. »

— Oui, c'est très bien, ma chère, — dit grand-mère en repliant mes vers et en les mettant sous la boîte, comme si elle ne jugeait pas la princesse digne d'écouter une telle œuvre. — Oui, c'est très bien, mais dites-moi, je vous prie, quels sentiments délicats pouvez-vous après cela exiger de vos enfants ?

Et jugeant cet argument inattaquable, grand-mère ajouta, pour mettre fin à la conversation :

— Cependant, chacun peut avoir son opinion sur ce sujet.

La princesse ne répondit rien et se contenta de sourire avec condescendance, comme pour exprimer ainsi qu'elle excusait ce préjugé étrange chez une personne qu'elle estimait tant.

— Ah ! mais faites-moi donc faire connaissance avec vos jeunes gens, — dit-elle en nous regardant et en souriant aimablement.

Nous nous levâmes, et les yeux fixés sur le vi-

sage de la princesse, nous ne savions absolument pas ce qu'il fallait faire pour montrer que nous avions fait connaissance.

— Baisez donc la main de la princesse, — fit papa.

— Je vous demande d'aimer votre vieille tante, — dit-elle en baisant les cheveux de Volodia, — sans doute je suis une parente assez éloignée, mais je n'en compte pas les liens d'amitié par la parenté, — ajouta-t-elle en s'adressant particulièrement à grand'mère. Mais grand'mère, toujours fâchée contre elle, répondit :

— Eh ! ma chère, compte-t-on maintenant une semblable parenté ?

— Celui-ci sera un homme du monde, — intervint papa en montrant Volodia, et celui-là un poète — ajouta-t-il, tandis que je baisais la petite main de la princesse, en me représentant très vivement cette main armée d'une verge, sous la verge un banc, etc., etc.

— Lequel ? — demanda la princesse en me relevant par la main.

— Ce petit avec les mèches, — répondit papa en souriant gaîment.

« Que lui ont fait mes mèches... n'y a-t-il pas d'autres sujets de conversation ? — pensai-je en m'éloignant dans un coin.

J'avais la conception la plus étrange de la beauté, — je tenais même Karl Ivanovitch pour le plus bel homme du monde ; mais je savais très bien que je

n'étais pas beau, et je ne me trompais nullement; c'est pourquoi chaque allusion à mon physique me blessait fortement.

Je me rappelle très bien qu'une fois, pendant le dîner, — j'avais alors six ans, — on parlait de ma personne; maman tâchait de trouver en mon visage quelque chose de bien, et disait que j'avais des yeux intelligents, le sourire agréable; mais enfin, cédant aux taquineries de papa et à l'évidence, elle était forcée de reconnaître que j'étais laid. Quand je la remerciai après le dîner, elle me caressa la joue et me dit :

— Tu dois savoir, Nikolenka, que personne ne t'aimera pour ton visage, c'est pourquoi tu dois t'efforcer d'être intelligent et bon.

Ces paroles non seulement me convainquirent que je n'étais pas beau, mais en outre que je serais assurément un garçon bon et intelligent.

Malgré cela, je fus souvent en proie à des crises de désespoir; je m'imaginai qu'il n'y avait pas de bonheur sur terre pour un homme qui avait comme moi le nez si large, les lèvres si grosses et des yeux gris si petits. Je priais Dieu de faire un miracle, de me transformer en un joli garçon, et j'aurais donné tout ce que j'avais dans le présent, et tout ce que je pouvais avoir dans l'avenir en échange d'une jolie figure.

XVIII

LE PRINCE IVAN IVANOVITCH

Quand la princesse eut écouté mes vers, et accablé de louanges le poète, grand'mère se radoucit, commença à lui parler en français, cessa de l'appeler *vous, ma chère*, et l'invita à venir chez nous le soir avec tous ses enfants ; la princesse y consentit, resta encore quelques instants, puis se retira.

Les visites de félicitations furent si nombreuses ce jour-là, que dans la cour, près du perron, le défilé des voitures ne cessa pas de toute la matinée.

— Bonjour, chère cousine, — dit un des visiteurs en entrant dans la chambre et en baisant les mains de grand'mère.

C'était un homme de soixante-dix ans, de haute taille, en uniforme militaire, avec de grosses épau-

lottes, et sous son col, s'apercevait une grande croix blanche. L'expression de son visage était calme et ouverte. La liberté et la simplicité de ses gestes me frappèrent. Bien qu'un demi-cercle de rares cheveux garnît seul la nuque, et que la lèvre inférieure laissât voir clairement le défaut des dents, son visage était encore d'une remarquable beauté.

Le prince Ivan Ivanovitch, grâce à son caractère noble, à sa beauté, à son grand courage, à sa noble parenté et surtout à la chance, à la fin du siècle dernier, s'était fait, jeune encore, une brillante carrière. Il resta au service et son ambition fut si vite satisfaite, qu'il ne lui resta plus rien à désirer sous ce rapport. Depuis sa tendre jeunesse, il semblait préparé à occuper dans le monde la brillante situation où le plaça, plus tard, la fortune. C'est pourquoi, malgré les insuccès, les désenchantements, les déceptions, qui se rencontrèrent dans sa vie, comme dans toute vie ambitieuse, il ne se départit pas une seule fois de son caractère toujours calme, de sa noble façon de penser, des règles fondamentales de la religion et de la morale, et sut s'attirer l'estime de tous, moins par sa situation brillante que par sa fermeté et sa droiture. Ce n'était pas un grand esprit, mais grâce à une situation qui lui permettait de regarder de haut toutes les mesquines vanités de la vie, ses idées étaient très élevées. Il était bon et sensible, mais froid et

un peu fier dans ses relations. Cela venait de ce qu'occupant une situation où il pouvait être utile à beaucoup de gens, il tâchait, par la froideur, d'écartier les supplications incessantes des hommes qui ne voulaient que profiter de son influence. Cependant cette froideur était atténuée par la politesse bienveillante d'un homme du *très grand monde*. Il était très instruit et très érudit, mais son instruction se bornait à ce qu'il avait appris dans sa jeunesse, c'est-à-dire à la fin du siècle dernier. Il avait lu tout ce que la France avait donné de remarquable en philosophie et en éloquence au dix-huitième siècle ; il connaissait à fond les grands chefs-d'œuvre de la littérature française, si bien qu'il pouvait citer, et aimait à le faire, des passages de Racine, de Corneille, de Boileau, de Molière, de Montaigne, de Fénelon ; il savait parfaitement la mythologie ; il avait étudié fructueusement, en traductions françaises, les poèmes épiques de l'antiquité, et avait d'assez vastes connaissances d'histoire, puisées dans Ségur ; mais il n'avait aucune idée des mathématiques, sauf l'arithmétique, de la physique et de la littérature contemporaine. Pendant une conversation il pouvait garder un silence poli ou prononcer quelques phrases banales sur Goethe, Schiller, Byron, mais il ne les lut jamais. Malgré cette éducation franco-classique, dont il reste maintenant peu d'exemples, sa conversation était très simple, et cette simplicité cachait à la fois

son ignorance de certaines choses, et montrait l'affabilité et la tolérance. Il était grand ennemi de toute originalité, qu'il appelait le truc des hommes de mauvais ton. En quelque lieu qu'il fût, à Moscou ou à l'étranger, la société lui était nécessaire ; il vivait toujours ouvertement et à certains jours, il recevait chez lui toute la ville. Il était si haut placé dans la société qu'une de ses invitations pouvait servir de passeport à chacun dans n'importe quel salon, que les plus jeunes et les plus jolies femmes lui tendaient très volontiers leurs joues roses qu'il embrassait soi-disant paternellement, et que quelques hommes, même très distingués et haut placés, étaient tout joyeux d'être admis à la partie du prince. Le prince n'avait plus guère de connaissances comme grand'mère, qui était du même monde, de la même éducation, de la même opinion et du même âge que lui ; c'est pourquoi il attachait un tel prix à ses vieux liens d'amitié avec elle, et lui témoignait toujours un grand respect.

Je ne pouvais détacher mes regards du prince ; l'estime qu'on lui témoignait, ses grosses épau-
lètes, surtout la joie de grand'mère en le voyant, et ce fait qu'il était le seul s'adressant à elle tout à fait librement et ayant l'audace de l'appeler MA
COUSINE m'inspirait envers lui une grande estime, égale sinon supérieure à celle que je ressentais pour grand'mère. Quand on lui montra mes vers, il m'appela vers lui et dit :

— Qui peut savoir, MA COUSINE, c'est peut-être un futur Derjavine.

En même temps, il me pinça si fort la joue que si je ne criai pas c'est que je compris qu'il me fallait accepter cela comme une caresse.

Les invités s'en allèrent; papa et Volodia sortirent du salon où il ne resta plus que le prince, grand'mère et moi.

— Pourquoi notre chère Natalia Nikolaïevna n'est-elle pas venue? — demanda subitement le prince Ivan Ivanovitch, après un court silence.

— Ah! MON CHER! — répondit grand'mère en baissant la voix, et en appuyant sa main sur la manche de l'uniforme du prince, — elle serait venue assurément si elle était libre de faire ce qu'elle veut. Elle m'écrit que PIERRE lui a proposé de partir, mais qu'elle a refusé d'elle-même parce que cette année ils n'ont pas eu de revenus; elle m'écrit : « En outre, je n'ai nul besoin de venir cette année à Moscou, avec toute la maison; Lubotchka est encore trop petite, et quant aux garçons qui vivront chez vous, je suis encore plus tranquille que s'ils étaient avec moi. » — Tout cela est très bien, — continua grand'mère, d'un ton qui montrait clairement qu'elle était loin de trouver cela très bien, — il y a longtemps que les garçons devaient être ici pour apprendre quelque chose et s'habituer au monde, car enfin, quelle éducation pouvait-on leur donner à la campagne?... L'ainé

aura bientôt treize ans et l'autre onze. Vous avez remarqué, MON COUSIN, ils sont ici tout à fait comme des sauvages, ils ne savent pas même entrer dans une chambre.

— Je ne comprends pas, cependant — répondit le prince — pourquoi ces plaintes perpétuelles sur les mauvaises circonstances? *Lui* a une très belle fortune, et Khabarovka de Natacha, où jadis nous jouâmes avec vous la comédie, et que je connais comme ma main, est une excellente propriété qui doit toujours donner un beau revenu.

— Je vous parlerai comme à un véritable ami — l'interrompit grand'mère, avec une expression triste — il me semble que ce ne sont que des prétextes pour que *lui* puisse vivre seul ici, fréquenter les cercles, souper et faire Dieu sait quoi. Et elle ne soupçonne rien; vous savez quelle bonté d'ange elle a, — et elle *le* croit en tout. Il l'a convaincue qu'il fallait amener les enfants à Moscou et qu'elle restât seule à la campagne, avec la stupide gouvernante, et elle *le* croit. S'il lui disait qu'il faut fouetter les enfants comme le fait aux siens la princesse Varvara Ilinichna, je crois qu'elle y consentirait, — ajoutait grand'mère en se retournant dans son fauteuil avec un air de parfait mépris. — Oui, mon ami, — continua grand'mère après un silence, en prenant un mouchoir pour essuyer une larme qui coulait, — je pense souvent qu'*il* ne peut ni l'apprécier ni la comprendre,

et que malgré toute sa bonté, son amour pour lui et le désir de cacher sa douleur — je le sais très bien — elle ne peut être heureuse avec lui, et souvenez-vous de ce que je vous dis, si lui me...

Grand'mère couvrit son visage avec le mouchoir.

— EH ! MA BONNE AMIE, — dit le prince d'un ton de reproche, — je vois que vous n'êtes pas du tout sage, vous vous attristez et pleurez toujours pour un chagrin imaginaire ; n'avez-vous pas honte ! Je *le* connais depuis longtemps, c'est un mari attentif, bon, très gentil et principalement c'est un homme très noble, UN PARFAIT HONNÊTE HOMME.

Ayant entendu involontairement une conversation que je ne devais pas entendre, tout ému, sur la pointe des pieds, je sortis de la chambre.

XIX

LES IVINE

— Volodia ! Volodia ! Les Ivine ! — criai-je en apercevant par la fenêtre trois jeunes garçons en paletots bleus à cols de castor, qui, suivis d'un jeune et élégant gouverneur, traversaient le trottoir opposé à notre maison.

Les Ivine, nos parents, étaient presque du même âge que nous. Peu après notre arrivée à Moscou nous avons fait leur connaissance et nous étions très liés.

Le second des Ivine — Serioja — était brun, avec des cheveux bouclés, un nez petit, retroussé et ferme, des lèvres rouge vif qui couvraient rarement la rangée supérieure des dents blanches, un peu proéminentes, de beaux yeux bleu foncé, et une expression très hardie. Il ne souriait jamais : ou il était tout à fait sérieux, ou il riait de tout

cœur, d'un rire sonore, harmonieux et absolument séduisant. Sa beauté originale me frappa du premier coup. Un attrait irrésistible m'entraîna vers lui ; le voir suffisait à mon bonheur, et pendant un certain temps, toutes les forces de mon âme furent consacrées à ce désir ; quand il m'arrivait de passer deux ou trois jours sans le voir, je commençais à m'ennuyer, et je devenais triste à pleurer. Tous mes rêves, dans le sommeil ou dans la veille, étaient de lui. En me couchant, je désirais le voir dans le sommeil ; quand je fermais les yeux, je le voyais devant moi et je caressais cette vision avec le plus grand plaisir ; à personne au monde je ne me serais décidé à confier ce sentiment qui m'était si cher. Peut-être parce qu'il lui était désagréable de toujours sentir peser sur lui mes yeux inquiets, ou peut-être parce qu'il n'éprouvait pour moi aucune sympathie, il préférerait jouer et causer avec Volodia qu'avec moi. Mais j'étais quand même content, je ne désirais rien, je n'exigeais rien, et j'étais prêt à sacrifier tout pour lui. Outre l'attrait passionné qu'il m'inspirait, sa présence excitait en moi, à un degré non moins vif, un autre sentiment : la peur de l'attrister, de le froisser par quelque chose, de lui déplaire. Peut-être à cause de l'expression hautaine de son visage, ou que, méprisant mon visage, j'appréciais beaucoup trop chez les autres les privilèges de la beauté, ou — ce qui est plus sûr,

parce que c'est un signe indiscutable de l'amour, j'éprouvais envers lui une crainte égale à mon amour. La première fois que Serioja s'adressa à moi, je fus tellement ému de ce bonheur inespéré, que je pâlis, rougis et ne pus rien répondre. Il avait encore la mauvaise habitude, quand il réfléchissait, de regarder fixement un point, en clignant des yeux sans cesse et en contractant son nez et ses sourcils. Tous trouvaient que ce tic le gâtait beaucoup, mais je le trouvais si charmant que j'en pris l'habitude, et quelques jours après notre connaissance, grand'mère me demanda si je n'avais pas mal aux yeux, pour les cligner ainsi, comme un hibou. Jamais une seule parole tendre n'était échangée entre nous, mais il sentait son pouvoir sur moi, et inconsciemment mais tyranniquement, il en usait dans nos relations enfantines, et moi malgré mon désir de lui dire tout ce que j'avais sur le cœur, je le craignais trop pour me décider à la franchise, et je m'efforçais de paraître indifférent et sans broncher je me soumettais à lui. Parfois son influence me semblait insupportable, mais je ne pouvais m'en affranchir.

Il m'est pénible de me rappeler ces sentiments purs, bons, d'un amour désintéressé et sans bornes qui mourut sans être épanché et sans trouver de sympathie.

C'est étrange : pourquoi, quand j'étais enfant, —

tâchais-je de ressembler aux grands, et depuis que je suis grand, ai-je eu souvent le désir d'être semblable à un enfant? Combien de fois ce désir — de ne pas ressembler à un petit — arrêta-t-il, dans mes relations avec Serioja, le sentiment qui était prêt à s'épancher et me força-t-il d'être hypocrite. Non seulement je n'osais l'embrasser, ce que je désirais parfois si vivement, mais même lui prendre la main, lui dire combien j'étais heureux de le voir, et je n'osais pas même l'appeler Serioja, mais Sergueï, c'était déjà l'habitude entre nous. Chaque marque de sensibilité prouvait l'enfantillage; se la permettre c'était s'avouer un *gamin*. Encore ignorant des expériences amères qui amènent les grandes personnes jusqu'à la prudence et à la froideur dans les relations, nous nous sommes privés des plaisirs purs, des affections tendres, enfantines, par le seul et étrange désir de ressembler aux *grands*.

Je courus à la rencontre des Ivine jusqu'à l'antichambre, je leur dis bonjour et en toute hâte, je me précipitai chez grand'mère, et lui annonçai l'arrivée des Ivine avec la même expression que si cette nouvelle devait lui causer la plus grande joie. Ensuite, sans perdre de vue Serioja, je le suivis dans le salon, et guettai ses moindres mouvements. Pendant que grand'mère disait qu'il avait beaucoup grandi, et fixait sur lui son regard pénétrant, je ressentis le sentiment de crainte et d'espoir

que doit éprouver le peintre en attendant, du juge respecté, l'arrêt sur son chef-d'œuvre.

Le jeune gouverneur des Ivine, Herr Frost, avec la permission de grand'mère, nous accompagna au jardin, s'assit sur un banc vert, croisa gracieusement ses jambes, en posant entre elles sa canne à poignée de cuivre, et avec l'expression d'un homme très content de ses actes, il alluma son cigare.

Herr Frost était Allemand, mais un Allemand d'un tout autre genre que notre bon Karl Ivanovitch : premièrement, il parlait correctement le russe, le français, avec une mauvaise prononciation, et jouissait en général, surtout parmi les dames, de la réputation d'un homme fort savant ; deuxièmement, il portait les moustaches rousses, une grosse épingle de rubis attachait une cravate de satin noir dont les bouts étaient cachés sous ses bretelles, et il avait un pantalon bleu-clair, de couleur changeante et à sous-pieds ; troisièmement, il était jeune, avait le visage beau, fat, et des jambes très musclées. On voyait qu'il appréciait surtout ces derniers avantages : il se croyait irrésistible envers les personnes du sexe féminin, et c'est sans doute pour cela qu'il s'efforçait toujours de mettre ses jambes en évidence, et assis ou debout, il jouait toujours du mollet. C'était le type du jeune allemand-russe qui veut se montrer brave et conquérant.

Au jardin ce fut très gai. Le jeu des brigands marchait au mieux, mais un incident faillit tout

gâter. Serioja était un brigand : en se jetant derrière le voyageur, il fit un faux pas et de toutes ses forces, il se cogna les genoux contre un arbre ; le coup était si fort que je crus qu'il allait être brisé. Bien que je fusse le gendarme et que mon devoir était de l'attaquer, j'accourus vers lui et lui demandai affectueusement s'il avait mal. Serioja se fâcha contre moi, serra les poings, frappa du pied, et d'une voix décelant qu'il s'était fait mal, il me cria :

— Eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? Alors il n'y a pas moyen de jouer ? Pourquoi ne m'attrapes-tu pas, pourquoi ne m'attrapes-tu pas ? — répétait-il plusieurs fois en regardant Volodia et l'ainé des Ivine, les voyageurs, qui sautaient et couraient dans l'allée ; subitement, il poussa un cri aigu et avec un éclat de rire s'élança à leur poursuite.

Je ne saurais dire combien je fus frappé et charmé de cet acte héroïque ; malgré un mal terrible, non seulement il ne pleurait pas, mais il ne montrait même pas qu'il souffrait et n'en oubliait pas le jeu pour un moment.

Peu après cela, quand à notre jeu s'adjoignit encore Ilinka Grapp, et qu'avant le dîner, nous remontâmes, Serioja eût une nouvelle occasion de m'étonner et de me charmer par son courage extraordinaire et la fermeté de son caractère.

Ilinka Grapp était le fils d'un pauvre étranger qui jadis avait vécu chez grand-père et lui devait de

la reconnaissance. Maintenant il croyait de son devoir absolu d'envoyer très souvent son fils chez nous. S'il se figurait que notre connaissance pouvait donner à son fils quelque honneur ou du plaisir, il se trompait absolument, parce que non seulement nous n'étions pas amis avec Ilinka, mais nous ne nous occupions de lui que pour le railler.

Ilinka Grapp était un garçon de treize ans, maigre, grand, pâle, avec une figure d'oiseau et une expression débonnaire et craintive. Il était vêtu très pauvrement, mais toujours si fortement pommadé, que nous avons affirmé qu'au soleil, la pommade fondait sur la tête de Grapp et coulait sur son veston.

Quand je me le rappelle maintenant, je trouve que c'était un garçon très serviable, doux et bon, mais alors il me semblait un être si méprisable qu'il ne fallait ni le plaindre ni même penser à lui.

Quand nous eûmes fini de jouer aux brigands nous partîmes en haut et là nous commençâmes à faire du vacarme, et à nous livrer à des exercices de gymnastique, en nous surpassant l'un l'autre.

Ilinka, avec un sourire timide, étonné, nous regardait, et quand nous lui proposâmes d'essayer la même chose, il refusa, disant qu'il n'en était pas du tout capable. Serioja était superbe, charmant ; il avait enlevé son veston ; son visage et ses yeux étaient joyeux, il riait sans cesse et inventait de

nouveaux tours : tantôt il sautait par-dessus trois chaises placées côte à côte ; tantôt il pirouettait par toute la chambre, tantôt il se mettait les pieds en l'air sur les dictionnaires de Tatistchev, qu'il disposait au milieu de la chambre, comme piédestal ; et il faisait avec ses jambes des mouvements si drôles qu'il était impossible de s'empêcher de rire. Après cette dernière invention il réfléchit un peu, puis clignant des yeux, spontanément, d'un air tout à fait sérieux, il s'approcha d'Ilinka : « Essayez de faire cela, vraiment ce n'est pas difficile. » Grapp, voyant l'attention de tous fixée sur lui, rougit et d'une voix à peine distincte jura de ne pouvoir faire ce qu'on lui demandait.

— Oui, en effet, pourquoi ne veut-il rien faire ? Est-ce une fillette... ? Il faut absolument qu'il se mette sur la tête.

Et Serioja le prit par la main.

— Absolument, absolument, sur la tête ! — criâmes-nous tous ensemble, en entourant Ilinka, qui en ce moment pâlisait de frayeur. Nous le saisîmes par la main et l'entraînâmes vers les dictionnaires.

— Laissez-moi, je le ferai tout seul ; ne déchirez pas ma veste ! — criait la pauvre victime. Mais ces cris de désespoir nous excitaient encore davantage, nous mourions de rire, la veste verte s'éraillait à toutes les coutures.

Volodia et l'ainé des Ivine penchèrent la tête du

malheureux garçon, jusque sur les dictionnaires ; moi et Serioja primes ses jambes qu'il agitait de tous les côtés, nous relevâmes son pantalon jusqu'aux genoux et en éclatant de rire, nous lançâmes les jambes en haut. Le cadet des Ivine soutenait l'équilibre de tout le corps.

Aussitôt, après le rire bruyant, tout le monde se tut, et dans la chambre régna un tel silence qu'on n'entendait plus que les soupirs oppressés du malheureux Grapp. A ce moment je n'étais pas très convaincu que tout cela fût drôle et amusant.

— Voilà, maintenant, bravo ! — fit Serioja en frappant des mains.

Ilinka se taisait et, tâchant de se délivrer, jetait ses pieds de divers côtés. Dans un de ces mouvements désespérés il frappa si fortement, du talon, l'œil de Serioja, que celui-ci lâcha sur le coup les pieds et porta la main à son œil, duquel, involontairement, coulaient des larmes, et de toutes ses forces, il poussa Ilinka. Celui-ci n'étant plus retenu tomba inerte à terre, et à travers ses larmes, put seulement prononcer :

— Pourquoi me martyrisez-vous ?

L'état lamentable du pauvre Ilinka avec le visage en larmes, les cheveux ébouriffés, les pantalons retroussés laissant voir les tiges des bottes maculées, nous frappa. Tous se turent, et nous essayâmes un sourire contraint.

Serioja se remit le premier.

— En voilà une vieille femme pleurnicheuse — dit-il en le poussant doucement du pied. — Avec lui on ne peut pas plaisanter... Eh bien! Levez-vous:

— Je dis que tu es un méchant garçon — prononça avec colère Ilinka, et se détournant, il sanglota.

— Ah! ah! battre à coups de talon et encore injurier! — cria Serioja en saisissant un dictionnaire et le brandissant au-dessus de la tête du malheureux, qui ne songeait même pas à se défendre, mais couvrait seulement sa tête de ses mains.

— Voilà pour toi, tiens, attrape!... Laissons-le puisqu'il ne comprend pas la plaisanterie. Allons en bas — dit Serioja avec un rire forcé.

Je regardai avec compassion le malheureux qui était sur le parquet et qui, le visage caché dans le dictionnaire, pleurait tellement, qu'on eût dit qu'il allait mourir des convulsions qui agitaient son corps.

— Eh! Sergueï! — lui dis-je, — pourquoi as-tu fait cela?

— La belle affaire! Ai-je pleuré aujourd'hui, quand je me suis meurtri la jambe presque jusqu'à l'os.

« Oui, c'est vrai », pensai-je. « Ilinka n'est qu'un pleurnicheur, mais Sergueï est brave, oh! comme il est brave!... »

Je ne compris pas que le malheureux pleurait

moins pour le mal physique qu'à la pensée, que cinq enfants, qui peut-être lui plaisaient, sans aucune raison étaient tous d'accord pour le détester et le faire souffrir.

Maintenant, je ne puis nullement m'expliquer la cruauté de mon acte. Pourquoi ne me suis-je pas approché de lui, ne l'ai-je pas défendu, consolé ? Où était donc disparu ce sentiment de compassion qui me faisait pleurer à chaudes larmes au spectacle d'un jeune choucas tombé du nid, ou d'un petit chien jeté derrière l'enclos, ou d'un poulet que le cuisinier apporte pour faire la soupe ?

Ces bons sentiments étaient-ils étouffés en moi par l'amour pour Serioja, et par le désir de paraître, devant lui, brave comme lui-même ? Cet amour et ce désir de sembler brave n'étaient guère enviables, — ils ont jeté la seule tache sombre sur les pages de mes souvenirs d'enfance.

L'ARRIVÉE DES INVITÉS

A en juger par l'agitation extraordinaire qui régnait à l'office, par l'éclairage a giorno qui donnait un certain air de nouveauté et de fête aux objets du salon et de la grande salle, que je connaissais depuis longtemps, et par ce fait que le prince Ivan Ivanovitch avait envoyé ses musiciens, un grand nombre d'invités étaient attendus pour ce soir.

Au bruit de chaque voiture, j'accourais à la fenêtre, j'appuyais mes mains entre mes tempes et les vitres, et avec une curiosité impatiente, je regardais dans la rue. Les ténèbres empêchaient tout d'abord de voir les objets extérieurs, mais peu à peu ils se dessinaient; en face, une boutique que je connais depuis longtemps avec sa lanterne; à côté une grande maison, avec deux fenêtres éclairées en bas; au milieu de la rue un malheureux

cocher avec deux voyageurs ou une voiture vide qui, au pas, retourne à la maison ; mais voilà, devant notre perron s'arrête une voiture, et moi, tout à fait convaincu que ce sont les Ivine — car ils ont promis de venir de bonne heure — je cours à leur rencontre jusqu'à l'antichambre. Au lieu des Ivine, derrière le bras en livrée qui ouvre la porte, paraissent deux personnes du sexe féminin : l'une grande, enveloppée d'un manteau bleu à col de zibeline, l'autre petite, tout enveloppée d'un châle vert qui ne laisse apercevoir que des petits pieds en bottines fourrées. Sans faire aucune attention à ma présence dans l'antichambre — bien qu'à l'approche de ces dames j'aie crû de mon devoir de les saluer — la petite, en silence, s'approcha de la grande et s'arrêta devant elle. La grande dénoua le mouchoir qui couvrait entièrement la tête de la petite, défit son manteau, et quand le laquais en livrée eut pris tous ces objets pour les ranger, et eut retiré les bottines fourrées, à la place de la personne emmitouflée apparut une ravissante fillette de douze ans, dans une petite robe de mousseline décolletée, avec des pantalons blancs et des petits souliers noirs. Le petit cou blanc était entouré d'un ruban de velours noir, toute la tête était frisée et les boucles, châtain foncé, seyaient si bien à son ravissant visage et à ses petites épaules nues, que personne, pas même Karl Ivanovitch n'aurait pu me faire croire, qu'elles étaient ainsi frisées

parce que, depuis le matin, on les avait enveloppées dans un petit morceau de la *Gazette de Moscou* et parce qu'on les avait pressées avec un fer chaud. Il me semblait qu'elle était née ainsi, avec cette tête frisée.

Le caractère le plus frappant de son visage c'était la grandeur extraordinaire de ses yeux saillants, demi-ouverts, qui formait un contraste agréable avec la bouche petite. Les lèvres fines étaient serrées et le regard était si sérieux, que l'expression générale du visage ne laissait pas espérer le sourire, qui n'en apparaissait que plus charmant.

En tâchant de n'être pas remarqué, je me glissai dans le grande salle et marchai, aller et retour, en feignant d'être très absorbé et d'ignorer l'arrivée des invités. Quand les hôtes se trouvèrent au milieu de la salle, j'eus l'air d'être tiré de mes pensées, je fis des révérences et déclarai que grand'mère était au salon. Madame Valakhina, dont le visage me plut beaucoup, parce qu'il avait une grande ressemblance avec celui de sa fille Sonitchka, me fit un aimable signe de tête.

Grand'mère parut très contente de voir Sonitchka, elle l'appela près d'elle, releva sur sa tête une boucle qui tombait sur le front, et dit en regardant fixement son visage : QUELLE CHARMANTE ENFANT ! Sonitchka sourit, rougit et me parut si charmante, que je rougis moi-même en la regardant.

— J'espère que tu ne t'ennuieras pas chez moi, ma petite amie ? — dit grand'mère en la prenant par le menton — amuse-toi bien et danse le plus possible. Il y a déjà une dame et deux cavaliers — ajouta-t-elle en s'adressant à madame Valakhina et en me touchant de la main.

Ce rapprochement m'était si agréable que je rougis de nouveau.

Sentant augmenter ma timidité, au bruit d'une voiture qui s'approchait, je crus à propos de m'éloigner. Dans l'antichambre je trouvai la princesse Kornakhova avec son fils et un nombre incalculable de filles. Les filles avaient toutes le même visage, toutes ressemblaient à la princesse, elles étaient très laides et n'attiraient pas l'attention. En ôtant leurs pelisses et leurs boas elles parlaient toutes à la fois, d'une voix aiguë et riaient je ne sais pourquoi, probablement de se voir si nombreuses. Étienne était un garçon de quinze ans, de haute taille, bien en chair, avec un visage fatigué, des yeux creusés et cernés, et des pieds et des mains énormes pour son âge. Il était gauche, avait une voix désagréable et inégale, mais semblait très content de lui-même, et me parut bien tel que devait être — selon mes conceptions — un garçon à qui l'on donne le fouet.

Nous restâmes assez longtemps debout l'un près de l'autre, nous considérant attentivement et sans dire une parole. Puis nous nous rapprochâmes un

peu, comme avec l'intention de nous embrasser, mais nous regardant encore dans les yeux, nous réfléchîmes. Quand, avec un frou-frou, les robes de toutes les sœurs eurent défilé devant nous, pour entamer la conversation, je lui demandai si la voiture n'était pas étroite pour eux tous.

— Je ne sais pas — me répondit-il négligemment — je ne vais jamais dans la voiture, parce qu'aussitôt que j'y suis installé j'ai mal au cœur, et comme maman sait cela, chaque fois que nous sortons le soir, je me mets toujours sur le siège, c'est beaucoup plus amusant, on voit tout, Philippe me laisse conduire et souvent je prends même le fouet. Et les passants, vous savez, quelquefois... — ajouta-t-il avec un geste expressif, — c'est charmant !

— Excellence, — dit un laquais en entrant dans l'antichambre, Philippe demande où vous avez mis le fouet ?

— Comment, où je l'ai mis ? Mais je le lui ai rendu.

— Il dit que vous ne l'avez pas rendu.

— Eh bien alors, je l'ai accroché à la lanterne.

— Philippe dit qu'il n'y est pas non plus ; et dites plutôt que vous l'avez pris et perdu. Philippe sera obligé de payer de son argent vos polissonneries, — continua, en s'animant de plus en plus, le laquais irrité.

Ce laquais, qui avait l'air d'un homme respec-

table et sérieux, semblait prendre chaleureusement le parti de Philippe, et voulait, coûte que coûte, éclaircir cette affaire. Par un sentiment spontané de délicatesse, feignant de ne rien remarquer, je me mis à l'écart, mais les laquais qui se trouvaient là agirent tout autrement : ils s'approchèrent et semblaient approuver le vieux serviteur.

— Eh bien, il est perdu, perdu, — dit Étienne pour se débarrasser d'explications plus précises, — je lui paierai son fouet ! C'est cocasse, — ajouta-t-il en s'approchant de moi et en m'entraînant au salon.

— Non, s'il vous plaît, seigneur, avec quoi paierez-vous ? Je sais comment vous payez ; il y a déjà huit mois que vous devez toujours payer les vingt copeks de Maria Vasilievna, et à moi aussi, il y a bien deux années, et à Petrouchka...

— Veux-tu te taire ! — cria le jeune prince en pâlisant de colère, — je raconterai.

— Je raconterai, je raconterai ! — interrompit le laquais, — ce n'est pas bien, Excellence, — ajouta-t-il avec énergie en emportant les pelisses sur la banquette, pendant que nous entrions dans la salle.

— C'est bien, c'est bien ! — fit, derrière nous, d'un ton approbateur, une voix venue de l'antichambre.

Grand'mère avait le talent extraordinaire d'exprimer son opinion sur les gens en prononçant

d'une certaine façon et dans certains cas, les *tu* et les *vous*. Bien qu'elle employât *tu* et *vous*, à l'inverse de l'usage admis, dans sa bouche, ces nuances prenaient une signification tout à fait particulière.

Quand le jeune prince s'approcha d'elle, elle lui adressa quelques paroles en disant *vous* et en le regardant avec une telle expression de mépris, qu'à sa place, je n'aurais su où me mettre, mais Étienne était évidemment un garçon d'une autre trempe : non seulement il ne fit aucune attention à l'accueil de grand'mère, mais à elle-même, et salua toute la société, sinon gracieusement, du moins sans la moindre gêne. Sonitchka absorbait toute mon attention : je me rappelle que quand Volodia, Étienne et moi, causions dans un endroit de la salle d'où l'on pouvait voir Sonitchka, et d'où elle pouvait nous voir et nous entendre, je parlais avec plaisir, et quand il m'arrivait de dire un mot que je jugeais drôle ou hardi, je le prononçais plus haut et en regardant la porte du salon ; et quand nous étions à un endroit d'où l'on ne pouvait ni entendre ni voir, du salon, je me taisais et ne trouvais aucun plaisir à la conversation.

Peu à peu le salon et la salle se remplirent d'invités. Parmi ceux-ci, comme il arrive toujours aux bals d'enfants, il y avait quelques grands enfants qui ne voulaient pas manquer l'occasion de s'amuser et de danser, sous le prétexte de faire plaisir à la maîtresse de maison.

Quand arrivèrent les Ivine, au lieu du plaisir que j'éprouvais à l'ordinaire à voir Serioja, je sentis un dépit étrange contre lui parce qu'il allait voir Sonitchka et en être vu.

XXI

AVANT LA MAZURKA

— Ah ! il y aura des danses, il paraît qu'on va danser chez vous, — dit Serioja en sortant du salon et en tirant de sa poche une paire de gants de peau tout neufs. — il faut mettre ses gants.

« Comment faire ? Nous n'avons pas de gants », pensai-je. — « Il faut monter en chercher ».

Mais j'eus beau fouiller dans toutes les commodes, je ne trouvai dans l'une d'elles que nos gants de voyage en laine verte, et ailleurs un gant de peau qui ne pouvait absolument pas me servir : premièrement, parce qu'il était vieux et sale, et, deuxièmement, parce qu'il était trop grand et qu'il y manquait le troisième doigt, coupé depuis longtemps déjà par Karl Ivanovitch, quand il avait eu mal à la main. Cependant, j'enfilai ce reste de

gant, et je considérai fixement ce bout du médius qui toujours était taché d'encre.

— Ah ! si Natalia Savichna était ici, chez elle on trouverait sûrement des gants. Je ne puis descendre comme cela, parce que si l'on me demande pourquoi je ne danse pas, que dirai-je ? Et je ne puis non plus rester ici, car on s'apercevra de mon absence. Que faire ? — dis-je en agitant les mains.

— Que fais-tu ici ? — me demanda Volodia qui entra en courant. — Viens vite inviter une dame... Ça va commencer tout de suite.

— Volodia, — fis-je d'une voix presque désespérée en montrant ma main dont deux doigts sortaient par la coupure du gant sale. — Volodia, tu n'y as pas pensé ?

— A quoi ? — fit-il avec impatience. — Ah ! aux gants ? — ajouta-t-il d'un ton indifférent en regardant ma main. — En effet, il n'y en a pas, il faut demander à grand'mère ce qu'elle dira... Et sans réfléchir un instant, il courut en bas.

Le sang-froid qu'il garda dans une circonstance que je jugeais si importante, me tranquillisa, et je courus en hâte au salon, en oubliant tout à fait l'affreux gant qui couvrait ma main gauche. En m'approchant doucement du fauteuil de grand'mère et en touchant légèrement sa mantille, je lui chuchotai :

— Grand'mère ! que faut-il faire, nous n'avons pas de gants ?

— Quoi, mon ami?

— Nous n'avons pas de gants, — répétai-je en m'approchant tout près et en posant mes deux mains sur les bras du fauteuil.

— Eh bien, et cela? — dit-elle en m'attrapant subitement par la main gauche. — VOYEZ, MA CHÈRE, — continua-t-elle en s'adressant à madame Valakhina, — VOYEZ COMME CE JEUNE HOMME S'EST FAIT ÉLÉGANT POUR DANSER AVEC VOTRE FILLE.

Grand'mère me serrait fortement la main, et gravement, regardait d'un air interrogateur les invités, jusqu'à ce que, la curiosité de tous étant satisfaite, un rire général éclatât.

J'eusse été très attristé que Serioja me vit, dans ce moment, quand, tout décomposé de honte, j'essayais en vain de délivrer ma main, mais devant Sonitchka qui riait aux larmes et dont les boucles dansaient autour de son visage empourpré, je n'avais aucune honte. Je compris que son rire était trop clair et trop naturel pour être moqueur, au contraire, ce fait d'avoir ri ensemble, en nous regardant l'un l'autre dans les yeux, me rapprocha d'elle. L'aventure du gant, qui eût pu finir mal, me donna cet avantage, qu'elle me mit à l'aise dans une société qui m'effrayait toujours — celle du salon; et je n'éprouvais plus déjà la moindre gêne dans la grande salle.

Les souffrances des personnes timides viennent de leur ignorance de l'opinion qu'on a d'elles; dès

que cette opinion est exprimée clairement, quelle qu'elle soit, la souffrance cesse.

Était-elle assez charmante, Sonitchka Valakhina, quand elle dansait vis-à-vis de moi le quadrille français, avec le jeune prince si gauche ! Comme elle souriait gentiment, quand dans « LA CHAÎNE » elle me tendait la main ! Avec quelle grâce, sautaient en mesure, sur sa tête, ses boucles châtain, avec quel charme, elle faisait avec ses petits pieds : JETÉ ASSEMBLÉ ! A la cinquième figure, quand ma danseuse traversa et resta de l'autre côté, et que moi, attendant la mesure, je faisais cavalier seul, Sonitchka fronça gravement ses petites lèvres et regarda de côté ; mais elle craignait en vain pour moi : je fis hardiment CHASSÉ EN AVANT, CHASSÉ EN ARRIÈRE, GLISSADE, et pendant que je m'approchais d'elle, je lui montrai gaîment le gant duquel sortaient deux de mes doigts. Elle éclata de rire, et ses petits pieds glissèrent encore plus gracieusement sur le parquet. Je me souviens encore, qu'en faisant le rond et nous prenant tous par la main, elle pencha la tête, et sans sortir sa main de la mienne, frotta de son gant le petit bout de son nez. Tout cela est encore devant mes yeux, j'entends encore le quadrille « La Sirène du Danube » aux sons duquel ces choses se passaient.

Puis vint la deuxième contredanse, que je dansai avec Sonitchka. Me trouvant tout à côté d'elle, je me sentis extraordinairement embarrassé et je ne

savais absolument que lui dire. Quand mon silence me parut trop long, craignant qu'elle me prit pour un imbécile, je me décidai à la tirer, coûte que coûte, d'une telle erreur sur mon compte. Vous ÊTES UNE HABITANTE DE MOSCOU? — dis-je, et après une réponse affirmative, je continuai : ET MOI, JE N'AI ENCORE JAMAIS FRÉQUENTÉ LA CAPITALE, — en comptant beaucoup sur l'effet du verbe FRÉQUENTER. Cependant je compris que la conversation, malgré ce début brillant, qui montrait avec évidence ma grande connaissance de la langue française, ne pourrait continuer sur ce ton. Notre tour de danser ne venait pas tout de suite, et le silence s'établit de nouveau : je la regardais avec inquiétude désirant savoir quelle impression je lui faisais, et attendant qu'elle vint à mon secours. « Où avez-vous trouvé un si drôle de gant? » — me demanda-t-elle tout à coup. Et cette question me fit plaisir et me soulagea. Je lui expliquai que c'était un gant appartenant à Karl Ivanovitch, et je m'étendis même un peu ironiquement sur la personne de Karl Ivanovitch ; comme il est grotesque quand il ôte son bonnet rouge, comment une fois il est tombé de cheval avec son pardessus vert, juste dans une mare, etc. Le quadrille passa comme rien. Tout cela était fort bien, mais pourquoi avais-je parlé ironiquement de Karl Ivanovitch? Aurais-je perdu la bonne opinion de Sonitchka à mon égard, en lui parlant de Karl

Ivanovitch avec l'affection et l'estime que j'avais pour lui ?

Quand le quadrille fut terminé, Sonitchka me dit merci aussi gentiment que si j'eusse mérité sa reconnaissance. J'étais enthousiasmé. Je ne me sentais pas de joie, et je ne savais pas moi-même où j'avais pris cette hardiesse, cette assurance et même cette audace? « Rien ne peut m'intimider, » pensais-je en me promenant avec insouciance dans la salle, « maintenant je suis prêt à tout ! »

Serioja me proposa d'être son VIS-A-VIS. « Bon, dis-je, je n'ai pas de danseuse, mais j'en trouverai ». En jetant dans la salle un regard décidé, je m'aperçus que toutes les danseuses étaient invitées, sauf une grande demoiselle qui était debout à l'entrée du salon. Vers elle s'avancait un jeune homme, qui me sembla-t-il, avait l'intention de l'inviter, il était à deux pas d'elle, et moi à l'autre bout de la salle. En un clin d'œil, en glissant gracieusement sur le parquet, je franchis la distance qui me séparait d'elle, et avec une révérence, d'une voix résolu, je l'invitai pour une contredanse. La grande demoiselle, en souriant avec bienveillance, me tendit la main et le jeune homme resta sans danseuse.

J'avais une telle conscience de ma force que je ne fis aucune attention au dépit du jeune homme, mais je sus après qu'il demanda quel était ce petit gamin ébouriffé qui avait couru devant lui et à son nez lui avait pris sa danseuse.

XXII

LA MAZURKA

Le jeune homme à qui j'avais pris sa danseuse, dansait la mazurka dans le premier couple. Il s'élança de sa place en tenant sa danseuse par la main et au lieu d'exécuter le « PAS DE BASQUES » que Mimi nous avait enseigné, il courut tout simplement en avant; arrivé au coin, il s'arrêta, écarta les pieds, frappa du talon, se retourna, et à petits sauts, courut encore plus loin.

Comme je n'avais pas de danseuse pour la mazurka, je m'étais assis derrière le fauteuil de grand-mère et j'observais.

« Que fait-il donc? » pensais-je à part moi. Ce n'est pas du tout ce que Mimi nous a appris, elle assurait que tout le monde danse la mazurka sur la pointe des pieds en faisant le pas glissé et des ronds de jambes et voilà qu'on danse tout à fait autrement.

Ainsi les Ivine, Etienne, tous ceux qui dansent, ne font pas le PAS DE BASQUES et Volodia a adopté la nouvelle manière. Ce n'est pas vilain!... Comme Sonitchka est charmante! Ah! elle danse...» J'étais parfaitement heureux.

La mazurka touchait à sa fin; quelques personnes âgées s'approchèrent pour prendre congé de grand'mère et se retirèrent; les laquais, en évitant les danseurs, portaient avec précaution les couverts, dans les pièces du fond; grand'mère paraissait très fatiguée et ne parlait qu'à contre-cœur et d'un ton traînant; languissamment, pour la trentième fois, les musiciens recommençaient le même motif. La grande demoiselle avec qui j'avais dansé, m'aperçut en faisant une figure, et, souriant perfidement, sans doute pour faire plaisir à grand'mère, amena près de moi Sonitchka et l'une des innombrables princesses.

— ROSE OU ORTIE, me demanda-t-elle.

— Ah! tu es là? — fit grand'mère en se retournant sur son fauteuil, — va donc, mon ami, va donc.

En ce moment j'avais plus envie de cacher ma tête sous le fauteuil de grand'mère, que de quitter ma place, mais comment refuser? Je me levai, répondis ROSE et regardai timidement Sonitchka. Je n'avais pas réussi à me reconnaître, qu'une main gantée de blanc était dans la mienne et que la princesse se mettait en avant avec le sourire le

plus agréable, ne se doutant nullement que je ne savais absolument que faire de mes jambes,

Je savais que le PAS DE BASQUES n'était pas admis et même qu'il pourrait m'attirer un affront ; mais l'air connu de la mazurka, agissant sur mon ouïe, produisit une excitation directe de mes nerfs acoustiques qui à leur tour transmirent ce mouvement à mes jambes ; et celles-ci, tout à fait involontairement et au grand étonnement des spectateurs, commencèrent à faire le pas fatal, rond, sur la pointe des pieds. Quand nous avancions en ligne droite cela allait encore, mais je m'aperçus qu'au tournant si je ne faisais pas attention, je devancerais ma danseuse. Pour éviter ce scandale, je m'arrêtai avec l'intention de faire ce même petit tour que j'avais vu faire si élégamment au jeune homme du premier couple. Mais au moment même où, les jambes écartées, je m'apprêtais à sauter, la princesse tournant rapidement autour de moi se mit à contempler mes pieds d'un air d'étonnement et de curiosité bête. Ce regard me perdit. Je me troublai tellement, qu'au lieu de danser je piétinai sur place d'une façon qui ne concordait ni avec la mesure, ni avec rien ; enfin, je m'arrêtai tout à fait. Tout le monde me regardait, qui avec surprise, qui avec curiosité, qui d'un air railleur, qui avec compassion : grand'mère seule regardait avec une indifférence complète.

— IL NE FALLAIT PAS DANSER SI VOUS NE SAVEZ PAS !

— dit à mon oreille la voix irritée de papa, et m'éloignant doucement, il prit la main de ma danseuse, fit avec elle un tour à l'ancienne mode, que tout le monde admira et il la reconduisit à sa place. Juste en ce moment finit la mazurka.

— Mon Dieu ! pourquoi me punis-tu si cruellement!... Tout le monde me méprise et me méprisera toujours... la route m'est à jamais fermée : amitié, amour, honneur,.. tout est perdu ! Pourquoi Volodia me faisait-il des signes que chacun remarquait et qui étaient inutiles ? pourquoi cette affreuse princesse regardait-elle ainsi mes pieds ? pourquoi Sonitchka... elle est bien gentille, mais pourquoi souriait-elle en ce moment ? pourquoi papa a-t-il rougi et m'a-t-il pris par le bras ? Aurait-il honte de moi ? Oh ! c'est affreux ! Si maman était là, elle ne rougirait pas de son Nikolenka !...

Mon imagination vole vers cette chère image. Je me souviens de la prairie devant la maison, des grands tilleuls du jardin, de l'étang pur sur lequel les hirondelles volent en rond, du ciel bleu marbré de nuages blancs et diaphanes, des meules odorantes de foin fraîchement coupé et encore de maints souvenirs paisibles, colorés, qui flottent dans mon imagination troublée.

XXIII

APRÈS LA MAZURKA

Pendant le souper, le jeune homme qui avait dansé dans le premier couple se plaça à notre table d'enfants et m'accorda une attention particulière qui eût assez flatté mon amour propre, si j'avais pu, après le malheur qui m'était arrivé, sentir quelque chose. Mais on aurait dit qu'il voulait, coûte que coûte, m'égayer ; il me faisait des agaceries, m'appelait bon enfant, et dès qu'aucune des grandes personnes ne nous regardait, il versait dans mon verre des vins divers et m'obligeait à boire. A la fin du repas, quand le maître d'hôtel me versa une demi-coupe de champagne, d'une bouteille entourée d'une serviette, et que le jeune homme insista pour qu'on me la remplît, et qu'il me la fit avaler d'un coup, je sentis une chaleur agréable dans tout mon corps, une tendresse par-

ticulière envers mon joyeux protecteur, et je ne sais pourquoi, j'éclatai de rire.

Tout à coup, dans la salle, les notes du *grand-père* se firent entendre et l'on se leva de table. Aussitôt, mon amitié avec le jeune homme cessa; il partit avec les grands, et moi, n'osant pas le suivre, je m'approchai avec curiosité pour entendre ce que disait à sa fille madame Valakhina:

— Encore une petite demi-heure — disait Sonitchka d'un ton persuasif.

— Vraiment, c'est impossible, mon ange.

— Je t'en prie, accorde moi cela, — continuait-elle toute câline.

— Seras-tu contente si je suis malade demain? — demanda madame Valakhina, qui commit l'imprudence de sourire.

— Ah! tu as permis! Nous restons! — cria Sonitchka en sautant de joie.

— Que faire, avec toi? Va donc, danse... te voilà un cavalier, dit-elle en me montrant.

Sonitchka me prit la main et nous courûmes dans la salle.

Le vin que j'avais bu, la présence et la gaieté de Sonitchka m'avaient fait oublier l'aventure malheureuse de la mazurka. Je faisais les pas les plus comiques: tantôt imitant le cheval, je courais au petit trot et levais fièrement les jambes; tantôt je piétinais sur place comme un mouton qui se fâche contre un chien, et en même temps, je riais de

tout mon cœur, et je n'avais pas la moindre inquiétude de l'impression que je pouvais faire sur les spectateurs. Sonitchka aussi ne cessait de rire : elle riait parce que nous tournions en rond en nous tenant les mains, elle riait en regardant un vieux seigneur qui enjambait lentement un mouchoir, comme si c'était bien difficile, elle éclatait de rire quand je sautais presque jusqu'au plafond pour montrer mon agilité.

En traversant le cabinet de grand'mère, jè me regardai dans le miroir ; mon visage était en sueur, mes cheveux en désordre, avec des mèches plus raides que jamais, mais l'expression du visage était si gaie, si bonne, si saine, que je me plus à moi-même.

« Si j'étais toujours comme maintenant, » pensais-je, « je pourrais encore plaire. »

Mais quand de nouveau je regardai le beau visage de ma danseuse, outre cette expression de gaieté, de santé et d'insouciance qui me plaisait en lui, la beauté élégante et douce que j'y vis me donna du dépit contre moi-même ; je compris combien c'était sot d'espérer attirer sur moi l'attention de cette séduisante créature.

Je ne pouvais espérer la réciprocité et je n'y songeais pas ; même sans cela, mon âme était pleine de bonheur. Je ne comprenais pas qu'après le sentiment d'amour qui remplissait mon âme de délices, on pût espérer de bonheur plus grand et désirer

encore quelque chose de plus, sinon que ce sentiment ne disparût jamais. Je me sentais heureux. Mon cœur palpitait comme un pigeon captif, le sang y affluait sans cesse et je voulais pleurer.

Quand nous passâmes le couloir, devant le cabinet noir, au-dessous de l'escalier, je le regardai et pensai : Quel bonheur ce serait de pouvoir vivre des siècles avec elle, dans ce cabinet noir, sans que personne sache que nous y sommes.

— C'est très gai aujourd'hui, n'est-ce pas? — dis-je d'une voix basse et tremblante, en pressant le pas, effrayé moins de ce que je disais que de ce que j'avais l'intention de dire.

— Oui... beaucoup! — répondit-elle, en tournant sa tête vers moi, avec une expression si franche, si bonne, que je cessai d'avoir peur. —

— Surtout après le souper... Mais si vous saviez combien j'ai de peine (je voulais dire de tristesse, mais je n'osais pas) que vous partiez bientôt et de ne plus vous revoir.

— Pourquoi ne nous verrons-nous plus? — dit-elle en regardant fixement le bout de ses petits souliers et en faisant glisser son petit doigt sur un paravent en grillage devant lequel nous passions. Chaque mardi et chaque vendredi je vais avec maman au boulevard Tverskoï. Est-ce que vous n'allez pas vous promener?

— Nous demanderons certainement à y aller

mardi, et si on ne nous le permet pas, j'y courrai seul, sans chapeau, je sais le chemin.

— Savez-vous? — fit subitement Sonitchka, — je tutoie toujours les jeunes garçons qui viennent à la maison; voulez-vous aussi que nous nous tutoyions? Veux-tu? — ajouta-t-elle en secouant la tête et me regardant droit dans les yeux.

A ce moment nous entrions dans la salle où commençait une nouvelle partie, très animée, du grand-père.

— Eh bien... vous... — dis-je un peu après, quand la musique et le bruit pouvaient étouffer mes paroles.

— Mais non, *toi* et pas vous — corrigea Sonitchka en riant.

Le *grand-père* s'acheva avant que j'ausse pu prononcer une seule phrase avec *tu*, bien que je n'eusse cessé d'en inventer où ce pronom se répétait plusieurs fois. Je n'avais pas assez d'audace pour cela. « Veux-tu? » « Mais non, *toi* » sonnaient à mes oreilles et me causaient un enchantement quelconque. Je ne voyais rien ni personne, sauf Sonitchka. Je regardais comment elle relevait ses cheveux bouclés et les ramenait derrière l'oreille découvrant ainsi une partie du front et des tempes que je n'avais pas encore vue. Je vis comment on l'enveloppa si soigneusement dans le châle vert qu'on n'apercevait plus que le bout de son petit nez: je remarquai que, si elle n'avait pas fait, de

ses petits doigts roses, une petite ouverture près de la bouche, elle aurait étouffé; et j'ai vu comment en descendant l'escalier avec sa mère elle se tourna vers nous, fit un signe de tête et disparut derrière la porte.

Volodia, les Ivine, le jeune prince et moi étions tous amoureux de Sonitchka, et, restant sur l'escalier, nous la suivions des yeux. A qui, de préférence, a-t-elle fait le signe de tête, je ne sais, mais en ce moment j'étais fermement convaincu qu'il s'adressait à moi.

En disant adieu aux Ivine, je parlai très librement, même un peu froidement à Sérïoja, et lui serrai la main. S'il comprit que de ce jour il avait perdu mon amour et son pouvoir sur moi, il le regretta assurément, bien qu'il s'efforcât de se montrer indifférent.

Pour la première fois de ma vie je trahissais mes affections, et pour la première fois aussi j'en sentais la douceur. Il m'était agréable de remplacer l'ancien sentiment de dévouement coutumier par le sentiment nouveau d'un amour plein de mystère et d'incertitude. En outre, à la fois cesser d'aimer et aimer de nouveau, c'est aimer deux fois plus qu'auparavant.

XXIV

AU LIT

« Comment ai-je pu aimer si longtemps et si passionnément Serioja? » pensai-je, une fois au lit. « Non! il ne m'a jamais compris, il ne pouvait m'apprécier, il ne méritait pas mon amour... Et Sonitchka! comme elle est délicieuse! « Veux-tu? A toi de commencer. »

Je bondis à quatre pattes, et me représentant vivement sa petite figure, je me couvris la tête avec ma couverture et m'en enveloppai entièrement sans laisser la moindre ouverture et alors, je m'allongeai; je sentis une chaleur agréable et me perdis dans de doux rêves et de doux souvenirs. Les regards fixés sur la doublure du couvre-pied ouaté, je la vis aussi clairement que je la voyais une heure auparavant. En pensée, je causais avec elle, et cette conversation, bien que dépourvue de

sens, me faisait un plaisir indescriptible, parce que *tu, toi, avec toi, tien*, y revenaient sans cesse.

Ces rêves étaient si clairs que, doucement ému, je ne pouvais dormir, et je voulais partager avec quelqu'un ce trop-plein de bonheur.

— Mignonne! — dis-je presque à haute voix en me retournant brusquement de l'autre côté — Volodia! tu dors?

— Non — me répondit-il d'une voix endormie — Eh bien?

— Je suis amoureux, Volodia, tout à fait amoureux de Sonitchka.

— Et bien, quoi? — reprit-il en s'allongeant.

— Ah! Volodia, tu ne peux t'imaginer ce que je ressens; ainsi, tout à l'heure, j'étais couché la tête sous la couverture et je l'ai vue si nettement, si nettement, et j'ai causé avec elle, c'est tout à fait étonnant. Et sais-tu encore? — Quand je suis couché et que je pense à elle, je ne sais pourquoi je deviens triste, et veux horriblement pleurer.

Volodia fit un mouvement.

— Je ne voudrais qu'une chose — continuai-je — être toujours avec elle, la voir sans cesse, et rien de plus. Et toi, tu en es aussi amoureux? Avoue, dis la vérité, Volodia.

C'est étrange, je voulais que tous fussent amoureux de Sonitchka et que tous le racontassent.

— Que t'importe! — dit Volodia en tournant son visage vers moi — peut-être.

— Tu ne peux pas dormir, tu feignais! — criai-je, en voyant à ses yeux brillants qu'il ne pensait pas à dormir, et qu'il avait rejeté la couverture. — Eh bien, parlons d'elle plutôt. N'est-ce pas qu'elle est gentille, ravissante?... Si elle me disait : « Nikolenka, saute par la fenêtre ou jette-toi dans le feu, » je te jure que je sauterais immédiatement et avec joie ! Ah ! comme elle est charmante ! — ajoutai-je en me la représentant vivement, comme si elle était devant moi.

Et pour jouir complètement de cette image, je me tournai rapidement de l'autre côté, et enfonçai ma tête dans l'oreiller. — J'ai une terrible envie de pleurer, Volodia.

— En voilà un sot ! — fit-il en souriant ; puis après un court silence : Moi, ce n'est pas du tout comme toi ; je pense que si c'était possible, je voudrais d'abord être assis près d'elle et causer.....

— Ah ! alors toi aussi, tu es amoureux ? — l'interrompis-je,

— Ensuite, — continua Volodia en souriant tendrement — ensuite j'embrasserais ses petites mains, ses yeux, ses lèvres, ses petits pieds, je l'embrasserais toute.

— Des sottises ! — criai-je de dessous mon oreiller.

— Tu ne comprends rien, — dit Volodia d'un ton méprisant.

— Non, je comprends, et c'est toi qui ne comprends rien et dis des bêtises — fis-je à travers mes larmes.

— Pourquoi pleurer, il n'y a pas de quoi. Une vraie fille!

XXV

LA LETTRE

Le 16 avril, environ six mois après le jour que j'ai décrit, père entra chez nous, en haut, pendant la classe et nous annonça que cette nuit même nous partirions avec lui à la campagne. Mon cœur se serra à cette nouvelle, et tout de suite ma pensée se porta vers maman.

La cause de ce départ inattendu était la lettre suivante :

« Pétrovskoié, 12 avri

» A l'instant, seulement à 10 heures du soir, j'ai reçu ta bonne lettre du 3 avril, et selon mon habitude, je te réponds immédiatement. Fedor l'a rapportée hier soir de la ville mais comme il était tard, il ne l'a remise à Mimi que ce matin. Et

Mimi, sous le prétexte que je suis souffrante, ne me l'a pas donnée de la journée. J'ai eu en effet un peu de fièvre, et je t'avouerai que depuis quatre jours je ne suis pas bien portante et garde le lit.

» Je t'en prie, cher ami, ne t'effraye pas, je me sens assez bien et si Ivan Vasiliévitch le permet, demain j'espère me lever.

» Vendredi de la semaine dernière, je suis allée me promener en voiture avec les enfants, mais juste à l'entrée de la grand'route, près du petit pont qui m'a toujours fait peur, les chevaux se sont jetés dans l'ornière. Le temps était superbe, et j'eus l'idée d'aller à pied jusqu'à la grand'route, pendant qu'on dégagerait la voiture. En arrivant à la chapelle, je me sentis très fatiguée et m'assis pour me reposer, et comme les hommes mirent près d'une demi-heure pour tirer la voiture, j'eus froid, surtout aux pieds, car j'avais des bottines à semelles minces et elles étaient mouillées. Après le dîner, je sentis des frissons de fièvre, mais je continuai à aller et venir, comme à l'habitude, et après le thé, je m'installai au piano, pour jouer à quatre mains avec Lubotchka. (Tu ne la reconnaitrais pas tant elle a fait de progrès!). Mais imagine-toi mon étonnement quand je m'aperçus que je ne pouvais pas compter la mesure. Je recommençai plusieurs fois, mais dans ma tête tout s'embrouillait, et des sons étranges bourdonnaient à mes oreilles. Je comptais : deux, trois, ensuite,

huit, quinze ; et surtout je m'apercevais que je me trompais et ne pouvais absolument pas corriger. A la fin, Mimi est venue à mon secours, et, presque de force, elle me mit au lit. Voilà, mon ami, en détails, comment je suis tombée malade, et comment j'en suis moi-même coupable. Le lendemain j'eus une assez forte fièvre et on fit appeller notre bon vieux Ivan Vasilievitch, depuis il est à la maison et promet de me laisser sortir bientôt. Quel excellent vieillard que cet Ivan Vasilievitch ! Tout le temps que j'ai eu la fièvre et le délire, il est resté près de moi toute la nuit, sans fermer l'œil, et maintenant, comme il sait que j'écris, il est avec les fillettes dans le divan, et de ma chambre j'entends qu'il leur raconte des contes allemands, et qu'elles l'écoutent en riant aux éclats.

» LA BELLE FLAMANDE, comme tu l'appelles, est ici depuis deux semaines, parce que sa mère est partie quelque part en visite, et par ses soins, elle me témoigne le plus sincère dévouement. Elle m'a confié tous ses sentiments intimes. Avec son joli visage, son bon cœur et sa jeunesse, elle pourrait être une bonne fille sous tous les rapports si seulement elle était en de bonnes mains, mais dans la société où elle vit, à en juger par ses récits, elle se perdra tout à fait. Il m'est venu en tête que si moi-même je n'avais pas tant d'enfants, je ferais une bonne œuvre en la prenant chez nous.

» Lubotchka voulait t'écrire elle-même mais elle

a déjà déchiré trois feuilles de papier en disant : « Je sais comme papa est moqueur, si l'on fait une petite faute, il la montrera à tout le monde. » Katenka est toujours gentille, Mimi aussi bonne et aussi ennuyeuse.

» Maintenant parlons de choses sérieuses : tu me dis que tes affaires ne vont pas bien cet hiver, et qu'il te sera nécessaire de prendre l'argent de Khabarovka. Je trouve même étrange que tu me demandes mon consentement pour cela ; est-ce que tout ce qui m'appartient n'est pas aussi à toi ?

» Tu es si bon, cher ami, que pour ne pas m'attrister, tu me caches la vraie situation de tes affaires, mais je devine ; tu as sans doute beaucoup perdu au jeu, et je te jure que je n'en suis nullement attristée. C'est pourquoi, si seulement on peut réparer cela, n'y pense pas trop, je t'en prie, et ne te tourmente pas inutilement. Je suis habituée non seulement à ne pas compter sur tes gains, pour les enfants, mais même, pardonne-moi, à ne pas compter sur ta fortune. Je ne suis pas plus joyeuse de tes gains, qu'attristée de tes pertes, ce qui m'afflige seulement, c'est cette malheureuse passion du jeu qui m'enlève une partie de ta douce tendresse et me force à te dire, maintenant par exemple, une si amère vérité, et Dieu sait comme cela m'est douloureux. Je ne cesse de le prier, non pour qu'il nous préserve... de la pauvreté (qu'importe la pauvreté?) mais de cette terrible situation, quand les

intérêts des enfants, que je dois défendre, viendront en conflit avec les nôtres. Jusqu'ici Dieu a écouté ma prière : tu n'as pas franchi une seule des limites au-delà desquelles nous devrions sacrifier une fortune qui n'est pas à nous, mais à nos enfants ; oui, c'est même terrible d'y penser, mais ce malheur affreux nous menace toujours. Oui, c'est une lourde croix que le Seigneur nous a donnée à tous deux.

» Tu m'écris aussi sur les enfants, et tu reviens à notre vieille discussion. Tu me demandes de consentir à ce qu'on les mette dans une maison d'éducation. Tu connais mes préventions contre ce système.....

» Je ne sais, cher ami, si tu seras de mon avis, mais en tous cas, je t'en supplie, pour l'amour de moi, donne-moi la promesse, moi vivante et après ma mort, s'il plaît à Dieu de nous séparer, que cela ne sera jamais.

» Tu m'écris qu'il te sera nécessaire d'aller à Pétersbourg pour nos affaires. Le Christ soit avec toi, mon ami, et reviens au plus tôt. Nous tous, nous ennuyons tant sans toi ! Le printemps est merveilleux : on a déjà enlevé la porte du balcon, le petit chemin qui mène à l'orangerie est tout à fait sec depuis quatre jours. Les pêchers sont tout en fleurs, la neige ne se montre qu'en de rares places, les hirondelles sont revenues, et Lubotchka m'a apporté aujourd'hui les premières fleurs du prin-

temps. Le docteur dit que dans trois jours je serai tout à fait guérie, et pourrai respirer l'air pur et me réchauffer au soleil d'avril. Au revoir donc, cher ami, ne t'inquiète pas, je t'en prie, ni de ma maladie, ni de tes pertes, finis tes affaires au plus vite et viens ici avec les enfants pour tout l'été, j'ai fait des plans merveilleux pour le passer ensemble, et il ne manque que toi pour les réaliser.»

Ce qui suit de la lettre était écrit en français, d'une écriture liée et inégale, sur une autre feuille de papier.

« Ne crois pas ce que je t'écris de ma maladie, personne ne sait jusqu'à quel degré elle est sérieuse. Je sais seulement que je ne me lèverai plus du lit. Ne perds pas un moment, viens immédiatement et amène les enfants. Peut-être pourrai-je, encore une fois, les embrasser et les bénir, c'est mon seul et dernier désir. Je sais quel terrible coup je te porte, mais que veux-tu, tôt ou tard, de moi ou d'un autre tu le recevrais, tâchons donc de supporter ce malheur avec fermeté et espoir en la miséricorde de Dieu, et soumettons-nous à sa volonté.

» Ne pense pas que ce que j'écris soit le délire d'une imagination malade, au contraire, en ce moment, mes idées sont extraordinairement claires, et je suis tout à fait calme. Ne te console donc pas de l'espoir que ce sont les pressentiments vagues et trompeurs d'une âme inquiète. Non, je

sens, je sais — parce qu'il a plu à Dieu de me le faire comprendre — qu'il ne me reste que peu de temps à vivre.

» Mon amour pour toi et les enfants finira-t-il avec ma vie ? J'ai compris que c'est impossible. Je le sens trop fortement en ce moment même, pour penser que cet amour, sans lequel je ne puis comprendre l'existence, pourra jamais disparaître. Mon âme ne peut exister sans l'amour pour vous et je sais qu'elle vivra éternellement, car un amour comme le mien ne pouvait naître s'il était destiné à s'évanouir.

» Je ne serai pas avec vous, mais je suis fermement convaincue que mon amour ne vous abandonnera jamais, et cette idée est si douce à mon cœur, que tranquillement et sans peur, j'attends l'approche de la mort.

» Je suis tranquille, et Dieu sait que j'ai toujours regardé et regarde la mort comme le passage à une vie meilleure. Mais pourquoi les larmes m'étouffent-elles ? Pourquoi priver les enfants de leur mère bien-aimée ! Pourquoi te porter un coup si cruel, si inattendu ? Pourquoi faut-il que je meure quand votre amour faisait ma vie infiniment heureuse ?

» Que sa sainte volonté soit faite !

» Les larmes m'empêchent de continuer. Peut-être ne te verrai-je plus, je te remercie donc, mon précieux ami, pour tout le bonheur que tu m'as

donné dans cette vie, là-bas je demanderai à Dieu qu'il t'en récompense. Adieu, cher ami, sache que bien qu'absente, mon amour jamais et nulle part ne te quittera. Adieu Volodia, adieu, mon ange, adieu mon benjamin Nikolenka!

» M'oublieront-ils jamais?!... »

A cette lettre était joint un billet de Mimi, en français, ainsi conçu :

« Les tristes pressentiments dont elle vous parle ne sont que trop confirmés par les paroles du docteur. Hier, dans la nuit, elle avait donné l'ordre de porter immédiatement cette lettre à la poste. Croyant qu'elle disait cela dans le délire j'ai attendu jusqu'au matin et me suis décidée à la cacheter. A peine avais-je fait cela que Natalia Nicolaievna me demanda ce que j'avais fait de la lettre et m'ordonna de la brûler si elle n'était pas encore expédiée. Elle parle toujours de cette lettre et affirme qu'elle doit vous tuer. N'ajournez pas votre voyage si vous voulez voir cet ange avant qu'elle ne nous quitte. Excusez ce griffonnage, je n'ai pas dormi de trois nuits. Vous savez combien je l'aime! »

Natalia Savichna qui passa toute la nuit du 11 avril dans la chambre de maman, m'a raconté qu'ayant écrit la première partie de la lettre, maman la mit près d'elle, sur la petite table et s'endormit.

— « Moi-même », — disait Natalia Savichna, — « j'avoue m'être endormie dans le fauteuil, et mon tricot est tombé de mes mains. Subitement, vers une heure du matin, à travers le sommeil, je l'entends qui parle : j'ouvre les yeux, je regarde, et elle, ma colombe, est assise sur son lit, ses petites mains sont jointes et des larmes coulent en ruisseaux. « Alors, tout est fini ? » dit-elle, et elle cacha son visage dans ses mains.

« Je me suis levée et lui ai demandé : Qu'avez-vous ? »

« — Ah ! Natalia Savichna, si vous saviez ce que je viens de voir !... »

« J'eus beau l'interroger, elle ne parla pas, seulement elle ordonna d'approcher la petite table, écrivit encore quelque chose, commanda de cacher la lettre en sa présence et de l'expédier, immédiatement.

» Après, elle a été de mal en pis. »

XXVI

CE QUI NOUS ATTENDAIT A LA CAMPAGNE

Le 25 avril, nous descendions de la voiture de voyage, devant le perron de la maison de Péetrovskoié. En partant de Moscou, papa était pensif, et quand Volodia lui demanda : « Est-ce que maman est malade ? » — il le regarda avec tristesse, et, silencieux, fit un signe de tête affirmatif. Pendant le voyage, il se calma visiblement, mais à mesure que nous approchions de la maison, son visage prenait une expression de plus en plus triste, et quand, descendant de voiture, il demanda à Foka qui sortait en courant et essoufflé : « Où est Natalia Nicolaïevna ? » sa voix tremblait et des larmes emplissaient ses yeux. Le bon vieillard Foka, en jetant à la dérobee, un regard sur nous, baissa les yeux, et ouvrant la porte de

l'antichambre, il répondit en se détournant :

— « C'est déjà le sixième jour qu'elle ne quitte plus sa chambre à coucher. »

Milka qui, je l'ai su après, du premier jour où maman tomba malade, n'avait cessé de gémir, sauta joyeusement vers mon père, poussa des cris, lui lécha les mains ; mais père la repoussa et entra au salon et de là dans le divan dont la porte conduisait directement dans la chambre à coucher. Plus il s'approchait de cette chambre, plus aux mouvements de son corps, on remarquait son inquiétude ; en entrant dans le divan, il marchait sur la pointe des pieds, respirait à peine et se signa avant de se décider à toucher le bouton de la porte fermée. En ce moment Mimi, échevelée et tout en pleurs, accourut du corridor.

« Ah ! Piotr Alexandrovitch ! » — chuchota-t-elle, avec l'expression d'un vrai désespoir, et remarquant que père tournait le bouton de la porte, elle ajouta très bas : « On ne peut pas entrer par là, il faut passer par l'autre porte. »

Oh ! quelle impression d'angoisse fit tout cela sur mon imagination enfantine, préparée à un malheur par un pressentiment terrible !

Nous entrâmes dans la chambre des bonnes. Dans le corridor, nous trouvâmes l'idiot Akim, qui nous amusait toujours par ses grimaces ; mais en ce moment, non seulement il ne semblait pas risible, mais rien ne me fit tant de mal que de

voir son visage stupide, indifférent. Dans la chambre des bonnes, deux filles, occupées d'un travail quelconque, se levèrent pour nous saluer, avec une expression si lugubre que j'en fus effrayé. Après avoir traversé la chambre de Mimi, papa ouvrit la porte de la chambre à coucher et nous entrâmes. A droite de la porte, il y avait deux fenêtres, voilées par des châles. Près de l'une d'elles était assise Natalia Savichna; ses lunettes sur le nez, elle tricotait un bas. Elle ne se leva pas pour nous embrasser, comme elle en avait l'habitude, mais elle se souleva, regarda par-dessus ses lunettes, et ses larmes coulèrent en abondance. Il m'était très pénible que tous, en nous voyant, se missent à pleurer, alors qu'auparavant ils étaient tout à fait calmes. A gauche de la porte il y avait un paravent derrière lequel se trouvaient le lit, une petite table, une petite commode couverte de remèdes et un grand fauteuil dans lequel sommeillait le docteur; près du lit se tenait une jeune fille blonde d'une remarquable beauté, elle était en peignoir blanc du matin, et les manches un peu relevées, elle mettait de la glace sur la tête de maman, que je ne voyais pas en ce moment. Cette demoiselle était la BELLE FLAMANDE, dont maman avait parlé, et qui, plus tard, joua un rôle si important dans la vie de toute notre famille. Aussitôt que nous entrâmes, elle ôta une de ses mains de la tête de maman, rajusta sur sa poitrine les plis

de son peignoir, puis chuchota : « Elle est sans connaissance. »

J'étais profondément affligé en ce moment, mais malgré moi j'observais tous les détails. Dans la chambre presque sombre, il faisait chaud, on y sentait à la fois la menthe, l'eau de cologne, la camomille et les gouttes d'Hoffmann.

Cette odeur me frappa tellement, que non seulement quand je la sens, mais même quand j'y pense, aussitôt mon imagination se transporte dans cette chambre obscure et sans air et revoit les moindres détails de ce moment terrible.

Les yeux de maman étaient ouverts, mais elle ne voyait rien... Ah ! je n'oublierai jamais ce regard effrayant ! Il exprimait tant de souffrances !

On nous emmena.

Quand plus tard, je demandai à Natalia Savichna de me narrer les derniers moments de ma mère, voici ce qu'elle me raconta :

— Après qu'on vous eût emmenés, ma colombe s'agita encore longtemps, quelque chose l'oppressait ; puis elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller et s'endormit doucement, tranquillement, comme un ange du ciel. Je sors pour regarder pourquoi on n'apporte pas sa potion, je rentre, et ma chérie a déjà tout rejeté autour d'elle, et elle appelle votre père. Lui se pencha vers elle, et on vit qu'elle n'avait plus de forces pour dire ce qu'elle voulait, elle entr'ouvrit seulement ses petites

lèvres et de nouveau suffoqua : « Mon Dieu, Seigneur, les enfants ! » Je voulais courir vous chercher, mais Ivan Vasiliévitch me retint en disant qu'elle serait encore plus émue et qu'il ne fallait pas cela. Après, elle ne fit plus que soulever et abaisser sa petite main, et Dieu sait ce qu'elle voulait dire ainsi ! — Je pense qu'elle voulait vous bénir de loin, mais Dieu ne lui permit pas de regarder une dernière fois ses petits enfants. Ensuite, elle, ma colombe, s'est levée, elle faisait comme ça des gestes de sa petite main, et subitement elle cria d'une voix que je ne puis même retrouver : « Mère de Dieu, ne les abandonne pas !... »

» Mais, le mal était rendu au cœur ; à ses yeux, on pouvait voir que la malheureuse souffrait horriblement. Elle retomba sur ses oreillers, enfonça ses dents dans les draps, et, mon petit père, des larmes coulèrent sur les couvertures. »

— Eh bien, et après ? — demandai-je.

Natalia Savichna ne pouvait plus parler, elle se détourna et pleura à chaudes larmes.

Maman mourut dans d'atroces souffrances.

XXVII

CHAGRIN

Le lendemain, très tard le soir, je voulus la revoir encore une fois ; surmontant le sentiment involontaire de peur, j'ouvris doucement la porte et sur la pointe du pied, j'entrai au salon.

Au milieu de la chambre, sur une table, était le cercueil, entouré de cierges allumés posés dans de hauts chandeliers d'argent ; dans un coin reculé était assis un diacre qui, d'une voix basse et monotone, psalmodiait les prières.

Je m'arrêtai à la porte et regardai, mais dans mes yeux il y avait tant de larmes, et mes nerfs étaient si dérangés, que je ne pouvais rien distinguer ; tout se confondait d'une façon étrange : la lumière des cierges, le brocart, le velours, les grands chandeliers, l'oreiller rose garni de dentelles, la petite couronne de fleurs, le bonnet à rubans et encore

quelque chose de diaphane, couleur de cire. Je montai sur une chaise pour mieux regarder son visage, mais à l'endroit où il devait être, je vis encore la même chose, transparente, jaunâtre. Je ne pouvais croire que ce fût son visage. Je me mis à le regarder plus fixement, et peu à peu, je reconnus les traits si chers. Quand je fus convaincu que c'était elle, je tressaillis d'horreur. Pourquoi ses yeux fermés sont-ils si enfoncés? Pourquoi cette effrayante pâleur, et sur une des joues, une tache noire sous la peau transparente? Pourquoi l'expression du visage si sévère et si froide? Pourquoi les lèvres sont-elles si pâles, et leur ligne si belle, si majestueuse, exprime-t-elle si bien la tranquillité de l'au-delà qu'un frisson glacé court dans mon dos et mes cheveux, tandis que je la regarde fixement?...

Je regardais et je sentais qu'une force inexplicable, invincible attirait mon regard sur ce visage sans vie. Je ne le quittais pas des yeux et mon imagination dessinait les tableaux les plus riants de la vie et du bonheur. J'oubliais que le cadavre couché devant moi et que je regardais stupidement comme un objet n'ayant rien de commun avec mes souvenirs, c'était *elle*. Je me la représentais dans l'une ou dans l'autre attitude : vivante, gaie, souriante ; puis, subitement, je fus frappé d'un trait du visage pâle sur lequel s'arrêtèrent mes yeux. Je me rappelai la terrible réalité, je frissonnai, mais ne cessai de

regarder. Et de nouveau les rêves remplaçaient la réalité, et de nouveau la réalité détruisait les rêves. Enfin, l'imagination lassée, cessa de me tromper, la conscience de la réalité disparut aussi, et je m'oubliai tout à fait.

Je ne sais combien de temps je restai en cet état, je ne saurais même le définir, je sais seulement que pour un certain temps je perdis conscience de mon existence et éprouvai une jouissance sublime, inexplicable, triste et agréable.

Peut-être qu'en s'envolant vers un monde meilleur, sa belle âme regardait-elle tristement celui dans lequel je restais; peut-être voyait-elle ma douleur, en avait-elle pitié, et sur les ailes de l'amour, avec un céleste sourire de consolation se baissait-elle vers la terre pour me consoler et me bénir.

La porte grinça et dans la chambre, est entré un nouveau diacre pour remplacer l'autre. Ce bruit m'éveilla, et la première idée qui me vint fut que, comme je ne pleurais pas et que ma pose n'avait rien de désolé, le diacre pourrait me prendre pour un garçon sans cœur, qui par pitié ou par curiosité était monté sur une chaise : je fis le signe de la croix, je m'inclinai et me mis à pleurer.

En me rappelant maintenant mes impressions, je trouve que cette seule minute d'inconscience était la vraie douleur. Avant et après l'enterrement, je ne cessais de pleurer et j'étais triste, mais j'ai

honte à me rappeler cette tristesse, parce qu'elle était toujours unie à un certain sentiment d'amour-propre : tantôt le désir de montrer que j'étais attristé plus que tous, tantôt la préoccupation de l'effet que je produisais sur les autres, tantôt une curiosité sans but qui me faisait faire des observations sur le bonnet de Mimi et les physionomies des assistants. Je m'en voulais de ne pas éprouver rien qu'un sentiment de douleur, et je tâchais de cacher tous les autres : aussi ma tristesse n'était-elle ni franche, ni naturelle.

En outre, j'éprouvais un certain plaisir à penser que j'étais malheureux ; je m'efforçais d'augmenter la conscience de mon malheur, et ce sentiment égoïste, plus que tous les autres, étouffait en moi le vrai chagrin.

Cette nuit-là, je dormis d'un sommeil profond et tranquille, comme il arrive toujours après un très vif chagrin. Je m'éveillai, les larmes tariées, les nerfs calmés. A dix heures, on m'appela pour le service célébré avant la levée du corps. La chambre était pleine de domestiques et de paysans qui, tout en larmes, venaient dire adieu à leur maîtresse. Pendant le service, je pleurai comme il convient, je fis les signes de croix et m'inclinai jusqu'à terre, mais je ne priais pas dans l'âme, et j'étais assez indifférent ; j'étais occupé de l'habit neuf que je portais et qui me gênait fort sous l'aisselle. Je veillais à ne pas trop salir mes pantalons, en me mettant à ge-

noux, et à la dérobée, j'observais tous les assistants. Père était à la tête du cercueil, blanc comme un linge, et on voyait qu'il avait peine à retenir ses larmes. Sa haute personne, en frac noir, son visage pâle, expressif, et ses mouvements gracieux et sûrs, comme toujours, quand il se signait, s'inclinait en touchant la terre de sa main, en prenant le cierge des mains du prêtre, en s'approchant du cercueil, produisaient un grand effet; mais je ne sais pourquoi, j'étais mécontent de ce qu'il pût paraître si élégant, en un tel moment. Mimi s'appuyait contre le mur et semblait avoir peine à se tenir sur ses jambes, sa robe était fripée et couverte de duvet, son bonnet posé de travers, ses yeux étaient rouges et gonflés, sa tête tremblait, et elle cachait sans cesse son visage dans son mouchoir et dans ses mains. Il me semblait qu'elle cachait ainsi son visage des spectateurs, pour se reposer un moment de sanglots peu sincères. Je me rappelais comment la veille, elle avait dit à papa, que la mort de maman était pour elle un coup terrible qu'elle ne pourrait supporter, que cette mort la privait de tout, que cet ange (elle appelait ainsi maman), en présence même de la mort ne l'avait pas oubliée et avait exprimé le désir de garantir son avenir et celui de Katenka. Elle pleurait à chaudes larmes en racontant cela, et peut-être sa douleur était-elle en partie sincère, mais en tous cas, elle ne l'était pas entièrement.

Lubotchka, en robe noir garnie de pleureuses, tout en larmes, baissait la tête, regardait rarement le cercueil et son visage n'exprimait que la peur enfantine. Katenka se tenait près de sa mère, et malgré sa mine allongée, son visage était rose comme toujours.

La nature franche de Volodia était franche aussi dans la douleur : tantôt il restait pensif, le regard fixé sur un objet quelconque, tantôt, subitement, sa bouche se tordait, et il faisait des signes de croix et s'inclinait.

Tous les étrangers qui étaient aux funérailles me semblaient insupportables ; les phrases de consolation qu'ils disaient à mon père — que là-bas elle serait mieux, qu'elle n'était pas de ce monde, — me causaient une sorte d'irritation.

Quel droit avaient-ils de parler d'elle, de la pleurer ? Quelques-uns d'entre eux, parlant de nous, nous ont appelés *orphelins*, comme si on ne savait pas sans eux qu'on désigne de ce nom les enfants qui n'ont plus de mère ! Ils étaient sans doute contents d'être les premiers à nous appeler ainsi, de même qu'on s'empresse d'appeler pour la première fois une fille mariée : MADAME.

Dans un coin reculé de la chambre, se cachant presque derrière la porte ouverte d'une armoire, une vieille femme voûtée, à cheveux gris, était à genoux. Les mains jointes, elle levait les yeux au ciel, priait, mais ne pleurait pas. Son âme aspirait

vers Dieu, et elle lui demandait de l'unir à celle qu'elle aimait le plus au monde, et elle désirait sincèrement que ce fût bientôt.

« Voilà qui l'aimait sincèrement, » pensai-je; et j'eus honte de moi.

Le service finissait. Le visage de la défunte fut découvert, et tous les assistants, sauf nous, l'un après l'autre, s'approchèrent pour l'embrasser.

Une des dernières personnes qui s'avancèrent pour dire adieu à la morte fut une paysanne tenant dans ses bras une belle petite fille de cinq ans, Dieu sait pourquoi elle l'amenait ici. Dans ce moment, par hasard, je laissai tomber mon mouchoir mouillé et je voulus le ramasser; mais à peine étais-je baissé qu'un cri terrible, aigu, effrayant retentit. Dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais, et quand je me le rappelle, toujours un frisson glacé traverse mon corps. Je relevai la tête : sur un tabouret, près du cercueil, était la même paysanne qui, avec peine, retenait la fillette. Celle-ci agitait ses petites mains, rejetait en arrière son visage effrayé, et, les yeux dilatés, fixés sur le visage de la morte, elle criait d'une voix terrible, effroyable. Je poussai un cri, encore plus effrayant, je crois, que celui qui m'avait frappé, et je m'enfuis de la chambre.

Seulement alors je compris d'où venait cette odeur forte et étouffante qui, mêlée à celle de l'encens, emplissait la chambre; et la pensée que ce

visage, quelques jours auparavant, radieux de beauté et de tendresse, et que j'aimais le plus au monde, pouvait causer un tel effroi, me fit comprendre pour la première fois l'amère vérité et remplit mon âme de désespoir.

XXVIII

DERNIERS SOUVENIRS TRISTES

MAMAN n'était plus, mais notre vie marchait toujours de la même façon : nous nous couchions et nous levions aux mêmes heures, dans la même chambre ; le thé du matin et du soir, le diner et le souper, tout était comme à l'ordinaire ; les tables, les chaises étaient aux mêmes places, rien dans la maison ni dans le train de la vie n'était changé ; elle seule manquait...

Il me semblait qu'après un tel malheur tout dût changer. Notre train de vie accoutumé me semblait un outrage à sa mémoire, et me rappelait trop vivement son absence.

La veille de l'enterrement, après le diner, j'avais envie de dormir et suis allé dans la chambre de Natalia Savichna, comptant m'installer sur son lit, sur la douce couette de plume, sous les chaudes

couvertures ouatées. Quand j'entrai, Natalia Savichna était sur son lit et dormait sans doute. Au bruit de mes pas elle se souleva, rejeta le châle de laine qui couvrait son visage pour le garantir des mouches, et rajustant son bonnet, elle s'assit en haut du lit.

Comme il m'arrivait souvent, même autrefois, de venir dormir dans sa chambre après le diner, elle devina pourquoi j'étais là et me dit en se levant du lit :

— Quoi, vous êtes sans doute venu vous reposer, mon pigeon? Couchez-vous.

— Qu'avez-vous, Natalia Savichna, — dis-je en la retenant par la main. — Je ne suis pas venu pour cela... Je suis venu comme ça... Mais vous êtes fatiguée, couchez-vous plutôt.

— Non, mon petit père, j'ai déjà assez dormi; — fit-elle. (Je savais qu'elle n'avait pas dormi depuis trois jours.) — Et ce n'est pas le moment de dormir, — ajouta-t-elle avec un profond soupir.

Je voulais causer à Natalia Savichna de notre malheur, je connaissais sa sincérité et son affection, et c'est pourquoi, pleurer avec elle était pour moi un soulagement.

— Natalia Savichna, — dis-je après un court silence et en m'assayant sur le lit, — vous y attendiez-vous?

La vieille me regarda avec anxiété et étonnement; elle ne comprenait pas sans doute le pourquoi de cette question.

— Qui pouvait s'y attendre? — continuai-je.

— Ah! mon petit père, — fit-elle en me jetant un doux regard d'attendrissement, — non seulement s'y attendre, mais même maintenant je n'y puis penser. Je suis déjà vieille, il y a déjà longtemps que mes vieux os demandent le repos; et voilà jusqu'où je suis venue : le vieux maître, votre grand-père, d'éternelle mémoire, le prince Nikolaï Mikhaïlovitch, ses deux frères, sa sœur Annouchka, je les ai tous enterrés, et tous étaient plus jeunes que moi. Et maintenant, pour mes péchés, voilà que je lui survis. C'est sa sainte volonté! Il l'a prise chez lui parce qu'elle en était digne, là-bas il ne veut que les bons.

Cette idée simple m'apporta quelque consolation et je me rapprochai de Natalia Savichna. Elle avait croisé ses bras sur sa poitrine et levait ses regards. Ses yeux creusés, humides, exprimaient une tristesse profonde, mais calme. Elle espérait fermement que Dieu ne la séparerait pas pour longtemps de celle sur qui, pendant de longues années, s'étaient concentrées les forces de son amour.

— Oui, mon petit père, je me demande, y a-t-il longtemps que je l'emmailotais et qu'elle m'appelait Nacha. Elle aimait accourir vers moi, m'enlaçant de ses petits bras, et elle m'embrassait et balbutiait : « Ma Nacha, ma petite poule. » Et moi je répondais en plaisantant : « C'est pas vrai, ma pe-

tite mère, vous ne m'aimez pas, et aussitôt que vous serez grande, vous vous marierez et oublierez votre Nacha. » Elle se mettait à réfléchir : « Non, disait-elle, j'aime mieux ne pas me marier si l'on ne me permet pas de prendre ma Nacha avec moi ; je ne te quitterai jamais, Nacha. » Et voilà, elle m'a quittée, elle ne m'a pas attendue. Et elle m'aimait, la défunte ! Ah ! mon Dieu, qui n'aimait-elle pas ! Oui, mon petit père, il ne faut pas oublier votre maman, ce n'était pas une femme, mais un ange du ciel. Quand son âme sera dans le royaume de Dieu, même là-bas, elle vous aimera et se réjouira à cause de vous.

— Natalia Savichna, pourquoi donc dites-vous : quand elle sera dans le royaume de Dieu ? — demandai-je. — Je crois qu'elle y est déjà.

— Non, mon petit père, — répondit Natalia Savichna en baissant la voix et en se rasant tout près de moi sur le lit, — maintenant, son âme est ici.

Et elle montrait en haut. Elle parlait presque en chuchotant et avec un tel sentiment de conviction, qu'involontairement je levai les yeux et regardai les corniches du plafond en y cherchant quelque chose.

— Avant que l'âme du juste aille en Paradis, elle subit quarante épreuves, mon petit père, et pendant quarante jours elle peut rester dans sa maison.

Longtemps encore elle parla sur ce ton, avec simplicité et conviction, comme si elle racontait

les choses les plus ordinaires, qu'elle eût vues elle-même, et au sujet desquelles ne pouvait venir en tête de personne le moindre doute.

Je l'écoutais, retenant mon souffle, et bien que ne comprenant pas tout ce qu'elle disait, je le crus indubitablement.

— Oui, mon petit père, maintenant elle est ici, elle nous regarde, elle écoute peut-être ce que nous disons, — conclut Nathalie Savichna.

Et baissant la tête elle se tut. Ayant besoin d'un mouchoir pour essuyer ses larmes qui coulaient, elle se leva, me regarda droit dans les yeux et dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Par ce coup-là, le Seigneur m'a rapprochée de beaucoup de pas vers lui. Que me reste-t-il à faire ici ? Pour qui vivre, qui aimer ?

— Et nous, est-ce que vous ne nous aimez pas ? — dis-je d'un ton de reproche et en retenant à grand-peine mes larmes.

— Dieu sait combien je vous aime, mes petits pigeons, mais je ne puis aimer personne autant que je l'aimais.

Elle ne put en dire d'avantage, et se détournant, elle éclata en sanglots.

Je ne songeais plus à dormir ; assis en silence, côte à côte, nous pleurâmes.

Foka entra dans la chambre. En nous apercevant ainsi, ne voulant pas sans doute nous troubler, il s'arrêta près de la porte et resta silencieux et craintif.

— Que veux-tu, Foka? — demanda Natalia Savichna en s'essuyant avec le mouchoir.

— Il me faut un litre et demi de malaga, quatre livres de sucre et trois livres de riz pour la kou-tia (1).

— Tout de suite, tout de suite, petit père, — dit Natalia Savichna en prenant hâtivement une prise de tabac; et en trottinant, elle se dirigea vers le coffre. Les dernières traces de douleur ravivée par notre conversation, disparurent dès qu'elle s'occupa de son service qu'elle croyait très important.

— Pourquoi quatre livres? — fit-elle en grognant, tandis qu'elle mettait le sucre sur la balance; trois livres et demie suffiront; et du plateau, elle enleva quelques morceaux. — Que signifie cela? Rien qu'hier on a pris huit livres de riz et ils en redemandent. Tout ce que tu voudras, Foka Demiditch, je ne donnerai pas de riz. Ce Vanka est content que toute la maison soit sens dessus-dessous, il pense qu'on ne fera peut-être pas attention. Non, je ne laisserai pas gaspiller le bien des maîtres. A-t-on jamais vu cela, huit livres!

— Qu'y faire? Il dit que tout est mangé.

— C'est bon, c'est bon. Tiens, voilà, qu'il prenne.

(1) Mets russe, qui se sert après les enterrements.
(Note du traducteur.)

Je fus frappé, alors, de ce passage du sentiment ému qu'elle avait montré avec moi, à ces grogneries et à ces chipoteries mesquines. Plus tard, en y réfléchissant, je compris que ce qui se passait en son âme, lui laissait encore assez de présence d'esprit pour s'occuper de son service, et que la force de l'habitude l'entraînait à ses occupations coutumières. Elle était si sincèrement empoignée par la douleur, qu'elle ne trouvait pas nécessaire de cacher qu'elle pût s'occuper de choses indifférentes, elle n'eût même pas compris qu'on pût avoir une telle idée.

La vanité est le sentiment le plus incompatible avec la vraie douleur, et en même temps, ce sentiment est si bien enraciné dans la nature de l'homme, qu'il n'arrive que rarement qu'une douleur plus forte le chasse. La vanité de la douleur s'exprime par le désir de paraître ou attristé, ou malheureux, ou courageux, et ce sentiment mesquin que nous ne nous avouons pas, mais qui ne nous abandonne presque jamais, même dans la douleur la plus vive, la prive de force, de dignité et de sincérité. Mais Natalia Savichna était si profondément frappée de son malheur qu'en son âme ne restait pas un seul désir, et elle ne vivait plus que par l'habitude.

Ayant donné à Foka les provisions qu'il demandait et lui ayant rappelé qu'il fallait préparer un gâteau pour la table du clergé, elle le laissa, prit

son tricot et de nouveau s'assit près de moi.

La conversation recommença sur le même thème, de nouveau nous pleurâmes ensemble, de nouveau nous essuyâmes nos larmes. Ces conversations avec Natalia Savichna se renouvelèrent chaque jour ; ses douces larmes et ses paroles calmes, pieuses, me faisaient du bien et me consolaiement.

Mais bientôt on nous sépara : trois jours après l'enterrement, nous partions tous pour Moscou, et je ne devais plus jamais la revoir.

Grand'mère n'apprit la terrible nouvelle qu'à notre arrivée et sa douleur fut tout à fait atroce. On ne nous laissa pas chez elle, parce que, pendant toute une semaine, elle fut sans conscience, et le médecin craignait pour sa vie, d'autant plus qu'elle ne voulait accepter aucun remède, ne parlait à personne, ne dormait pas, et ne prenait aucune nourriture.

Parfois, assise seule dans sa chambre, dans son fauteuil, spontanément elle éclatait de rire, ensuite sanglotait sans verser de larmes, et avait enfin des convulsions et poussait des cris forcenés ou prononçait des paroles insensées ou effroyables. C'était la première grande douleur qui la frappait, et cette douleur l'anéantissait. Elle éprouvait le besoin d'imputer ce malheur à quelqu'un, et elle prononçait des paroles terribles, menaçantes ; parfois, avec une force extraordinaire, se levant de son fauteuil

à grands pas, elle marchait rapidement dans la chambre, puis tombait en syncope.

Une fois, j'entrai dans sa chambre : elle était assise, comme à l'ordinaire dans son fauteuil et semblait tranquille, mais son regard me frappa. Ses yeux étaient grands ouverts, mais son regard était vague, hébété. Elle me regardait en face, mais probablement sans me voir. Ses lèvres commencèrent à sourire et elle parla d'une voix douce, tendre : « Viens ici, mon cher ami, approche-toi, mon ange. » Je crus qu'elle s'adressait à moi et m'approchai, mais elle ne me regardait pas : « Ah ! si tu savais, mon âme, comme je me suis tourmentée, et comme je suis heureuse que tu sois venue ! »

Je compris qu'elle s'imaginait voir maman et je m'arrêtai : « Et l'on me dit que tu n'es plus — continua-t-elle en fronçant les sourcils, — quelle sottise ! Peux-tu mourir avant moi ? » Et elle éclata d'un rire nerveux, effrayant.

Seules, les personnes capables d'aimer fortement peuvent éprouver une douleur forte, mais ce même besoin d'aimer sert de contre-poids à la douleur et la guérit. C'est pourquoi la nature morale de l'homme est encore plus vivace que sa nature physique : la douleur ne le tue jamais.

Une semaine plus tard, grand'mère put pleurer et se sentit mieux. Sa première pensée, quand elle retrouva la conscience, fut pour nous, et son amour

pour nous s'accrut. Nous ne quittions pas son fauteuil, elle pleurait doucement, parlait de maman et nous caressait tendrement.

En voyant la douleur de grand'mère, il ne pouvait venir en tête à personne qu'elle l'exagérât, et l'expression de cette douleur était fort touchante; mais je ne sais pourquoi je sympathisais plus à celle de Natalia Savichna et jusqu'à ce jour je suis convaincu que personne ne l'aima aussi franchement et purement et ne regretta autant maman que cette créature simple et aimante.

Avec la mort de maman, finit l'heureuse période de mon enfance et commence une nouvelle, celle de l'adolescence. Mais comme mes souvenirs sur Natalia Savichna, que je ne revis plus et qui avait eu une influence si forte et si heureuse sur la direction et le développement de ma sensibilité, appartiennent à cette première période, je dirai encore quelques mots sur elle et sur sa mort.

Après notre départ, comme me l'ont raconté les domestiques restés à la campagne, elle s'ennuya beaucoup de n'avoir plus rien à faire, bien que tous les coffres fussent entre ses mains et qu'elle ne cessât d'y fouiller, de ranger, de peser, de compter; mais il lui manquait le bruit et le mouvement d'une maison seigneuriale et des maîtres auxquels, depuis l'enfance, elle était habituée. Le chagrin, le changement de vie, et l'absence de bruit et de mouvement autour d'elle, développèrent bientôt la

maladie sénile à laquelle elle était prédisposée. Juste un an après la mort de maman, chez elle se déclara l'hydropisie, et elle garda le lit.

Je m'imagine comme ce devait être dur pour Natalia Savichna, et surtout de mourir seule, dans la grande maison déserte de Petrovskoié, sans parents, sans amis. Tous dans la maison aimaient et respectaient Natalia Savichna, mais, elle n'était intime avec personne et en était fière.

Elle avait pensé que dans sa position de femme de charge qui jouit de la confiance de ses maîtres et qui a tant de coffres pleins de toutes sortes de choses, l'amitié pour quelqu'un la conduirait infailliblement à la partialité et à une indulgence coupable. C'est pour cela ou peut-être parce qu'elle n'avait aucune affinité avec les autres domestiques, qu'elle se tenait à part de tous et disait qu'elle n'avait à la maison ni compère, ni parent et qu'elle ne permettrait à personne de gaspiller le bien des maîtres.

En confiant à Dieu, en de ferventes prières, ses sentiments, elle cherchait et trouvait la consolation. Mais parfois, dans les moments de faiblesse auxquels nous sommes tous sujets, quand la meilleure consolation est la sympathie ou les larmes d'une créature vivante, elle mettait sur son lit son petit chien (qui léchait ses mains en fixant sur elle ses yeux jaunes) lui parlait, et pleurait doucement en le caressant.

Quand le carlin commençait à gémir tristement, elle s'efforçait de le tranquilliser en disant : « Assez, assez, je sais sans toi que je mourrai bientôt. »

Un mois avant sa mort, elle sortit de son coffre de la cretonne et de la mousseline blanches, des rubans roses, et avec l'aide d'une servante, elle se fit une robe blanche et un bonnet et prépara, dans les moindres détails, tout ce qui était nécessaire pour ses funérailles. Ensuite elle s'occupa des coffres des maîtres, en fit avec le plus grand soin l'inventaire et le remit à la gérante. Puis, elle fit sortir deux robes de soie, un vieux châle, que jadis lui avait donnés grand'mère, l'uniforme de grand-père brodé d'or et qui était aussi sa propriété. Grâce à ses soins les galons et les broderies de l'uniforme étaient tout à fait frais, et les mites n'avaient pas touché le drap. Avant de mourir elle exprima le désir qu'une de ses robes, la rose, fût donnée à Volodia pour faire une robe de chambre ou un bechmète (1); l'autre, la robe puce à carreaux, m'était donnée pour le même usage; le châle à Lubotchka.

Elle laissait l'uniforme à celui de nous deux qui le premier serait officier. Tout le reste de ce qu'elle possédait et l'argent, sauf quarante roubles destinés aux frais de son enterrement et aux messes, revenait à son frère.

(1) Partie du vêtement de quelques peuplades du Caucase.

Son frère, affranchi depuis longtemps, vivait dans une province lointaine et menait la vie la plus dépravée; c'est pourquoi elle n'avait aucune relation avec lui.

Quand le frère de Natalia Savichna se présenta pour recevoir l'héritage de la défunte, il ne trouva que vingt-cinq roubles en papier. Il ne pouvait y croire; il cria qu'il n'était pas possible qu'une vieille femme qui avait vécu soixante ans dans une riche famille, ayant tout entre les mains, et vivant avec parcimonie, tremblant pour chaque guenille, ne laissât pas davantage après sa mort. Mais c'était réellement ainsi.

Natalia Savichna fut malade deux mois et supporta ses souffrances avec une patience vraiment chrétienne : elle ne murmurait pas, ne se plaignait pas, et seulement par habitude, invoquait sans cesse Dieu. Une heure avant de mourir, elle se confessa avec joie et tranquillité, communia et reçut l'extrême-onction.

A tous les gens de la maison elle demanda pardon des offenses qu'elle avait pu leur faire, et pria son directeur de conscience, le père Vassili, de dire à nous tous qu'elle ne savait comment nous remercier pour notre bonté et nous demandait de lui pardonner si par bêtise elle avait attristé quelqu'un de nous, « mais je ne fus jamais voleuse, et ne m'appropriai pas un fil appartenant aux maîtres. » C'était la seule qualité qu'elle appréciait en elle.

Ayant mis la robe et le bonnet préparés, elle s'accouda sur l'oreiller, jusqu'à la fin, elle ne cessa de parler avec le prêtre, et se rappelant qu'elle n'avait rien laissé aux pauvres, elle prit dix roubles et demanda de les distribuer à la paroisse. Ensuite elle fit le signe de la croix, se coucha, et respira une dernière fois en prononçant, avec un sourire joyeux, le nom de Dieu.

Elle quittait la vie sans regret, elle n'avait pas peur de la mort et la reçut comme un bien. On dit souvent cela, mais comme c'est rare dans la réalité ! Natalia Savichna pouvait ne pas avoir peur de la mort parce qu'elle mourait avec une foi inébranlable, et ayant rempli la loi de l'évangile : toute sa vie fut amour pur, désintéressement et sacrifice.

Que dis-je ? Si avec des croyances plus élevées sa vie pouvait être dirigée vers un but supérieur, est-ce que cette âme pure, par cela même est moins digne d'affection et d'admiration ?

Elle a accompli l'œuvre la meilleure, la plus haute en cette vie — elle est morte sans regret et sans peur.

Selon son désir elle fut ensevelie non loin de la chapelle élevée sur la tombe de maman. Le petit tertre, envahi d'orties et de bardanes, sous lequel repose son corps, est entouré d'une grille noire, et en quittant la chapelle, jamais je n'oublie de m'approcher de cette grille et de m'incliner jusqu'à terre.

Parfois, je m'arrête silencieusement entre la cha-

pelle et la grille noire. Dans mon âme s'élève de nouveau un souvenir pénible, et il me vient cette pensée : la Providence ne m'a-t-elle uni à ces deux êtres que pour me les faire regretter éternellement?...

L'ADOLESCENCE

NOUVELLE

(1854)

L'ADOLESCENCE

NOUVELLE

(1854)

I

LE VOYAGE EN POSTE

Deux équipages sont encore une fois devant le perron de la maison de Petrovskoié; l'un — c'est une voiture fermée dans laquelle s'installent Mimi, Katenka, Lubotchka, la bonne, et l'intendant Iakov lui-même est sur le siège; l'autre — c'est une britchka dans laquelle prennent place moi, Volodia et le valet Vassili, qui depuis peu est passé de la corvée à la maison.

Papa, qui doit nous rejoindre à Moscou dans quelques jours, est nu-tête sur le perron et fait le

signe de la croix sur la vitre de la voiture fermée et sur l'autre.

« Eh bien ! le Christ soit avec vous ! en route ! » Iakov et les cochers (nous partions avec nos chevaux) ôtent leurs chapeaux et se signent. « Oh ! oh ! en route ! » La caisse de la voiture et la britchka commencent à sauter sur le chemin raboteux, et les bouleaux de la grande allée, l'un après l'autre, courent devant nous.

Je ne suis nullement triste : mon esprit est tourné non vers ce que je laisse, mais vers ce qui m'attend. A mesure que je m'éloigne des objets rappelant les pénibles souvenirs qui remplissent encore mon imagination, ces souvenirs perdent leur force et sont vite remplacés par le sentiment agréable de la conscience d'une vie pleine de forces, de fraîcheur et d'espoir.

J'ai rarement passé des jours — je ne dirai pas aussi gais : j'avais honte de m'adonner à la gaieté — mais si agréables, si intéressants que les quatre jours de notre voyage. Devant mes yeux n'étaient ni la porte close de la chambre de maman, devant laquelle je ne pouvais passer sans frissonner, ni le piano fermé duquel, non seulement on ne s'approchait pas, mais qu'on regardait avec une certaine crainte, ni les vêtements de deuil (nous avions de simples costumes de voyage), ni tous ces objets qui me rappelaient vivement la perte irréparable, et m'obligeaient à refréner toute manifestation de la

vie, afin de ne blesser en quoi que ce soit sa mémoire. Ici, au contraire, sans cesse de nouveaux sites pittoresques, de nouveaux objets arrêtent et captivent mon attention, et la nature printanière renforce dans mon âme l'agréable sentiment du contentement du présent et de l'espoir lumineux de l'avenir.

Le matin de très bonne heure, l'impitoyable — et comme il arrive toujours avec les gens qui ont un service nouveau, — et trop empressé Vassili tire la couverture et affirme qu'il est temps de partir, et que tout est déjà prêt. On a beau prier, agir de ruse, et se fâcher, pour prolonger au moins d'un quart d'heure le doux sommeil du matin, au visage résolu de Vassili on voit qu'il restera inexorable, et qu'il est prêt à tirer encore vingt fois la couverture. Alors on saute du lit et l'on s'élançe dans la cour pour se laver.

Dans le couloir bout déjà le samovar, dont Mitka, le postillon, rouge comme une écrevisse, souffle le feu. La cour est humide, et comme un brouillard, s'élève la vapeur du fumier odorant ; un soleil, clair et gai, éclaire l'orient, et les larges auvents des toits de chaume qui entourent la cour sont brillants de rosée. Sous eux, nos chevaux sont attachés au râtelier et l'on entend leur mastication régulière. Un chien à longs poils, qui, avant le lever du soleil, s'est endormi sur un tas de fumier sec, s'étire paresseuse-

ment en agitant la queue, et à petits pas rapides, s'en va à l'autre bout de la cour. La maîtresse du logis, affairée, ouvre les portes grinçantes, chasse les vaches sur le chemin, où l'on entend déjà les piétinements et les mugissements du troupeau, et elle jette quelques mots à sa voisine somnolente. Philippe, les manches de sa chemise retroussées, tire du puits profond, au moyen d'une poulie et en en renversant un peu, un seau d'eau claire qu'il verse dans un baquet de chêne, près de la mare, où les canards, déjà éveillés, se baignent. Moi, avec plaisir, je regarde le corps vigoureux de Philippe, et sa forte barbe et ses grosses veines et les muscles qui se dessinent nettement sur ses bras nus, robustes, quand il fait quelque effort.

Derrière la cloison de la chambre où ont dormi les fillettes et Mimi, et dans laquelle nous avons causé toute la soirée, on entend un mouvement. C'est Macha, avec divers objets qu'elle essaie de soustraire à notre curiosité en les cachant avec sa robe. Elle court de plus en plus souvent devant nous, enfin la porte s'ouvre et on nous appelle pour prendre le thé.

Vassili, dans son zèle intempestif, entre sans cesse dans la chambre, enlève tantôt une chose, tantôt une autre, nous fait des signes d'yeux, et sur tous les tons, supplie Maria Ivanovna de se hâter.

Les chevaux sont attelés et manifestent leur im-

patience en agitant, de temps à autre, leurs grelots. Les valises, les malles, les coffres, grands et petits sont emballés de nouveau, et nous nous installons à nos places. Mais chaque fois, dans la britchka, au lieu de sièges nous trouvons des montagnes, si bien que nous nous demandons comment on a pu emballer tout cela la veille, et comment nous nous asseoierons maintenant; surtout une boîte à thé en noyer, à couvercle triangulaire, qu'on apporte dans la britchka et qu'on place sous moi, me révolte le plus fortement. Mais Vassili dit que cela s'arrangera, et je suis forcé de le croire.

Le soleil se lève sur un nuage blanc, compact qui couvre l'est, et toute la campagne s'éclaire d'une douce et agréable clarté. Tout est si beau autour de moi, et mon âme est légère, tranquille... Le route sauvage, comme un large ruban, s'allonge devant nous parmi les champs couverts de paille sèche et de verdure brillante de rosée; parfois sur le bord de la route se dresse un sombre cythise, ou un jeune bouleau aux petites feuilles serrées, qui jette une ombre longue, immobile sur les ornières de terre glaise et sur l'herbe fine, verte, de la route... Le bruit monotone des roues et des grelots ne couvre pas le chant des alouettes qui voltigent près de la route même. L'odeur du drap rongé par les teignes, de la poussière ou d'un acide quelconque, qu'on respire dans notre britchka est dominée par les parfums du matin, et je sens en

mon âme une agréable inquiétude, le désir de faire quelque chose — indice d'un véritable plaisir.

Je n'avais pas réussi à faire une prière à l'auberge, mais comme j'avais remarqué maintes fois que les jours où j'oubliais, par une circonstance quelconque, de remplir ce devoir, il m'arrivait quelque malheur, je voulus réparer ma faute : j'ôtai mon chapeau, me retournai dans le coin de la voiture, je dis mes prières et fis le signe de la croix sous le menton, de façon à ce que personne ne le vit. Mais des milliers d'objets divers détournaient mon attention, et par distraction, je répétais plusieurs fois de suite les mêmes paroles des prières.

Voilà, sur le sentier des piétons, qui suit la route; on aperçoit des personnes qui se meuvent lentement : ce sont des pèlerines. Leur tête est couverte d'un fichu sale ; sur leur dos est une besace faite d'écorce de bouleaux, leurs jambes sont enveloppées de bandelettes sales, déchirées, leurs pieds sont chaussés de lourds *lapli* (1). Leurs bâtons s'agitent régulièrement et elles nous regardent à peine ; à pas lourds, lents, elles s'avancent l'une après l'autre, et je me pose les questions : « Où et pourquoi vont-elles ? Leur voyage sera-t-il long ? Les longues ombres qu'elles projettent, rejoindront-elles bientôt sur la route celle du cythise devant lequel elles doivent passer ? » Voilà, une voi-

(1) Chaussures en bois tressé que portent les paysans russes.

ture de poste à quatre chevaux court rapidement à notre rencontre : deux secondes et les visages qui à la distance de deux archines nous regardaient avec curiosité et sympathie sont déjà passés, et je suis surpris de ce que ces visages n'aient rien de commun avec moi, et de ce que, sans doute, je ne les reverrai plus.

Voilà, sur le bord de la route, courent deux chevaux velus et en sueur avec le collier et les harnais ; derrière, un jeune postillon laisse pendre de chaque côté du cheval ses longues jambes, et ses gros *lapti*, et, le chapeau de feutre sur l'oreille, il fredonne une espèce de complainte. Sa figure et sa pose expriment tant de paresse et d'insouciance, qu'être postillon, rentrer à la poste en chantant des airs tristes, me semble le comble du bonheur. Voilà, loin derrière le ravin, on aperçoit sur le clair ciel bleu, l'église de campagne au toit vert ; voilà le village, le toit rouge de la maison seigneuriale et le jardin. Qui vit dans cette maison ? Y a-t-il des enfants, le père, la mère, un précepteur ? Pourquoi n'allons-nous pas dans cette maison faire connaissance avec les maîtres ? Voilà une longue file de charrettes attelées de trois chevaux bien nourris, qui nous oblige à tourner ? « Qu'avez-vous ? » demande Vassili au premier cocher, qui, ses gros pieds pendants, agite le fouet et nous suit longtemps d'un regard fixe, insensé, et ne nous répond que quand il est impossible de l'en-

tendre. « Quelle marchandise ? » interroge Vassili, en croisant l'autre charrette, dont le siège est occupé par un autre cocher, allongé sous une natte neuve. Une tête blonde, au visage rouge, à la petite barbiche rousse, sort pour un moment de dessous la natte, regarde notre britchka d'un œil indifférent, méprisant, et se cache de nouveau. Et je pense que probablement ces cochers ne savent pas qui nous sommes, d'où nous venons et où nous allons...

Pendant près d'une heure et demie, plongé en diverses réflexions, je ne remarque pas les numéros marqués sur les bornes de la route. Mais voilà le soleil qui commence à chauffer davantage ma tête et mon dos ; la route devient plus poussiéreuse ; la couverture triangulaire de la boîte à thé commence à m'incommoder fortement. Je change de position : j'ai trop chaud, je suis mal à l'aise, ennuyé. Toute mon attention se fixe sur les poteaux et sur les chiffres qu'ils portent. Je fais divers calculs mathématiques sur le temps qu'il nous faut pour arriver à la station. « Douze verstes sont le tiers de trente-six, et jusqu'à Lipetz il y a quarante et une verstes, alors nous avons un tiers, moins combien ? » etc.

— Vassili, — dis-je, quand je remarquai qu'il s'endormait sur le siège, — laisse-moi sur le siège, mon cher.

Il y consent, nous changeons de place ; aussi-

tôt il se met à ronfler et s'allonge si bien dans la britchka qu'il ne reste de place pour personne. Devant moi, de la hauteur que j'occupe, se déroule le tableau le plus agréable. J'étudie nos quatre chevaux, Néroutchinskaia, Diatchok, Levaia corenaia et Apothicaire, la couleur et les qualités de chacun, dans les moindres détails. Pourquoi aujourd'hui Diatchok est-il attelé à droite et non à gauche, Philippe?... — Je l'interroge timidement.

— Diatchok ?

— Et Neroutchinskaia, elle ne tire pas du tout, — dis-je.

— On ne peut atteler Diatchok à gauche — répondit Philippe, sans faire attention à ma dernière observation. — Ce n'est pas un cheval qu'on puisse atteler à gauche. A gauche, il faut tel cheval, qu'en un mot ce soit un cheval et pas une bête comme celle-là.

Et avec ces paroles, Philippe se pencha à droite, et tirant les guides de toutes ses forces, il se mit à fouetter le pauvre Diatchok, sur la croupe et sur les pattes, bien que Diatchok tirât de toutes ses forces et à lui seul trainât toute la britchka. Philippe ne fait cette manœuvre que lorsqu'il sent la nécessité de se reposer, et on ne sait pourquoi, de rabattre son chapeau d'un côté, bien que jusqu'ici il fût posé très d'aplomb et très solidement sur sa tête.

Je profite de ce moment favorable et demande

à Philippe de me donner les guides. Philippe m'en donne d'abord une, puis une autre, et enfin les six guides et le fouet passent dans mes mains et je suis tout à fait heureux. Je m'efforce, autant que je le puis, d'imiter Philippe et je lui demande si c'est bien ? Mais la conclusion ordinaire, c'est qu'il est mécontent de moi, qu'un cheval travaille trop et que l'autre ne tire pas, il passe son coude devant ma poitrine et me prend les rênes. La chaleur augmente toujours, les nuages moutonnés commencent à se gonfler comme des bulles de savon, ils s'élèvent de plus en plus haut et prennent une teinte gris-forcé. De la portière de la voiture se montre une main qui tient une bouteille et un petit paquet. Vassili, avec une adresse étonnante, saute du siège de la voiture en marche, et nous rapporte des gâteaux, du fromage et du kvass. Sur la pente raide, nous descendons tous de voiture et, par instants, nous courons, en nous avançant, jusqu'au pont, tandis que Vassili et Iakov, enrayant les roues, avec leurs mains, soutiennent la voiture des deux côtés, comme s'ils pouvaient la retenir au cas où elle tomberait. Ensuite, avec la permission de Mimi, moi et Volodia, nous nous installons dans la calèche et Lubotchka et Katenka, vont dans la britchka. Ces changements font grand plaisir aux fillettes, parce qu'elles trouvent, et avec raison, que dans la britchka, c'est beaucoup plus gai. Parfois, pendant la chaleur, en traversant un bos-

quet, nous laissons la voiture nous devancer, nous cueillons des branches vertes et installons un pavillon dans la britchka. Le pavillon mouvant, à la hâte, rattrape la voiture, et Lubotchka en voyant cela, pousse des cris aigus, ce qu'elle ne manque jamais de faire chaque fois qu'une chose lui fait plaisir.

Mais voilà déjà le village où nous dînerons et nous reposerons. On sent déjà l'odeur du village — la fumée, le goudron — on entend le bruit des conversations, des pas, des charrettes; déjà les grelots ne sonnent plus comme en pleine campagne, et des deux côtés défilent des izbas au toit de chaume, au perron de bois découpé, aux petites fenêtres à vasistas rouges et verts, desquelles apparaît, ça et là, le visage d'une femme curieuse. Voilà, les gamins et les fillettes du village: en chemise, les yeux largement ouverts, les bras écartés, ils restent immobiles ou trot-tinent rapidement dans la poussière, avec leurs petits pieds nus; malgré les gestes menaçants de Philippe, ils courent derrière les équipages et tâchent de grimper sur les valises attachées derrière. Voilà, des postiers aux cheveux roux accourent de deux côtés vers les voitures, et, par des paroles et des gestes aimables, tâchent d'attirer chez eux les voyageurs. Crrri! les portes s'ouvrent, les essieux râclent les portes et nous entrons dans la cour. Quatre heures de repos et de liberté!

II

L'ORAGE.

Le soleil s'inclinait à l'horizon, mais ses rayons obliques, brûlants, chauffaient désagréablement mon cou et mes joues ; il était impossible de toucher les bords brûlants de la britchka ; une poussière épaisse couvrait la route et remplissait l'air. Pas un souffle de vent pour la dissiper. Devant nous, toujours à la même distance, se balançait la haute et poussiéreuse caisse de la calèche, derrière laquelle on apercevait rarement le fouet agité par le cocher au-dessus de son chapeau et de la casquette de Iakov. Je ne savais où me mettre : ni le visage, noir de poussière, de Volodia qui sommeillait près de moi, ni le mouvement du dos de Philippe, ni l'ombre allongée de notre britchka qui, à angle aigu, courait derrière nous, ne me donnaient aucune distraction. Toute mon attention

se portait sur le poteau que j'apercevais de loin et sur les nuages, dispersés auparavant dans le ciel, et qui, maintenant, en prenant des teintes sombres, menaçantes, se réunissaient en un grand nuage noir. De temps en temps, un coup de tonnerre retentissait au loin. Cette dernière circonstance augmentait surtout mon impatience d'arriver plus vite à l'auberge. L'orage m'a toujours produit un sentiment indéfinissable de tristesse et de peur.

Jusqu'au village le plus proche, il reste encore dix verstes, et l'énorme nuage violet foncé qui vient Dieu sait d'où, sans le moindre vent, s'avance rapidement vers nous. Le soleil, non encore caché par les nuages, éclaire brillamment ses contours sombres et les nuées grises qui, se détachant de lui, vont jusqu'à l'horizon même. De temps en temps, au loin, brille un éclair, et l'on entend un faible roulement qui, peu à peu, s'accroît, s'approche, et se transforme en un fracas ininterrompu qui embrasse tout le ciel. Vassili se lève sur le siège et abaisse la capote de la britcka; les cochers revêtent leur *armiak*, et à chaque coup de tonnerre ôtent leur bonnet et se signent; les chevaux dressent les oreilles, enflent leurs naseaux comme pour humer l'air frais du nuage qui s'approche, et la britchka roule plus vite sur la route poudreuse. Je commence à avoir peur et mon sang circule plus vite dans mes veines. Mais voilà, les nuages les plus rapprochés commencent déjà à

couvrir le soleil ; déjà, on le voit à peine ; pour la dernière fois, en ce moment, il éclaire la partie horriblement sombre de l'horizon, et disparaît subitement. Tout le pays se transforme, il est tout plongé dans l'ombre. Le bosquet de trembles frissonne, les feuilles deviennent d'une couleur gris-blanc qui ressort en relief sur le fond violacé des nuages, elles s'agitent en bruissant ; les cimes des grands bouleaux commencent à se balancer, et les amas d'herbe sèche tourbillonnent sur la route. Les martinets et les hirondelles au ventre blanc, comme pour nous arrêter, tournoient autour de la britchka et passent au ras du poitrail de nos chevaux ; les choucas, aux ailes largement déployées, volent du côté où le vent les porte ; les bords du tablier de cuir, que nous avons accroché, se soulèvent et laissent passer jusqu'à nous des tourbillons de vent frais, et frappent contre la caisse de la britchka. L'éclair s'allume comme dans la britchka elle-même, aveugle le regard, et pour un moment, illumine le drap gris, les galons, et Volodia pelotonné dans le coin. Dans la même seconde, au-dessus de notre tête, éclate un bruit formidable qui, s'élevant de plus en plus haut, s'étendant de plus en plus loin, comme sur une énorme spirale, augmente peu à peu, et se transforme en un roulement assourdissant qui, malgré nous, nous fait tressaillir et arrête notre respiration. La colère de Dieu ! Que de poésie dans cette idée populaire.

Les roues tournent de plus en plus vite ; aux dos de Vassili et de Philippe qui agitent impatiemment les guides, je remarque qu'ils ont peur aussi. La britchka descend rapidement la pente et frappe le pont de bois ; j'ai peur de faire le moindre mouvement et j'attends notre perte commune.

Crrrac!... le palonnier se décroche, et malgré les coups formidables et ininterrompus, nous sommes forcés de nous arrêter au pont.

La tête appuyée au bord de la britchka, avec un battement de cœur qui arrête ma respiration, je suis avec anxiété les mouvements des gros doigts noirs de Philippe qui, lentement, fait un nœud et arrange les guides, en poussant de côté le cheval, par la main et le manche du fouet.

Le sentiment de peur et de tristesse grandissait en moi avec l'orage, mais quand arriva le moment de calme majestueux qui précède ordinairement l'apogée de l'orage, ce sentiment atteignit un tel degré que je fus convaincu qu'encore un quart d'heure et je mourrais d'émotion. A ce moment même, au-dessous du pont, apparaît subitement, dans une chemise sale et trouée, une créature humaine, haletante, au visage bouffi, hébété, à la tête nue, rasée, aux pieds difformes et décharnés, et à laquelle tient lieu de main un petit morceau de bois rougeâtre, malpropre, qu'il tend droit vers la britchka. « La charité, au nom du Christ ! » clame

une voix plaintive; et le mendiant, à chaque parole, se signe et s'incline à mi-corps.

Je ne puis exprimer le sentiment de terreur qui, alors, envahit mon âme. Un frisson courut jusque dans mes cheveux, et mes yeux, hébétés de peur, se fixèrent sur le mendiant...

Vassili qui, pendant la route, distribuait les aumônes, donnait des instructions à Philippe pour rattacher le palonnier et seulement quand tout fut prêt et que Philippe, remonté sur le siège, eût repris les guides, il se mit à tirer quelque chose de sa poche de côté.

Mais aussitôt que nous partîmes, un éclair aveuglant, qui emplit pour un moment toute la gorge d'une brillante lumière, força d'arrêter les chevaux; et sans aucune interruption, cet éclair s'accompagna d'un si étourdissant éclat de tonnerre, qu'il sembla que toute la voûte céleste se brisait sur nous. Le vent grandissait, la crinière et la queue des chevaux, le manteau de Vassili et les bords du tablier prenaient la même direction et s'agitaient désespérément sous les tourbillons d'un vent terrible. Sur la capote de cuir de la britchka, une grosse goutte de pluie tomba lourdement..... puis une deuxième, une troisième, une quatrième, et subitement, sur nous et sur tout le pays, résonna, comme un roulement de tambour, le bruit particulier d'une pluie battante.

Aux mouvements des coudes de Vassili, je remar-

que qu'il délie sa bourse; le mendiant, tout en continuant à faire le signe de la croix et à s'incliner, court près des roues mêmes au risque d'être écrasé. « Donnez, au nom du Christ ! » Enfin une pièce de cuivre vole devant nous et la malheureuse créature, dans ses loques collées à son corps maigre et mouillé jusqu'aux os, en chancelant sous le vent, reste perplexe au milieu de la route et disparaît à mes yeux.

Une pluie oblique, lancée par un vent violent, tombe à pleins seaux, du vêtement à poil frisé de Vassili, coule en ruisseau dans la mare d'eau sale qui se forme sur le tablier. La poussière accumulée sur la route se transforme en boue liquide que les roues creusent; les secousses deviennent moindres, et sur les bords de la route argileuse, coulent des ruisseaux d'eau trouble. Les éclairs brillent plus larges et plus pâles, les coups de tonnerre sont moins formidables et s'entendent moins à travers le bruit régulier de la pluie.

Mais, maintenant, la pluie tombe en gouttes plus petites, le nuage commence à se dissiper en nuées ondulantes, l'endroit où doit être le soleil commence à s'éclaircir et derrière les bords gris-blanchâtre des nuages, on distingue un petit morceau du ciel clair. Un moment après, un timide rayon de soleil brille déjà dans les flaques de la route, sur la pluie qui tombe droite et en gouttes fines, et sur l'herbe brillante du chemin. Le nuage noir

assombrit encore le côté opposé à l'horizon, mais je n'ai plus peur. J'éprouve un sentiment doux, inexprimable, de l'espoir de la vie, qui remplace bien vite en moi le sentiment pénible de la peur. Mon âme sourit de même que la nature rafraîchie, égayée. Vassili rabat le col de son manteau, ôte son bonnet et le secoue. Volodia rejette le tablier, je me penche hors de la britchka et bois avidement l'air rafraîchi et parfumé. La caisse brillante, lavée de la voiture, avec la malle et les valises, se balance devant nous; les dos des chevaux, les harnais, les guides, les roues, tout est mouillé et brille au soleil, comme recouvert d'un vernis. D'un côté de la route, le champ immense couvert des semailles d'automne et coupé, de ci et de là, de ravins peu profonds, brille de la terre mouillée et de la verdure et s'étend comme un tapis sombre jusqu'à l'horizon même; de l'autre côté, le bois de trembles, bordé de petits buissons de noisetiers et de merisiers, reste immobile, comme dans un débordement de bonheur, et les lourdes branches lavées laissent tomber lentement des gouttes claires de pluie, sur les feuilles desséchées de l'année précédente. De tous côtés, avec une chanson gaie, les alouettes tourbillonnent et s'abaissent; dans le buisson mouillé, on perçoit le mouvement des petits oiseaux, et du bois, on entend nettement le coucou. Cette odeur délicieuse de la forêt après l'orage du printemps; cette odeur de bou-

leau, de violette, de feuilles sèches, de merisier, est si agréable que je ne puis rester dans la britchka ; je saute, je cours vers les buissons, et bien que des gouttes de pluie tombent sur moi de tous côtés, j'arrache des branches humides de merisier en fleurs, je les frappe sur mon visage, j'aspire leur délicieux parfum. Sans faire attention qu'à mes souliers s'attachent de gros tas de boue, et que mes bas sont déjà mouillés, en piétinant dans la boue, je cours à la portière de la voiture.

En tendant quelques branches de merisier, je crie :

— Lubotchka ! Katenka ! Regardez comme c'est beau !

Les fillettes exclament des : Ah ! Ah ! Mimi me crie de m'en aller, pour ne pas me faire écraser.

— Oui, mais voyez comme cela sent bon ! — dis-je.

III

NOUVEAU POINT DE VUE

Katenka était assise près de moi dans la britchka et, en penchant sa jolie petite tête, pensivement elle regardait fuir, sous les roues, la route poussiéreuse. Je la regardais en silence étonné de l'expression triste, sérieuse que je remarquais pour la première fois sur son visage rose.

— Ah ! voilà, nous arriverons bientôt à Moscou, dis-je. — Comment te représentes-tu Moscou ?

— Je ne sais pas — répondit-elle comme à contre-cœur.

— Mais quand même, que penses-tu, est-ce plus grand que Serpoukhov ou non ?

— Quoi ?

— Moi ? rien.

Mais par ce sentiment instinctif qui fait deviner à une personne les pensées d'une autre, et qui est

le fil conducteur de la conversation, Katenka comprit que son indifférence m'était pénible, elle leva la tête et s'adressa à moi :

— Votre papa vous a-t-il dit que nous habiterions chez votre grand'mère ?

— Oui, il a dit que grand'mère veut vivre tout à fait avec nous.

— Et nous demeurerons tous ensemble ?

— Naturellement, nous vivrons en haut dans un appartement, vous dans l'autre, papa habitera le pavillon, et nous dînerons tous ensemble en bas, chez grand'mère.

— Maman dit que votre grand'mère est si imposante, si difficile ?

— Non, on le dirait, comme ça, au commencement. Elle est imposante mais elle n'est pas du tout irritable, au contraire, elle est très bonne et très gaie. Si tu voyais quel bal il y avait le jour de sa fête !

— Quand même, j'ai peur d'elle ; mais du reste, Dieu sait si nous serons...

Katenka se tut subitement et redevint pensive.

— Quoi ? — fis-je avec inquiétude.

— Rien, comme ça.

— Non, tu as dit quelque chose : « Dieu seul... »

— Alors dis-tu, il y avait un bal chez ta grand'mère.

— Oui, quel dommage que vous n'y étiez pas. Il y avait une foule d'invités, mille personnes, la

musique, des généraux et moi j'ai dansé... Katenka! — dis-je en m'arrêtant subitement au milieu de ma description — tu n'écoutes pas?

— Non, j'écoute; tu viens de dire que tu as dansé.

— Pourquoi es-tu si triste?

— On n'est pas toujours gai.

— Non, tu as beaucoup changé depuis que nous sommes revenus de Moscou. Dis-moi la vérité — ajoutai-je d'un air résolu, en me tournant vers elle, — pourquoi es-tu devenue toute singulière?

— Suis-je singulière? — répondit Katenka, avec une vivacité qui prouvait que mon observation l'intéressait — Je ne suis pas du tout singulière.

— Non, tu n'es plus déjà comme autrefois — continuai-je. — Auparavant on voyait que tu es tout à nous, que tu nous regardes comme des parents et que tu nous aimes comme nous t'aimons. Et maintenant, tu es devenue si sérieuse, tu t'éloignes de nous...

— Nullement!

— Non, laisse-moi finir — l'interrompis-je; et déjà je commençais à sentir ce léger picotement du nez qui précède les larmes, car toujours elles emplissaient mes yeux dès que j'exprimais une pensée intense, longtemps contenue. Tu t'éloignes de nous, tu ne parles plus qu'à Mimi, comme si tu ne voulais pas nous connaître.

— Mais on ne peut pas rester toujours les

mêmes, — répondit Katenka, qui avait l'habitude d'expliquer tout par une nécessité fatale, quand elle ne savait que trouver.

Je me rappelle qu'une fois, en se querellant avec Lubotchka qui l'appela sotte, elle répondit : « Tout le monde ne peut être sage, il faut des sottes aussi ; » mais moi je n'étais pas satisfait de cette réponse ; qu'il fallait changer un jour ou l'autre, et je continuai à l'interroger.

— Mais pourquoi donc faut-il cela ?

— Mais nous ne vivons pas toujours ensemble — répondit Katenka, en rougissant légèrement et en regardant le dos de Philippe. — Maman pouvait vivre chez votre feu mère qui était son amie, mais avec la comtesse qui, dit-on, est si irritable, Dieu sait si elles s'entendront. En outre, un jour ou l'autre, nous nous séparerons : vous êtes riches, vous avez Petrovskoié ; nous, nous sommes pauvres. Maman n'a rien.

« Vous êtes riches, nous sommes pauvres, » ces paroles et les conceptions liées à elles me semblaient extraordinairement étranges. Selon ma conception d'alors, seuls les paysans et les mendiants pouvaient être pauvres et, dans mon imagination, je ne pouvais nullement associer l'idée de pauvreté à la gracieuse et belle Katenka. Il me semblait que Mimi et Katenka tant qu'elles vivraient resteraient toujours avec nous et partageraient tout également ; autrement, c'était impossible. Et

maintenant des milliers de pensées nouvelles, confuses, sur leur situation isolée, naissaient dans ma tête, et je me sentis si gêné de ce que nous étions riches et elles pauvres, que je rougis et n'osai regarder Katenka.

« Qu'est-ce que cela peut faire que nous soyons riches et elles pauvres? » — pensai-je; — « et pourquoi en résulte-t-il la nécessité de la séparation? Pourquoi ne pas partager également ce que nous avons? » Mais je compris qu'il ne fallait pas parler de cela à Katenka; déjà un instinct pratique, contrairement aux raisonnements logiques, me disait qu'elle avait raison, et qu'il n'était pas à propos de lui expliquer ma pensée.

— Est-ce que tu nous quitteras? — dis-je : — Comment donc vivrons-nous séparés?

— Que faire? c'est pénible à moi-même, mais si cela arrive, je sais ce que je ferai...

— Tu te feras actrice... en voilà des bêtises! — exclamai-je; car je savais qu'être actrice était depuis longtemps son rêvé aimé.

— Non, je disais cela quand j'étais petite...

— Alors que feras-tu donc?

— J'entrerai au couvent, je vivrai là-bas, je porterai une petite robe noire et une petite toque de velours.

Katenka se prit à pleurer.

Vous est-il arrivé, lecteur, de remarquer que subitement, à une certaine époque de la vie, votre

point de vue, sur certaines choses, est complètement changé? Les objets que nous avons vus jusqu'ici, subitement se tournent vers nous d'un côté que nous ne connaissions pas.

Pour la première fois, un semblable changement moral s'opéra en moi pendant notre voyage, à partir duquel je place le commencement de mon adolescence.

Pour la première fois, très clairement m'est venue en tête la pensée que nous, c'est-à-dire notre famille, nous vivons dans le monde pris par tous les intérêts qui s'agitent autour de nous, mais qu'il existe un autre aspect des hommes, qui n'a rien de commun avec nous, qui ne s'occupe pas de nous et qui n'a pas même l'idée de notre existence. Sans doute je savais auparavant tout cela, mais je n'en avais jamais eu conscience comme maintenant.

L'idée ne se transforme en conviction que par une certaine voie, souvent tout à fait inattendue et différente de celles que suivent d'autres esprits pour arriver à la même conviction. La conversation avec Katenka, qui m'avait bouleversé si fortement et me forçait à réfléchir à son avenir, fut pour moi cette voie. En regardant les villages et les villes que nous traversions, et dans chaque maison desquels vivait au moins une famille comme la nôtre, en remarquant les femmes et les enfants qui, avec curiosité, regardaient l'équipage,

puis disparaissaient pour toujours de nos yeux, en voyant que des boutiquiers et des paysans non seulement ne nous saluaient pas, comme j'étais habitué à le voir à Petrovskoié, mais ne daignaient pas même jeter un regard sur nous, pour la première fois une question se posa à mon esprit : de quoi peuvent-ils s'occuper s'ils ne s'occupent pas de nous ? Et cette question en suggéra d'autres : comment et de quoi vivent-ils ; comment élèvent-ils leurs enfants : les instruisent-ils, les laissent-ils jouer, les punissent-ils ? etc.

IV

A MOSCOU

Arrivé à Moscou, mon point de vue sur les choses et les personnes et mes relations envers elles, se modifia encore plus sensiblement.

A la première rencontre avec grand'mère, quand j'aperçus sa figure maigre, ridée et ses yeux éteints, le sentiment de respect soumis et de crainte que j'éprouvais naguère pour elle, fit place à la compassion, et quand, laissant tomber son visage sur la tête de Lubotchka, elle sanglota comme si, devant ses yeux, était le cadavre de sa fille tant aimée, ma compassion se changea en un sentiment d'affection. Je me sentais mal à l'aise de son chagrin en nous revoyant, j'avais conscience que par nous-mêmes, nous n'étions rien devant ses yeux et que nous ne lui étions chers que par le souvenir, je sentais que dans chaque baiser dont

elle couvrait mes joues, s'exprimait toujours la même pensée : elle est morte, je ne la reverrai plus !

Papa, qui, à Moscou, ne s'occupait presque pas de nous, et le visage préoccupé ne se montrait parmi nous qu'à l'heure du diner, en redingote ou en frac, avec de grands cols de chemise sortant du gilet, ou avec sa robe de chambre, des starosta, des intendants, avec ses promenades dans l'enclos et avec la chasse, perdit beaucoup à mes yeux. Karl Ivanovitch que grand'mère appelait *diatka* et qui subitement, Dieu sait pourquoi, avait eu l'idée de remplacer sa respectable tête chauve, que je connaissais si bien, par une perruque rousse avec une raie de fil presque au milieu de la tête, me semblait si bizarre et si ridicule que j'étais étonné de n'avoir pas remarqué cela plus tôt.

Entre les fillettes et nous s'élevait une sorte de barrière invisible. Chez elles, comme chez nous, il y avait des secrets à part, elles semblaient fières, devant nous, de leurs jupes qui devenaient de plus en plus longues, et nous, nous étions fiers de nos pantalons à sous-pieds. Mimi, le premier dimanche, vint dîner dans une toilette si pompeuse et avec tant de rubans sur la tête, qu'on voyait bien que nous n'étions plus à la campagne et que maintenant tout prendrait une autre tournure.

LE FRÈRE AINÉ

J'étais plus jeune que Volodia d'une année et quelques mois; nous grandissions, étudions et jouions toujours ensemble. Entre nous, il n'y avait aucune distinction d'ainé ou de cadet; mais précisément vers l'époque dont je parle, je commençai à comprendre que Volodia, par son âge, ses goûts et ses capacités, n'était plus un camarade pour moi. Il me semblait même que Volodia reconnaissait sa supériorité et en était fier. Une telle conviction, peut-être erronée, m'inspirait un amour-propre qui souffrait au moindre choc avec lui. En tout il était plus fort que moi : au jeu, à l'étude, dans nos querelles, dans la manière de se tenir, et tout cela m'éloignait de lui et me causait une souffrance morale que je ne pouvais m'expliquer. Si, quand on fit à Volodia ses premières chemises

à plis en toile de Hollande, j'eusse dit tout franchement qu'il m'était très pénible de n'en pas avoir de pareilles, je suis convaincu que j'eusse été soulagé, et que je n'aurais pas pensé, chaque fois qu'il rabattait son col, qu'il faisait cela pour m'agacer. Ce qui m'ennuyait le plus, c'est que Volodia, comme il me semblait parfois, me comprenait, mais tâchait de le cacher.

Qui n'a pas remarqué ces relations mystérieuses, muettes, qui se manifestent dans un sourire imperceptible, dans les mouvements ou dans les regards des personnes qui vivent toujours ensemble : des frères, des amis, entre le mari et la femme, maîtres et serviteurs, surtout quand ces personnes ne sont pas entièrement sincères entre elles. Combien de désirs et de pensées non exprimés, et de peur d'être compris, s'expriment d'un seul regard, au hasard, quand timidement et avec incertitude, se rencontrent vos yeux !

Mais peut-être, dans ce cas, une sensibilité trop chatouilleuse me trompait-elle ; peut-être Volodia ne sentait-il pas la même chose que moi. Il était emporté, franc, mais changeant dans ses entraînements. S'enthousiasmant d'objets les plus divers, il s'y adonnait de toute son âme.

Tantôt, subitement, il était accaparé par la passion des tableaux ; il en dessinait lui-même, ou en achetait de son argent, il en demandait au professeur de dessin, à papa, à grand'mère ; tan-

tôt c'était la passion des bibelots dont il garnissait sa petite table et qu'il ramassait par toute la maison ; tantôt celle des romans, qu'il se procurait en cachette et qu'il lisait jour et nuit... Involontairement je m'associais à ces passions, mais j'étais trop fier pour suivre ses pas, trop jeune et trop peu indépendant pour choisir une nouvelle route. Mais je n'enviais rien autant que le caractère heureux, franc, noble, de Volodia, qui se montrait nettement, surtout dans les querelles qui s'élevaient entre nous. Je sentais qu'il agissait bien, mais ne pouvais l'imiter.

Un jour, dans la période de sa grande passion pour les bibelots, je m'approchai de sa table, et par hasard, cassai un petit flacon de couleur, vide.

— Qui t'a permis de toucher à mes bibelots ? — dit Volodia qui rentrait à ce moment dans la chambre et qui s'aperçut du dérangement que j'avais apporté à la symétrie des divers objets qui ornaient sa petite table. — Où est le petit flacon ? c'est sans doute toi...

— Je l'ai fait tomber par mégarde et il s'est cassé ; le beau malheur !

— Je t'en prie, *n'ose* jamais toucher à ce qui m'appartient — dit-il en ramassant les morceaux du flacon brisé et en les regardant avec tristesse.

— Je t'en prie, *ne commande pas* — répondis-je. — C'est cassé, c'est cassé, que faire ?

Et je souris, bien que n'en ayant nulle envie.

— Oui, pour toi ce n'est rien, mais pour moi c'est *quelque chose* — dit Volodia, en secouant les épaules, geste qu'il avait hérité de papa. — Il a cassé et encore il rit. Oh ! l'insupportable *gamin*.

— Moi je suis un gamin, et toi, tu es un grand sot.

— Je n'ai pas envie de m'injurier avec toi — dit Volodia en me poussant doucement : — Va-t'en.

— Ne me pousse pas !

— Va-t'en !

— Je te dis de ne pas me pousser !

Volodia me prit par la main et voulut m'éloigner de la table, mais j'étais déjà agacé au dernier point : je pris la table par le pied et la renversai : « Alors, voilà pour toi ! » Et tous les bibelots de porcelaine et de cristal tombèrent avec fracas sur le parquet :

— Affreux gamin ! — cria Volodia en tâchant de rattraper les objets qui tombaient.

— Maintenant tout est fini entre nous — pensai-je en quittant la chambre. — Maintenant, nous sommes brouillés pour toujours.

Jusqu'au soir, nous ne nous parlâmes pas ; je me sentais coupable, j'avais peur de le regarder et toute la journée je ne pus m'occuper de rien. Volodia, au contraire, travailla très bien, et comme à l'habitude, après le dîner, il causa et rit avec les fillettes.

Aussitôt que le professeur termina la leçon, je

sortis de la chambre : j'étais très gêné, honteux et confus de rester seul avec mon frère. Après la leçon d'histoire, je pris le cahier et me dirigeai vers la porte. En passant devant Volodia, malgré mon désir de m'approcher et de me réconcilier avec lui, je boudai et tâchai de faire un visage méchant. A ce moment Volodia leva la tête, et avec un sourire imperceptible et moqueur, il me jeta un regard rassurant. Nos yeux se rencontrèrent, et je vis que nous nous comprenions, mais un sentiment insurmontable me poussa à me détourner.

— Nikolenka! — me dit-il d'une voix toute naturelle, pas du tout pathétique — assez se fâcher, pardonne-moi si je t'ai blessé.

Et il me tendit la main.

Quelque chose, montant de plus en plus, commença à me serrer la poitrine et arrêta ma respiration ; mais ce fut l'affaire d'une seconde, dans mes yeux se montrèrent les larmes et je me sentis soulagé.

— Pardon...ne...moi, Vo...lo...dia! -- fis-je en serrant sa main.

Volodia me regarda comme s'il ne comprenait pas pourquoi, dans mes yeux, se montraient des larmes.

VI

МАША

Parmi les changements qui avaient lieu dans ma façon de voir les choses, aucun ne me surprit davantage, que celui grâce auquel, dans une de nos femmes de chambre, je cessai de voir la servante et commençai à voir *la femme*, de qui pouvait dépendre, jusqu'à un certain point, ma tranquillité et mon bonheur.

Du plus loin que je me rappelle, je me souviens aussi d'avoir vu dans notre maison Macha, et jamais, jusqu'à l'occasion qui changea complètement mes regards sur sa personne, et que je raconterai tout de suite, je ne fis la moindre attention à elle. Macha avait près de vingt-cinq ans quand j'en avais quatorze ; elle était très belle, mais je n'ose pas la décrire, j'ai peur que mon imagination ne me présente de nouveau l'image enchanteresse et

trompeuse qui s'était formée en elle en même temps que ma passion. Pour ne pas me tromper, je dirai seulement qu'elle était extraordinairement blanche, bien développée, que c'était une femme et que j'avais quatorze ans.

Dans un de ces moments, quand, le livre en main, on se promène dans la chambre en tâchant de ne pas marcher sur certaines fentes du plancher, ou qu'on chante des motifs ineptes, ou qu'on barbouille d'encre le bord de la table, ou qu'on répète machinalement, sans aucune pensée, une expression quelconque, en un mot, dans un de ces moments où l'esprit se refuse au travail et où l'imagination l'emportant, on cherche des impressions, je sortis de la classe et descendis sans aucun but sur le palier de l'escalier.

Quelqu'un en souliers montait de l'autre côté de l'escalier. Naturellement, je voulus savoir qui c'était, mais subitement le bruit des pas cessa et j'entendis la voix de Macha : « Allez-vous-en, ne faites pas de bêtises, et si Maria Ivanovna venait, ce serait bien ? »

— « Elle ne viendra pas », — chuchota la voix de Volodia, puis après cela, quelque chose remua, on eût dit que Volodia voulait la retenir.

— « Et où donc fourrez-vous vos mains ? N'avez-vous pas honte ! » — Et Macha, avec son fichu dérangé, sous lequel on apercevait une gorge forte et blanche, courut devant moi.

Je ne puis dire quel étonnement produisit sur moi cette découverte ; cependant l'étonnement fit bientôt place à de la sympathie pour l'acte de Volodia : je n'étais plus étonné de son acte lui-même, mais de ce qu'il avait compris qu'agir ainsi est agréable. Et involontairement je voulais l'imiter.

Je passais des heures entières sur le palier de l'escalier, sans aucune pensée, en écoutant attentivement, le moindre mouvement qui se faisait en haut, mais je ne pouvais jamais me résoudre à imiter Volodia, bien que je le désirasse le plus au monde. Parfois, caché derrière la porte, avec un pénible sentiment de jalousie et d'envie, j'écoutais les mouvements qui se faisaient dans la chambre des servantes et il me venait en tête : quelle serait ma situation si j'allais en haut, et voulais, comme Volodia, embrasser Macha ? Que répondrais-je si avec mon nez large, mes mèches hérissées, elle me demandait : « Que voulez-vous ? »

Plusieurs fois, j'avais entendu Macha dire à Volodia : « En voilà une punition, qu'est-ce que vous voulez de moi, allez-vous en d'ici, polisson... Pourquoi Nikolaï Petrovitch ne vient-il pas ici et ne fait-il pas de bêtises ? »

Elle ne savait pas que Nikolaï Petrovitch, en ce moment même, était sous l'escalier, prêt à donner tout au monde pour être seulement à la place du polisson Volodia.

J'étais d'un naturel timide, mais ma timidité s'augmentait encore par la conscience de ma laideur. Et je suis convaincu, que rien n'a une telle influence sur la direction de l'homme que son physique et moins le physique lui-même que la conviction de son charme ou de son manque de charme.

J'avais trop d'amour-propre pour me faire à ma situation. Je me consolais comme le renard, me persuadant que le raisin était encore trop vert, c'est-à-dire que je tâchais de mépriser tous les plaisirs que procure un beau visage, mais j'enviais de tout mon cœur ce dont, selon moi, profitait Volodia, et je tendais toutes les forces de mon esprit et de mon imagination pour trouver du plaisir dans l'orgueilleuse solitude.

VII

GRAINS DE PLOMB

— Mon Dieu, de la poudre!... — exclama Mimi d'une voix suffocante d'émotion. — Que faites-vous? Vous voulez brûler la maison et nous détruire tous...

Et avec une expression de courage indescriptible, Mimi ordonna à tout le monde de s'éloigner, s'approcha à grands pas résolus des grains de plomb éparpillés, et méprisant le danger qui pourrait provenir d'une explosion subite, elle se mit à les écraser du pied. Quand, à son avis, le danger fut enfin passé, elle appela Mikheï et lui ordonna de jeter toute cette *poudre* quelque part, loin, ou plutôt dans l'eau, et, en secouant fièrement son bonnet, elle se dirigea vers le salon. « On les surveille très bien, il n'y a pas à dire », marmonna-t-elle.

Quand papa sortit du pavillon, et que nous, avec lui, partimes chez grand' mère, dans sa cham-

bre, Mimi était déjà installée près de la fenêtre, et avec une expression mystérieuse, officielle, regardait sévèrement dans la direction de la porte. Elle tenait à la main quelque chose enveloppé de papier. Je devinai que c'étaient les grains de plomb, et que déjà grand' mère savait tout.

Outre Mimi, dans la chambre de grand' mère il y avait encore la femme de chambre Gacha, qui, à en juger par son visage gonflé et rouge, était très émue, et le docteur Blumenthal, un petit homme grêlé, qui s'efforçait en vain de calmer Gacha et lui faisait, des yeux et de la tête, des signes mystérieux, pacificateurs.

Grand'mère, elle, était assise un peu en côté et faisait la patience, *le voyageur*, ce qui indiquait toujours une fort mauvaise disposition d'esprit.

— Comment allez-vous aujourd'hui, maman? Avez-vous bien dormi? — demanda papa en baissant respectueusement sa main.

— Très bien, mon cher; vous n'ignorez pas, il me semble, que je me porte toujours tout à fait bien, — répondit grand'mère, sur le même ton que si la question de papa eût été tout à fait déplacée et offensante. — Quoi, voulez-vous me donner un mouchoir propre? — continua-t-elle en s'adressant à Gacha.

— Je vous l'ai donné, — répondit Gacha, en montrant un mouchoir de batiste blanc comme la neige, qui était sur le bras du fauteuil.

— Reprenez ce sale torchon et donnez-moi un mouchoir propre, ma chère.

Gacha s'approcha du chiffonnier, fit jouer un tiroir et le frappa si fort que les vitres en tremblèrent. Grand'mère nous regardait tous sévèrement et suivait fixement tous les gestes de la femme de chambre. Lorsque celle-ci lui eut remis, à ce qu'il me semble, le même mouchoir, grand'mère dit :

— Quand donc me râpez-vous du tabac, ma chère ?

— Je vous en râperai quand j'aurai le temps.

— Que dites-vous ?

— J'en râperai aujourd'hui.

— Si vous ne voulez pas me servir, ma chère, mieux valait le dire, il y a longtemps que je vous aurais renvoyée.

— Renvoyez-moi, on n'en pleurera pas, — marmonna à mi-voix la femme de chambre.

A ce moment, le docteur commença à lui faire signe des yeux, mais elle le regarda avec tant de colère et de résolution qu'il se détourna aussitôt et s'occupa de la petite clef de sa montre.

— Vous voyez, mon cher, — dit grand'mère en s'adressant à papa, lorsque Gacha, tout en continuant à marmonner, eut quitté la chambre. — Vous voyez comme on me parle dans ma maison.

— Permettez, maman, je vous râperai moi-même du tabac, — fit papa, visiblement très embarrassé à cette apostrophe Inattendue.

— Non, je vous remercie : elle est ainsi grossière parce qu'elle sait que personne, excepté elle, ne peut râper le tabac comme j'aime. Vous savez, mon cher, — continua grand'mère après un court silence, — qu'aujourd'hui vos enfants ont failli faire sauter la maison.

Papa regarda grand'mère avec une curiosité respectueuse.

— Oui, voilà avec quoi ils jouent. Montrez, — dit-elle, s'adressant à Mimi.

Papa prit dans sa main les grains de plomb et ne put s'empêcher de sourire.

— Mais ce sont des grains de plomb, maman, ce n'est nullement dangereux.

— Mon cher, je vous suis très reconnaissante de m'instruire, mais seulement je suis déjà trop âgée...

— Les nerfs, les nerfs ! — chuchota le docteur.

Immédiatement papa s'adressa à nous :

— Où avez-vous pris cela ? et comment osez-vous plaisanter avec de telles choses ?

— Il n'y a pas à les interroger, il faut demander à leur diatka à quoi il s'occupe, — dit grand'mère en prononçant avec mépris le mot diatka.

— Voldemar a dit que Karl Ivanovitch, lui-même, lui a donné cette poudre, — ajouta Mimi.

— Eh bien, vous voyez comme il est bon ! — continua grand'mère. Et où est-il, ce diatka ? Comment l'appelle-t-on ? Envoyez-le ici.

— Je lui ai permis de sortir pour des visites, — dit papa.

— Ce n'est pas une raison, il doit toujours être ici. Les enfants ne sont pas à moi, mais à vous et je n'ai pas le droit de vous donner de conseils puisque vous êtes plus sage que moi, — répartit grand-mère, — mais il me semble qu'il est temps déjà de louer pour eux un gouverneur et non un diatka, un paysan allemand, qui ne peut rien leur apprendre sauf de mauvaises manières et des chansons tyroliennes. C'est bien nécessaire, je vous le demande, que les enfants sachent des chansons tyroliennes. Du reste, *maintenant*, il n'y a plus personne pour penser à cela et vous pouvez faire comme vous voulez.

Le mot « maintenant » signifiait : puisqu'ils n'ont plus leur mère, et il suscita de tristes souvenirs dans le cœur de grand-mère ; elle baissa la tête sur la tabatière au portrait et réfléchit.

— J'ai pensé à cela depuis longtemps, — se hâta de dire papa, — et je voulais vous demander conseil, maman : ne faudrait-il pas inviter Saint-Jérôme qui leur donnerait des leçons au cachet ?

— Et tu feras bien, mon ami, — répondit grand-mère, mais non plus de cette voix mécontente de tout à l'heure, — Saint-Jérôme, c'est du moins un GOUVERNEUR qui comprendra comment il faut diriger des enfants de bonne maison, ce n'est pas un simple MÉNIN diatka capable seulement de les promener.

— Demain même je lui parlerai, — dit papa.

Et en effet, deux jours après cette conversation, Karl Ivanovitch cédait sa place à un jeune et élégant Français.

VIII

L'HISTOIRE DE KARL IVANOVITCH

Très tard, la veille du jour où Kárl Ivanovitch devait nous quitter pour toujours, il était debout près du lit, dans sa robe de chambre ouatée et avec sa calotte rouge, et, penché sur la valise, il y rangeait soigneusement son bien.

La conduite de Karl Ivanovitch, à notre égard, était devenue, ces derniers temps, particulièrement sèche : il semblait éviter tout rapport avec nous. Ainsi, quand j'entrai dans sa chambre, il me regarda en-dessous et continua son travail. Je m'étendis sur mon lit, mais Karl Ivanovitch qui, auparavant, me le défendait sévèrement, ne me dit rien, et la pensée qu'il ne nous gronderait plus, qu'il ne nous arrêterait plus, que maintenant il n'avait plus rien de commun avec nous, me rappela vivement la séparation prochaine ; je devins triste

qu'il eût cessé de nous aimer et je voulus lui exprimer ce sentiment.

— Permettez-moi de vous aider, Karl Ivanovitch ?
— dis-je en m'approchant de lui.

Karl Ivanovitch me regarda et de nouveau se détourna, mais dans le regard rapide qu'il jeta sur moi, je lus, non l'indifférence, par laquelle je m'expliquais sa froideur, mais une tristesse sincère, concentrée.

— Dieu voit tout et sait tout, en tout est sa sainte volonté, — prononça-t-il en se redressant de toute sa taille et en soupirant profondément. — Oui, Nikolenka, — continua-t-il en remarquant l'expression de sympathie réelle avec laquelle je le regardais : — mon sort est d'être malheureux depuis l'enfance même, jusqu'aux planches du cercueil. On m'a toujours payé par le mal le bien que j'ai fait aux hommes, et ma récompense n'est pas ici-bas, mais la-haut, — fit-il en montrant le ciel. — Si vous connaissiez mon histoire et tout ce que j'ai souffert dans cette vie!... J'ai été cordonnier, j'ai été soldat, j'ai été *déserteur*, j'ai été fabricant, j'ai été précepteur, et maintenant je suis zéro, et pour moi comme pour le fils de Dieu, il n'y a où poser la tête, — conclut-il, et, fermant les yeux, il se laissa tomber dans son fauteuil.

En remarquant chez Karl Ivanovitch cette humeur sentimentale, dans laquelle, sans faire attention aux auditeurs, il exprimait pour lui-même

les pensées les plus cordiales, je m'assis sur le lit, en silence, et n'ôtai pas les yeux de sa bonne figure.

— Vous n'êtes plus un enfant et vous pouvez comprendre. Je vous raconterai mon histoire et tout ce que j'ai supporté dans cette vie. Un jour viendra, où vous vous rappellerez le vieil ami qui vous aimait beaucoup, enfants!...

Karl Ivanovitch s'accouda sur la table qui était près de lui, huma une prise de tabac, et en levant les yeux au ciel, de cette voix de gorge, monotone, qu'il prenait à l'ordinaire pour nous faire la diétée, il commença son récit par ces mots :

— *Je fus malheureux dès le sein de ma mère. DAS UNGLUK VERFOLGTE MICH SCHON IM SCROSSE MEINER MUTTER!* — répéta-t-il encore, avec la même expression.

Puisque Karl Ivanovitch m'a plus d'une fois raconté son histoire, et dans le même ordre, avec la même expression et les mêmes intonations invariables, j'espère la rendre presque mot à mot. Était-ce réellement son histoire ou le produit de sa fantaisie, né pendant sa vie solitaire dans notre maison et auquel il commençait à croire lui-même à force de le répéter, ou seulement ornait-il de faits fantaisistes les événements réels de sa vie? jusqu'à ce jour, je ne saurais le dire. D'un côté, il racontait son histoire avec un sentiment trop vif, avec trop de suite et de méthode, — et ce sont les

principaux indices de la véracité, — pour qu'on ne le croie pas ; et de l'autre côté, dans son histoire, il y avait trop de beautés poétiques, pour ne pas susciter le doute.

« Dans mes veines coule le noble sang des comtes Von Sommerblatt ! IN MEINEN ADERN FLIESST DAS EDLE BLUT DER GRAFEN VON SOMMERBLATT ! Je naquis six semaines après le mariage. Le mari de ma mère, (je l'appelais papa), était fermier chez le comte Sommerblatt. Il ne pouvait pardonner la honte de ma mère et ne m'aimait pas. J'avais un petit frère Johann et deux sœurs ; mais j'étais un étranger dans ma propre famille ! ICH WAR EIN FREMDER IN MEINER EIGENEN FAMILIE ! Quand Johann faisait des sottises, papa disait : « Avec cet enfant, Karl, je n'aurai pas un moment de tranquillité ! » Et l'on me grondait et me punissait. Quand les sœurs se querellaient entre elles, papa disait : « Karl ne sera jamais un enfant obéissant ! » et l'on me grondait et me punissait. Seule ma bonne mère m'aimait et me caressait. Souvent elle disait : « Karl, venez dans ma chambre. » Et elle m'embrassait en cachette. « Pauvre Karl, — disait-elle, — personne ne t'aime, mais je ne te changerais pour personne. Ta mère te demande une chose, — me disait-elle, — apprends bien, et sois toujours un honnête homme, Dieu ne t'abandonnera pas ! TRACHT E NUR EIN EHRLICHER DEUTSCHER ZU WERDEN — SAGTE SIE —

UND DER LIEBE GOTT WIRD DICH NICHT VERLASSEN ! » Et je tâchai. Quand j'eus atteint quatorze ans et que je pus faire ma première communion, maman dit à papa : « Karl est maintenant un grand garçon, Gustave, que ferons-nous de lui ? » « Je ne sais pas, » dit papa. Alors maman dit : « Envoyons-le en ville chez M. Schultz pour qu'il soit cordonnier ! » Et papa dit : « Bon. » UND MEIN VATER SAGTE « GUT ». Six ans et sept mois je vécus en ville chez le patron cordonnier, et le patron m'aimait. Il disait : « Karl est un bon ouvrier et bientôt il sera mon GESELLE ! » Mais... l'homme propose et Dieu dispose... En 1796 on fit la CONSCRIPTION, et tous ceux qui pouvaient servir, de dix-huit à vingt-et-un ans, devaient se réunir en ville.

» Papa et mon frère Johann vinrent en ville et nous allâmes ensemble tirer Loos, qui serait SOLDAT, et qui ne serait pas SOLDAT, Johann tira un mauvais numéro, — il devait être SOLDAT. Moi, je tirai un bon numéro et je ne devais pas être soldat. Et papa dit : « Je n'ai qu'un fils, et je dois m'en séparer ! ICH HATTE EINEN EINZIGEN SOHN UND VON DIESEM MUSS ICH MICH TRENNEN ! »

» Je lui pris la main et lui dis : « Pourquoi dites-vous cela, papa ? Venez avec moi, je vous dirai quelque chose. » Et papa est venu. Papa est venu avec nous, et nous nous sommes assis au cabaret près d'une petite table. « Donnez-nous deux BIERKRUG, » dis-je. On nous l'apporta. Nous

bûmes un petit verre, frère Johann but aussi.

« — Papa! » — commençai-je, — « pourquoi avez-vous dit que vous n'avez qu'un fils et qu'il vous faut vous en séparer, mon cœur veut sauter quand j'entends *cela*. Frère Johann ne servira pas, je serai SOLDAT... Karl n'est nécessaire ici à personne, et Karl sera SOLDAT. »

« — Vous êtes un honnête homme, Karl Ivanovitch! » — dit papa, et il m'embrassa. — DU BIST EIN BRAVER BURSCHE! SAGTE MIR MEIN VATER, UND KUSSTE MICH! »

» Et je fus SOLDAT. »

IX

SUITE

« C'était alors un temps terrible, Nikolenka — continua Karl Ivanovitch. — Il y avait Napoléon. Il voulait conquérir l'Allemagne, et nous avons défendu notre patrie jusqu'à la dernière goutte de notre sang! UND WIR VERTHEIDIGTEN UNSER VATERLAND BIS AUF DEN LEZTEN TROPFEN BLUT!

» Je fus à Ulm, à Austerlitz! Je fus sous Wagram! ICH WAR BEI WAGRAM! »

— Vous êtes-vous battu aussi? — fis-je avec étonnement en le regardant. — Est-ce que vous avez tué des hommes?

Karl Ivanovitch me rassura bientôt à ce sujet.

« Une fois, un GRENADIER français, resté en arrière des siens, tomba sur la route. J'accourus avec un fusil et je voulus le percer, ABER DER FRANZOSE WARF SEIN GEWEHR UND RIEF, PARDON (1), et je le laissai!

(1) Mais le Français jeta son fusil et demanda grâce.

» Sous Wagram, Napoléon nous enferma dans une île et nous entourra si bien qu'il n'y avait aucun moyen de salut. Pendant trois jours nous restâmes sans vivres et nous étions dans l'eau jusqu'aux genoux. Le brigand Napoléon ne nous prenait pas et ne nous laissait pas ! UND DER BÖSEWICHT NAPOLEON WOLLTE UNS NICHT GEFANGEN NEHMEN UND AUCH NICHT FREILASSEN !

» Le quatrième jour, grâce à Dieu, on nous fit prisonniers, et on nous conduisit dans une forteresse. J'avais un pantalon bleu, un uniforme de bon drap, quinze thalers d'argent, et une montre d'argent, — cadeau de papa. Le SOLDAT français me prit tout. Pour mon bonheur, trois louis que ma mère m'avait donnés étaient cousus dans ma flanelle, personne ne les trouva.

» Je ne voulais pas rester longtemps dans la forteresse et me décidai à fuir. Un jour de grande fête, je dis au sergent de garde : « Monsieur le sergent, aujourd'hui, c'est grande fête et je veux la célébrer, apportez, je vous prie deux bouteilles de madère et nous les boirons ensemble. » Et le sergent dit : « Bon. » Quand le sergent apporta le madère et que nous eûmes bu un petit verre, je lui pris la main et lui dis : « Monsieur le sergent, vous avez peut-être, vous aussi, un père et une mère ? » Il répondit : « Oui, monsieur Mayer. » — « Mon père et ma mère, — dis-je, — ne m'ont pas vu depuis huit ans, ils ne savent pas si je suis

vivant où si mes os sont depuis longtemps dans la terre humide. Oh ! monsieur le sergent, j'ai deux louis cousus dans ma flanelle, prenez-les et laissez-moi partir. Soyez mon bienfaiteur, et maman, toute sa vie, priera pour vous le Dieu puissant. »

» Le sergent but un petit verre de madère et dit : « Monsieur Mayer, je vous aime beaucoup et je vous plains, mais vous êtes prisonnier, et moi SOLDAT. » Je serrai sa main et dis : « Monsieur le sergent ! ICH DRUCKTE EHM DIE HAND UND SAGTE : « HERR SERJANT. »

» Le sergent répondit : « Vous êtes pauvre et je ne prendrai pas votre argent, mais je vous aiderai ; quand j'irai dormir, achetez un seau d'eau-de-vie pour les soldats et ils s'endormiront et moi je ne vous regarderai pas. »

« C'était un homme bon. J'achetai un seau d'eau-de-vie et quand le SOLDAT fut ivre, je pris mes bottes, un vieux manteau et doucement sortis de la porte. J'allai aux remparts et voulus sauter, mais il y avait de l'eau et je ne voulais pas abîmer mon unique habit : je me dirigeai vers la porte.

» La sentinelle marchait armée d'un fusil AUF UND AB (1) et me regarda. « Qui vive ? » SAGDE ER AUF EIN MAL (2), et je me tus. « Qui vive ? » SAGTE ER SUM ZWEITEN MAL (3), et je me tus. « Qui vive ? » SAGTE ER

(1) Sur l'épaule.

(2) Dit-elle une fois.

(3) Dit-elle une seconde fois.

ZUM DRITTEN MAL (1), *et je m'enfuis. Je sautai dans l'eau, grimpai sur l'autre rive et pris la fuite.* ICH SPRANG IN'S WASSER KLETTERTE AUF DIE ANDERE SEITE UND MACHTE MICH AUSDEM STAUBE.

» Toute la nuit je courus sur la route, mais quand vint l'aurore, craignant d'être reconnu, je me cachai dans les hauts seigles. Là je me mis à genoux, joignis les mains, remerciai le père du Ciel de m'avoir sauvé, et tout à fait tranquille, je m'endormis. ICH DANKTE DEM ALLMÄCHTIGEN GOTT FÜR SEINE BARMHERZIGKEIT UND MIT BERUHGIGTEN GEFÜHL SCHLIEF ICH EIN.

» Je m'éveillai le soir et allai plus loin. Tout à coup un grand chariot allemand attelé de deux chevaux noirs, me rattrapa. Dans le chariot était assis un homme bien mis, il fumait la pipe et me regarda. Je ralentis le pas pour être dépassé par le chariot. Mais, j'allais doucement et le chariot allait de même, et l'homme me regardait ; j'allais plus vite, et le chariot allait plus vite, et l'homme me regardait. Je m'assis au bord de la route, l'homme arrêta ses chevaux et me regarda : « Jeune homme, » dit-il, — où allez-vous si tard ? » Je répondis : « Je vais à Francfort. » — « Asseyez-vous dans mon » chariot, il y a de la place et je vous conduirai... » Pourquoi n'avez-vous rien avec vous, pourquoi » votre barbe n'est-elle pas rasée, et pourquoi votre

(1) Dit-elle une troisième fois.

» habit est-il boueux? » me demanda-t-il quand je fus assis près de lui. « Je suis un pauvre homme, » — dis-je, — et je vais me louer dans n'importe » quelle fabrique, et mon habit est couvert de » boue parce que je suis tombé en route. » — » Vous ne me dites pas la vérité, jeune homme, » la route est sèche, de ce temps-ci ». — Je me tus.

— » Dites-moi toute la vérité, » — fit le brave homme; — « qui êtes-vous et où allez-vous? votre » figure me plaît et si vous êtes un honnête gar- » çon, je vous aiderai. »

Et je lui racontai tout. Il dit : « Bon jeune » homme, venez à ma fabrique de cordes, je vous » donnerai du travail, des vêtements, de l'argent, » et vous vivrez chez moi. »

« Je dis « bon » ».

« Nous arrivâmes à la fabrique de cordes et le brave homme dit à sa femme : « Voilà un jeune » homme qui a combattu pour sa patrie; fait pri- » sonnier, il s'est enfui : il n'a ni gîte, ni habit, ni » pain, il vivra chez nous. Donne-lui un habit » propre et sers-lui à manger. »

» Je vécus à la corderie une année et demie, et mon patron m'aimait tant qu'il ne voulait pas me laisser partir. Il était si bon pour moi. J'étais alors un bel homme, j'étais jeune, de haute taille, yeux bleus, nez romain... et MADAME L*** (je ne puis dire son nom, la femme de mon patron) était jeune et jolie. Et elle m'aimait.

» Quand elle me *vit*, elle me *dit* : M. Mayer, comment vous appelle votre maman ? » Je dis :
» KARLCHEN. »

» Et elle me dit : « KARLCHEN ! asseyez-vous
» près de moi. »

» Je m'assis près d'elle, elle me dit : « KARLCHEN,
» embrassez-moi. »

» Je l'embrassai et elle dit : « KARLCHEN, je vous
» aime tant que je ne puis plus souffrir, » et elle
tremblait toute... »

Ici, Karl Ivanovitch faisait une longue pause, roulait ses bons yeux bleus, hochait légèrement la tête, continuait à sourire, comme on sourit sous l'influence d'un souvenir agréable.

« Oui, — commença-t-il de nouveau en se car-
rant dans son fauteuil et en refermant sa robe de
chambre, — Oui, dans ma vie, il y a eu beaucoup
de bon et de mauvais, mais voilà mon témoin — et
il montrait l'image du saint Sauveur, brodée sur un
canevas, et qui pendait au-dessus de son lit —
personne ne peut dire que Karl Ivanovitch est un
malhonnête homme ! Je ne voulais pas payer par
une ingratitude noire le bien que m'avait fait
M. L*** et je résolus de m'enfuir de chez lui. Le
soir, quand tous furent partis dormir, j'écrivis une
lettre à mon patron, je la mis sur la table de ma
chambre, je pris mes habits, trois thalers d'argent
et doucement, je sortis dans la rue. Personne ne
m'avait vu et je suivis la route. »

SUITE

« Depuis neuf ans je n'avais pas vu maman, et j'ignorais si elle vivait ou si elle gisait déjà dans la terre humide. Je suis allé dans mon pays. En arrivant à la ville, je demandai où habitait Gustave Mayer, jadis fermier du comte Sommersblatt; et l'on me dit : « Le comte Sommersblatt est mort et » Gustave Mayer demeure maintenant dans une » grande rue et tient un débit de *liqueurs*. » Je mis un gilet neuf, une bonne redingote — cadeau du fabricant — et je me rendis au débit de liqueurs de mon papa. Ma sœur MARIECHEN était assise dans la boutique et me demanda ce que je voulais? Je dis : » Peut-on boire un petit verre de liqueur? » t elle appella : « VATER! un grand jeune homme e- » mande un petit verre de liqueur. » Et le père répondit : « Donne un petit verre de liqueur à ce » jeune homme. » Je m'assis près de la petite table, je bus un petit verre de liqueur, je fumai une pipe et regardai papa, MARIECHEN et JOHANN, qui était

entré aussi dans le débit. Pendant la conversation, papa me dit : « Vous savez probablement, jeune » homme, où est notre *armée*? Je répondis : « Je » viens moi-même de l'armée, elle est près de » Vienne. — « Notre fils était soldat — fit papa — » et voilà neuf ans qu'il ne nous a pas écrit et nous » ne savons pas s'il est *vif* ou mort. Ma femme » pleure toujours... » Je tirai une bouffée de ma pipe et dis : « Comment se nomme votre fils et où » a-t-il servi? Je le connais peut-être... » — « Il » s'appelle Karl Mayer et il a servi dans les » chasseurs autrichiens, » répondit papa. « Il est » de haute taille et bel homme comme vous », ajouta sœur MARIECHEN. Je dis : « Je connais votre » KARL! » — « AMALIA! » — SAGTE AUF EINMAL MEIN VATER (1) — « viens, viens vite ici, il y a un jeune » homme qui connaît votre KARL! » *Et ma chère maman entra de la porte du fond. Je la reconnus immédiatement. « Vous connaissez notre Karl » fit-elle en me regardant, et toute pâle, elle trembla! »* « Oui, je l'ai vu », dis-je et je n'osais lever les yeux sur elle, mon cœur voulait *sauter*. « Mon KARL est » vivant! » exclama maman. — « Dieu soit loué! » « Où est-il mon cher KARL? Je mourrais tranquille » si je pouvais voir encore une fois mon fils bien- » aimé, mais Dieu ne le veut pas! » Et il a pleuré... *Je n'y tins plus...* « Maman! » — dis-je : « Je suis » Karl! » *Et elle tomba dans mes bras.*

(1) Dit une fois mon père.

Karl Ivanovitch fermait les yeux et ses lèvres tremblaient :

« MUTTER! — SAGTE ICH — ICH BIN IHR SOHN, ICH BIN, IHR KARL! UND SIE STURTZE MIR IR DIE ARME » répétait-il en se calmant un peu et en essuyant de grosses larmes qui coulaient sur ses joues.

» Mais Dieu ne voulait pas que je finisse mes jours dans mon pays, j'étais réservé au malheur! DAS UNGLUCK VERFOLGTE MICH UBERALL!... Je ne restai que trois mois dans mon pays. Un dimanche, au café, je pris un bock de bière, je fumai ma pipe, et avec un camarade nous causâmes de POLITIK, de l'empereur Frantz, de NAPOLÉON, de la guerre, et chacun disait son mot. Près de nous, était assis un monsieur en UEBERROCK (1) gris; il buvait du café, fumait sa pipe et ne se mêlait pas à notre conversation, ER RAUCHTE SEIN PFEIFCHEN UND SCHWIEG STILL. Quand le NATCHVÄXCHER sonna dix heures, je pris mon chapeau, payai et partis à la maison. Au milieu de la nuit, quelqu'un frappa à la porte. Je m'éveillai et dis : « Qui frappe? » « MACHT AUF » Je continuai : « Dites-moi qui est là et j'ouvrirai. » « ICH SAGTE : « SAGT WER IHR SEID UND ICH WERDE AUFMACHEN. » — MACHT AUF IM NAMEN DES GESETZES! » — dit-on derrière la porte. Et j'ai ouvert. Deux soldats avec des fusils étaient derrière la porte, et dans la chambre est entré l'homme inconnu en UEBERROCK.

(1) U eberrock: paletot.

gris qui était assis près de nous au café. C'était un espion ! ES WAREIN SPION... « Suivez-moi », dit l'espion, « Bien », répondis-je... Je pris mes bottes, UND PANTALON, je mis mes bretelles et marchai dans la chambre. Quelque chose bouillonnait dans mon cœur. Je me dis — c'est un lâche ! et je m'approchai du mur où était accrochée mon épée, je la saisis brusquement et dis : « *Tu es un espion, défends-toi !* » DU BIST EIN SPION, VERTHEIDIGE DICH ! » ICH GABE EIN HIEB à droite, EIN HIEB à gauche et un coup sur la tête. *L'espion est tombé !*

» J'attrapai ma valise, l'argent, et sautai par la fenêtre. ICH NAHM MEINEN MANTELSACK UND BEUTEL UND SPRANG ZUM FENSTER HINAUS. ICH KAM NACH EMS, là-bas, j'ai fait connaissance du général Sazine. Il m'aima, me procura un passeport chez l'ambassadeur et me prit avec lui en Russie pour instruire ses enfants. Quand le général Sazine mourut, votre maman m'appela chez elle. Elle me dit : « Karl Ivanovitch ! Je vous confie mes enfants, aimez-les et je ne vous abandonnerai jamais, j'assurerais le repos de votre vieillesse. » Maintenant elle n'est plus et tout est oublié. Pour mes vingt années de dévouement, je dois maintenant, à mon âge avancé, errer dans la rue pour chercher un morceau de pain dur. *Dieu voit et connaît cela, c'est sa sainte volonté, c'est pour vous, mes enfants, que j'ai peine !* » conclut Karl Ivanovitch, en m'attirant par la main et me baisant au front.

XI

UN UN

Après une année de deuil, grand'mère se remit un peu de la douleur qui l'avait frappée et commença, bien que rarement, à recevoir quelques invités, surtout des enfants de notre âge, nos camarades et nos amis.

Le jour de naissance de Lubotchka, le 13 décembre, avant le diner, la princesse Kornakova arriva chez nous avec ses filles, madame Valakhina, avec Sonitchka, Ilinka Grapp et les deux plus jeunes Ivine.

Les échos des conversations, des rires, des allées et venues, montaient à nous d'en bas où était réunie toute la société, mais nous ne pouvions nous joindre à elle avant la fin des classes du matin. Sur le tableau, accroché dans la salle de classe, était inscrit : LUNDI, DE 2 A 3, MAÎTRE D'HISTOIRE ET DE

GÉOGRAPHIE ; et précisément, il nous fallait attendre ce MAÎTRE D'HISTOIRE, écouter sa leçon et le reconduire, avant d'être libres. Il était déjà deux heures vingt, et le maître d'histoire n'était pas encore là. et même on ne l'apercevait pas dans la rue par où il devait venir, et où je regardais avec le plus grand désir de ne le voir jamais.

— On dirait que Lebediev ne viendra pas aujourd'hui, — fit Volodia, en s'arrêtant, pour un moment, de lire Smaragdoï, dans lequel il préparait sa leçon.

— Dieu fasse, Dieu fasse... car je ne sais absolument rien... Cependant, voilà, il me semble qu'il vient, — ajoutai-je d'une voix triste.

Volodia se leva et s'approcha de la fenêtre.

— Non, ce n'est pas lui, c'est un *seigneur* quelconque — dit-il. — Attends encore jusqu'à deux heures et demie — ajouta-t-il en s'étirant et en se grattant le sommet de la tête, ce qu'il faisait toujours quand il se reposait de son travail. — S'il n'est pas rendu à deux heures et demie, alors nous pourrons demander à Saint-Jérôme de serrer nos cahiers.

— Et voilà, quel besoin a-t-il de ve-e-e-nir? — dis-je en m'étirant aussi et en brandissant au-dessus de ma tête le livre de Kaïdanov que je tenais à deux mains.

Ne sachant plus que faire, j'ouvris le livre à l'endroit où j'avais marqué la leçon et commençai

à la parcourir. La leçon était longue et difficile, je ne la savais pas du tout et vis que je ne réussirais jamais à en retenir le moindre mot, d'autant plus que je me trouvais dans cet état d'énervement pendant lequel l'attention refuse de s'arrêter sur n'importe quel sujet.

A la dernière leçon d'histoire, qui m'a toujours semblé la science la plus ennuyeuse et la plus difficile, Lebediev s'était plaint de moi à Saint-Jérôme et dans le cahier de notes m'avait marqué deux, ce qui était considéré comme très mauvais. Saint-Jérôme me dit alors que si, à la leçon suivante, j'obtenais moins de trois, je serais sévèrement puni. Et voilà, maintenant, c'était cette leçon suivante et j'avoue franchement que j'avais très peur.

J'étais si absorbé à parcourir une leçon inconnue pour moi, que je fus frappé soudain d'un bruit de galoches qu'on ôte, venant de l'antichambre. A peine avais-je le temps de me retourner, que j'apercevais dans la porte, le visage grêlé, répugnant pour moi, trop connu et désagréable du maître, dans son frac bleu aux boutons de l'université.

Le maître posa lentement son chapeau sur la fenêtre, les cahiers sur la table, releva des deux mains les pans de son habit (comme si c'était très nécessaire) et avec un soupir, s'assit à sa place.

— Eh bien, messieurs, — fit-il en frottant l'une contre l'autre ses mains en sueur, — récapitu-

lons d'abord ce qui a été dit dans la classe précédente, et après je tâcherai de vous faire connaître la suite des événements du moyen âge.

Cela voulait dire : récitez vos leçons.

Pendant que Volodia récitait avec l'aisance et l'assurance des gens qui savent bien leur leçon, moi, sans aucun but, je sortis sur l'escalier, et comme je ne pouvais aller en bas, alors, tout naturellement, sans le remarquer moi-même, je me suis trouvé sur le palier. Mais à peine m'étais-je installé à mon poste ordinaire d'observations — derrière la porte — que subitement Mimi, qui était toujours la cause de mes malheurs, tombait sur moi : « Vous, ici ? » dit-elle en me regardant sévèrement puis en regardant la porte de la chambre des bonnes et enfin, en me regardant de nouveau.

Je me sentis tout à fait coupable et parce que je n'étais pas en classe, et parce que je me trouvais en cet endroit défendu ; c'est pourquoi je me tus et, penchant la tête, j'offrais en ma personne l'expression du plus touchant repentir.

— « Mais ça ne ressemble à rien du tout, » — cria Mimi. — « Que faites-vous ici ? » — Je me tus. — « Non, cela ne se passera pas ainsi — répéta-t-elle en frappant du dos de ses doigts la rampe de l'escalier, je raconterai tout à la comtesse. »

Il était déjà trois heures moins cinq quand je revins à ma place. Le maître, comme s'il n'avait

remarqué ni mon absence, ni ma présence, expliquait à Volodia la leçon suivante. Quand, en finissant ses explications, il commença à plier le cahier et que Volodia sortit dans l'autre chambre pour apporter le cachet, il me vint en tête l'agréable pensée que tout était fini et qu'on m'oublierait. Mais tout à coup, le maître, avec un sourire à demi méchant, s'adressant à moi :

— J'espère que vous avez appris votre leçon — fit-il en se frottant les mains.

— Je l'ai apprise, — répondis-je.

— Veuillez me dire quelque chose de la croisade de saint Louis, — dit-il en se balançant sur la chaise et en regardant pensivement sous ses pieds. — D'abord, vous me parlerez des causes qui ont excité le roi de France à prendre la croix, — fit-il en soulevant les sourcils et en montrant du doigt l'encrier ; — ensuite, vous m'expliquerez les traits généraux caractéristiques de cette croisade, — ajouta-t-il, en faisant un mouvement de toute la main, comme pour attraper quelque chose, — et enfin, l'influence de cette expédition sur les États européens en général, — dit-il en frappant avec le cahier le côté gauche de la table — sur l'Etat français en particulier — conclut-il en frappant sur le côté droit de la table et en penchant la tête à droite.

J'avalai plusieurs fois ma salive, je toussotai, penchai la tête de côté et me tus. Ensuite, prenant

la plume qui était sur la table, je me mis à la déchiqueter et continuai à me taire.

— S'il vous plaît, la plume, — fit le maître en tendant la main, — elle nous servira. Eh bien ?

— Sai... Sai... saint Louis, était... était... un sage et bon roi.

— Quoi ?

— Roi. Il eut l'idée d'aller à Jérusalem et *il remit les rênes du gouvernement* à sa mère.

— Comment s'appelait-elle ?

— B... Bl... Blanca.

— Comment, Boulanca ?

Je souris niaisement.

— Eh bien, ne savez-vous pas encore autre chose ? — fit-il avec un sourire.

Je n'avais plus rien à perdre, je toussotai et commençai à raconter tout ce qui me vint en tête. Le maître se taisait en époussetant la table avec la plume qu'il m'avait prise ; il regardait fixement à côté de mon oreille, et répétait de temps en temps : « Bien, très bien ! » Je sentais que je ne savais rien, que je ne m'exprimais pas du tout comme il fallait et il m'était horriblement pénible de voir que le maître ne m'arrêtait pas, ne me reprenait pas.

— Pourquoi donc a-t-il eu l'idée d'aller à Jérusalem ? dit-il en répétant mes paroles.

— Parce que... c'est que... pour...

Je m'embrouillai tout à fait, je n'ajoutai plus un

mot et je sentis que même si cette canaille de maître se taisait toute une année et me regardait interrogativement, je ne pourrais pas émettre un son.

Le maître me regarda environ trois minutes, puis, subitement, il fit exprimer à son visage une expression de tristesse profonde, et d'une voix affligée, il dit à Volodia qui, en ce moment, entrait dans la chambre :

— Donnez-moi le cahier, que j'inscrive les notes.

Volodia le lui donna et posa discrètement le cachet près de lui.

Le maître ouvrit le cahier et plongea avec précaution la plume dans l'encre, d'une belle écriture il marqua à Volodia cinq dans la colonne où étaient ses notes; il me regarda, secoua l'encre de sa plume et demeura pensif.

Subitement, sa main fit un mouvement à peine sensible, et dans la colonne parut un très bel *un*, et un point. Un autre mouvement dans la colonne de la conduite, un autre *un*, et un point.

En fermant avec précaution le cahier de notes, le maître se leva et s'approcha de la porte sans avoir l'air de remarquer mon regard qui exprimait le désespoir, la prière, le reproche.

— Mikhaïl Larionovitch ! — dis-je.

— Non, — répondit-il comprenant déjà ce que je voulais lui dire, — on ne peut apprendre ainsi; je ne veux pas être payé pour rien.

Le maître reprit ses galoches, son pardessus de camelot, noua avec beaucoup de soin son cache-nez. Comme si l'on pouvait s'occuper de quelque chose après ce qui m'était arrivé! Pour lui, un mouvement de la plume et pour moi, le plus grand malheur.

— La classe est finie? — demanda Saint-Jérôme en entrant dans la chambre.

— Oui.

— Le maître est-il content de vous?

— Oui, répondit Volodia.

— Quelle note avez-vous eue?

— Cinq.

— Et NICOLAS?

Je me tus.

— Quatre, je crois, fit Volodia.

Il comprit qu'il fallait me sauver au moins pour aujourd'hui. Qu'on me punisse, mais au moins pas aujourd'hui qu'il y a des invités.

VOYONS, MESSIEURS, (Saint-Jérôme avait l'habitude d'ajouter « voyons » à chaque parole), FAITES VOTRE TOILETTE ET DESCENDONS.

XII

LA PETITE CLEF

Une fois descendus, à peine avions-nous eu le temps de saluer tous les invités, qu'on nous appela à table. Papa était très gai (depuis quelque temps il gagnait beaucoup). Il fit cadeau à Lubotchka d'un riche service en argent, et pendant le dîner il se rappela que, dans le pavillon, chez lui, était restée encore une bonbonnière préparée pour la fête.

— Au lieu d'envoyer un domestique, vas-y, Coco, — me dit-il. — Les clefs sont sur la grande table, dans la coquille, tu sais?... Tu les prendras et avec la plus grande des clefs ouvre le deuxième tiroir à droite, là-bas tu trouveras une bonbonnière et des bonbons dans du papier, tu apporteras le tout ici.

— Et faut-il t'apporter des cigares? — deman-

dai-je, sachant que toujours, après le dîner, il envoyait chercher des cigares.

— Apporte et prends garde, ne touche à rien, chez moi ! — cria-t-il comme je m'éloignais.

Je trouvai les clefs à l'endroit indiqué et j'allais déjà ouvrir le tiroir, lorsque l'envie me prit de savoir quel objet pouvait ouvrir la clef minuscule qui était dans le même trousseau.

— Sur la table, parmi des milliers d'objets divers, se trouvait près du bord un portefeuille brodé fermé par un petit cadenas.

Et je voulus essayer si la petite clef y correspondait. L'expérience eut un plein succès. Le portefeuille s'ouvrit et je trouvai là une foule de papiers. L'instinct de curiosité me poussa si fortement à savoir quels étaient ces papiers que sans écouter la voix de la conscience, je me mis à examiner ce qui se trouvait dans le portefeuille.

.
Le sentiment enfantin de respect absolu pour toutes les grandes personnes et surtout pour papa, était si fort chez moi, que mon esprit se refusa involontairement à tirer n'importe quelles conclusions de ce que je vis. Je sentis que papa devait vivre dans des sphères tout-à-fait particulières, belles, inaccessibles pour moi, et qu'essayer de pénétrer les mystères de sa vie serait de ma part une sorte de sacrilège.

C'est pourquoi les découvertes que je fis à l'im-

proviste dans le portefeuille de papa ne me laissèrent aucune conception nette, sauf la conscience amère d'avoir mal agi. J'avais honte et me sentais mal à l'aise.

Sous l'influence de ce sentiment, je voulus refermer au plus vite le portefeuille, mais évidemment il m'était réservé d'éprouver en ce jour mémorable, le plus de malheurs possibles.

Ayant introduit la petite clef dans le trou de cette serrure, je la tournai du mauvais côté, et croyant la serrure fermée je tirai la clef et — ô horreur! — dans mes mains, il ne resta qu'un morceau de la petite clef. En vain m'efforçai-je de l'unir avec la moitié qui restait dans le cadenas, et, par un sortilège quelconque, de la sortir du dedans, il fallut enfin se faire à l'horrible pensée que j'avais commis un nouveau crime, qui aujourd'hui même, au retour de papa dans le cabinet de travail, serait découvert.

La plainte de Mimi, le *un*, et la petite clef! Rien ne pouvait m'arriver de pire. Grand'mère pour la plainte de Mimi, Saint-Jérôme pour le *un* et papa pour la petite clef... et tout cela tombera sur moi, pas plus tard que ce soir.

— Que vais-je devenir? — Ah! qu'ai-je fait? — dis-je tout haut en marchant sur le tapis moelleux du cabinet. — Eh! — pensai-je en moi-même, en tirant les bonbons et le cigare. — *Ce qui sera, on ne peut y échapper...* Et je courus à la maison.

Cette sentence fataliste que j'avais entendue de Nikolaï dans mon enfance, a eu, dans tous les moments difficiles de ma vie, une influence bien-faisante et, pour un moment, calmante. En entrant au salon, j'étais un peu nerveux, non naturel, mais très gai.

XIII

LA TRAITRESSE

Après le dîner commencèrent les petits jeux et j'y pris la part la plus active. En jouant « au chat et aux souris », maladroitement, en courant, je tombai sur la gouvernante des Kornakov qui jouait avec nous, je montai sur sa robe et la déchirai. En remarquant que toutes les fillettes et surtout Sonitchka avaient grand plaisir à voir de quel air désolé la gouvernante allait dans la chambre des bonnes pour raccommoder sa robe, je résolus de leur fournir encore une fois ce plaisir. Dans cette aimable intention, aussitôt que la gouvernante revint dans la chambre, je recommençai à galoper autour d'elle et continuai ces évolutions jusqu'au moment favorable pour accrocher sa jupe avec mon talon et la déchirer de nouveau. Sonitchka et les princesses purent à peine se retenir de rire,

ce qui flattait agréablement mon amour-propre, mais Saint-Jérôme ayant sans doute remarqué mes polissonneries, s'approcha de moi, et en fronçant les sourcils (ce que je ne pouvais supporter), dit que je lui semblais gai, mais non pour le bien, et que si je n'étais pas plus modeste, alors, malgré la fête, il m'en ferait repentir.

Mais je me trouvais dans l'état d'énervement d'un homme qui a perdu plus qu'il n'a en poche et qui, ayant peur de compter ses points, continue à jeter les cartes sans aucun espoir de se rattraper et seulement pour ne pas se donner le temps de reprendre mémoire.

Je souris insolemment et m'éloignai de lui.

Après « le chat et les souris » quelqu'un organisa un jeu que nous appelions, il me semble, *Lange Nase*. Ce jeu consistait à mettre deux rangs de chaises l'un en face de l'autre, les dames et les messieurs se partageaient en deux groupes et tour à tour se choisissaient entre eux. La plus jeune des princesses choisissait chaque fois le plus jeune des Ivine, Katenka prenait Volodia ou Ilinka, et Sonitchka choisissait toujours Serioja, et à mon grand étonnement, n'avait aucune honte quand Serioja venait tout droit et s'asseyait en face d'elle. Elle riait de son rire charmant, sonore et lui faisait, de la tête, des signes qu'il comprenait.

Quant à moi, personne ne me choisissait. A la profonde blessure de mon amour-propre, je com-

pris que j'étais de trop, *un restant*, que chaque fois, on devait dire de moi : « *Qui reste encore ?* » « *Oui, Nikolenka ; eh bien, prends-le donc.* » C'est pourquoi, quand mon tour venait de sortir ; je m'approchais directement de ma sœur ou d'une des laides princesses, et malheureusement pour moi, jamais je ne me trompais . Sonitchka semblait si occupé de Sergueï Ivine que je n'existais plus pour elle. En pensée, je l'appelais *traîtresse*, je ne sais pas pourquoi, puisqu'elle ne m'avait jamais promis de me choisir, moi et non Serioja ; mais j'étais fermement convaincu qu'elle agissait envers moi de la façon la plus honteuse.

Après le jeu, je remarquai que la *traîtresse*, que je méprisais, mais dont je ne pouvais détacher mes regards, s'éloignait dans un coin avec Serioja et Katenka, et qu'ils chuchotaient mystérieusement quelque chose. Je me glissai derrière le piano pour surprendre leur secret. Voici ce que je vis : Katenka tenait par les deux bouts un mouchoir de batiste, et comme d'un paravent, en cachait les têtes de Serioja et de Sonitchka. « Non, vous avez perdu, maintenant il faut payer ! » disait Serioja. Sonitchka, devant lui comme une coupable, baisait les mains, rougissait et disait : « Non, je n'ai pas perdu, n'est-ce pas MADemoiselle CATHERINE ? » — « J'aime la vérité, répondit Katenka, — vous avez perdu votre pari, MA CHÈRE. »

À peine Katenka avait-elle prononcé ces mots

que Serioja se penchait et embrassait Sonitchka. Comme cela, tout carrément, il embrassa ses petites lèvres roses. Et Sonitchka riait comme si ce n'était rien, comme si c'était très gai. C'est affreux!!! Oh! *l'hypocrite traîtresse!*

XIV

ÉGAREMENT

Subitement je sentis du mépris pour tout le sexe féminin en général, et pour Sonitchka en particulier; je m'efforçai de me persuader qu'il n'y avait rien de gai dans ces jeux, qu'ils ne convenaient qu'aux fillettes, et je voulus vivement faire un tour quelconque, hardi, qui étonnât tout le monde. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Saint-Jérôme, après avoir dit quelque chose à Mimi, sortit de la chambre; le bruit de ses pas s'entendit d'abord sur l'escalier, puis au-dessus de nous, dans la direction de la classe. Il me vint l'idée que Mimi lui avait raconté où elle m'avait vu pendant la classe, et qu'il allait regarder le cahier. A ce moment, je ne supposais pas à Saint-Jérôme d'autre but dans la vie que le désir de me punir.

J'ai lu quelque part que les enfants de douze à

quatorze ans, c'est-à-dire à l'âge passager de l'adolescence, sont surtout enclins à l'incendie ou même au meurtre. En me rappelant mon adolescence, et surtout l'état d'esprit dans lequel je me trouvais dans ce jour néfaste pour moi, je comprends très nettement la possibilité du crime le plus terrible sans aucun but, sans le désir de nuire, mais *comme ça*, par curiosité, par besoin inconscient d'agir. A certains moments, l'avenir se présente à un homme sous un jour si sombre qu'il craint, s'il y arrête ses pensées, que l'activité de l'esprit ne cesse absolument en lui, et qu'il tâche de se convaincre qu'il n'y aura pas d'avenir, qu'il n'y a pas de passé. Dans ces moments, où la pensée ne discute pas d'avance chaque impulsion de la volonté, et quand pour seul ressort de la vie, restent les instincts de la chair, je comprends que l'enfant qui, par l'inexpérience, est surtout enclin à un tel état, sans aucune hésitation et sans aucune peur, avec un sourire de curiosité, allume et souffle le feu sous sa propre maison, dans laquelle dorment ses frères, son père, sa mère, qu'il aime tendrement. Sous l'influence d'une même absence temporaire de la pensée — presque par distraction, — le jeune paysan de dix-sept ans, en contemplant le tranchant d'une hache fraîchement aiguisée, près du banc sur lequel, allongé sur le ventre, dort son vieux père, subitement agite la hache et avec curiosité, *hébété*, regarde comment, sous le banc, du cou tranché, coule le sang.

Sous l'influence de la même absence de pensée et sous l'influence de la curiosité instinctive, l'homme trouve un certain plaisir à s'arrêter au bord même de l'abîme, à songer : Si je me jetais en bas ? Ou à appuyer sur son front un pistolet chargé et à penser : Si je pressais la gâchette ? Ou à regarder un personnage important, à qui tous témoignent du respect, et à se dire : « et si je m'approchais de lui, l'attrapais par le nez et disais : « Eh bien, mon ami, allons ? »

Sous l'influence de la même émotion intérieure et de l'absence de réflexion, quand Saint-Jérôme revint en bas et me dit que je n'avais pas le droit d'être ici aujourd'hui parce que je m'étais mal conduit et que j'avais mal travaillé, et quand il m'intima de monter immédiatement, je lui tirai la langue et répondis que je ne partirais pas d'ici.

Au premier moment, de surprise et de fureur, Saint-Jérôme ne put prononcer un mot.

— C'EST BIEN — dit-il en m'attrapant ; — plusieurs fois déjà je vous ai promis la punition, que votre grand'mère aurait voulu vous épargner, mais maintenant je vois que sans les verges on ne peut vous faire d'obéir, et aujourd'hui, vous les avez tout à fait méritées.

Il prononça ces paroles si haut, que tous les entendirent. Le sang, avec une force extraordinaire, reflua à mon cœur, je le sentis battre vio-

lemment, je sentis mon visage changer de couleur, et mes lèvres trembler. J'étais sans doute effrayant en ce moment, parce que Saint-Jérôme, en évitant mon regard, s'approcha rapidement de moi et me saisit par la main ; mais aussitôt que je sentis le contact de sa main, perdant toute conscience, et oubliant tout, de fureur, j'arrachai ma main, et de toutes mes forces d'enfant, je le frappai.

— Qu'as-tu? — dit en s'approchant de moi Volodia qui, avec horreur et étonnement, avait vu mon acte.

— Laisse-moi! — lui criai-je à travers mes larmes; — personne de vous ne m'aime, et vous ne comprenez pas comme je suis malheureux! Vous êtes tous méchants et odieux! — criai-je, dans un délire quelconque, en m'adressant à toute la société.

Mais en ce moment, Saint-Jérôme, le visage résolu et pâle, de nouveau s'approcha de moi, et je n'avais pas eu le temps de me préparer à la défense que déjà, par un fort mouvement, comme par des tenailles, il serrait mes deux mains et m'entraînait quelque part. La tête me tournait d'émotion : je me rappelle seulement, qu'avec la tête et les genoux je me débattis désespérément, tant que j'eus des forces. Je me rappelle que parfois, mon nez se heurtait à des jambes, que dans la bouche m'entraînait un morceau de veston, qu'autour de moi, de tous côtés, je sentais la présence de pieds,

l'odeur de poussière et le parfum de violette dont usait Saint-Jérôme. Cinq minutes plus tard, derrière moi se refermait la porte du cabinet noir.

— Vassili! — cria-t-il d'une voix odieuse, triomphante — apportez les verges.

.

LES RÊVES

Pouvais-je penser alors que je resterais vivant après les malheurs qui m'avaient assailli, et qu'un temps viendrait où je me les rappellerais tranquillement ?.....

En songeant à ce que j'avais fait, je ne pouvais m'imaginer ce qui allait m'arriver, mais j'eus le pressentiment vague que j'étais irrévocablement perdu.

Au commencement, en bas et autour de moi régna un silence absolu, ou du moins il me sembla tel, grâce à l'émotion intérieure trop forte. Mais peu à peu, je commençai à distinguer différents sons. Vassili venu d'en bas, et en jetant sur le bord de la fenêtre un objet quelconque, semblable à un balai, s'étendit en bâillant sur la banquette. En bas, on entendait la voix perçante d'Auguste

Antonovitch (sans doute il parlait de moi) ; ensuite des voix enfantines, ensuite des rires, des allées et venues, et au bout de quelques instants, dans toute la maison, régnait le mouvement habituel comme si personne ne savait et ne pensait que j'étais dans le cabinet noir.

Je ne pleurais pas, mais quelque chose de lourd comme une pierre pesait sur mon cœur. Les pensées et les images, avec une rapidité grandissante, traversaient mon imagination troublée ; mais le souvenir du malheur qui m'avait frappé interrompait sans cesse leur chaîne capricieuse, et de nouveau je retombais dans un labyrinthe sans issue, dans l'incertitude du sort qui m'était réservé, dans le désespoir et la peur.

Tantôt il me vient en tête qu'il doit exister une cause de cette aversion générale et même de haine pour moi ; dans ce moment, j'étais convaincu que tous, depuis grand'mère jusqu'au cocher Philippe, me haïssaient et prenaient plaisir à mes souffrances. « Probablement je ne suis pas le fils de ma mère et de mon père, je ne suis pas le frère de Volodia, mais un malheureux orphelin, un enfant trouvé, ramassé par pitié, » pensai-je en moi-même ; et cette idée absurde, non seulement me fut une consolation triste, mais même me parut tout à fait vraisemblable. J'avais du plaisir à me croire malheureux, non parce que j'étais coupable, mais parce que tel était mon sort dès ma

naissance même, et que mon sort était semblable à celui du malheureux Karl Ivanovitch. « Mais pourquoi cacher plus longtemps ce secret que j'ai réussi moi-même à pénétrer? » — pensai-je. — « Demain même j'irai chez papa et je lui dirai : « Papa, tu me caches en vain le secret de ma naissance, je le connais. » Il dira : « Que faire, mon ami? Tôt ou tard tu le sauras, tu n'es pas mon fils, mais je t'ai adopté et si tu te rends digne de mon amour, je ne t'abandonnerai jamais ». Et je lui dirai : « Papa, bien que je n'aie pas le droit de t'appeler de ce nom, mais je le prononce maintenant pour la dernière fois, je t'aime et t'aimerai toujours ; je n'oublierai jamais que tu es mon bienfaiteur, mais je ne puis rester dans ta maison. Personne ici ne m'aime, et Saint-Jérôme a juré ma perte. Lui ou moi devons quitter la maison, car je ne répons pas de moi. Je hais cet homme jusqu'à un tel degré que je suis prêt à tout. Je le tuerai. » Je dirai aussi : « Papa, je le tuerai ». Papa commencera à me prier, mais je ferai ce geste de la main et lui dirai : « Mon ami, mon bienfaiteur, nous ne pouvons vivre ensemble, laisse-moi. Et je l'embrasserai et lui dirai, je ne sais pourquoi, en français : « O MON PÈRE, Ô MON BIENFAITEUR! DONNE-MOI POUR LA DERNIÈRE FOIS TA BÉNÉDICTION ET QUE LA VOLONTÉ DE DIEU SOIT FAITE! » Et assis sur le coffre, dans le cabinet noir, je sanglotai à cette pensée. Mais subitement, je me rappelai la

punition ignominieuse qui m'attendait, la réalité se présenta à moi, sous son vrai jour, et momentanément, mes rêves s'évanouirent.

Parfois, je m'imaginé déjà libre, hors de notre maison. J'entre dans les hussards, je vais à la guerre. De tous côtés les ennemis se portent vers moi, je brandis mon sabre et j'en tue un; un autre mouvement et j'en tue un autre et un troisième. A la fin, exténué par la fatigue et les blessures, je tombe sur le sol et crie : « Victoire! » Le général s'approche de moi et demande : « Où est notre Sauveur? » On me montre. Il se jette à mon cou et avec des larmes de joie, crie « Victoire! » Je guéris, et, le bras passé dans une écharpe noire, je me promène sur le boulevard Tverskoïé. Je suis général! Mais voilà, *l'empereur* me rencontre et demande : « Quel est ce jeune homme blessé? » On lui répond : C'est un héros célèbre, Nikolaï. « L'empereur s'approche de moi et dit : « Je te remercie, je ferai tout ce que tu me demanderas ». Je salue respectueusement et, appuyé sur le sabre, je dis : « Je suis heureux, grand empereur, de pouvoir verser mon sang pour la patrie, et je voudrais mourir pour elle. Mais puisque tu me fais la grâce de me permettre de te solliciter, je te demanderai une chose : — Permits moi d'anéantir mon ennemi, un étranger, Saint Jérôme, je veux détruire mon ennemi Saint-Jérôme. Je m'arrête sévèrement devant Saint-Jérôme et lui dis : « Tu as fait mon malheur,

A GENOUX ! Mais tout à coup, il me vient la pensée que le vrai Saint-Jérôme peut entrer d'un moment à l'autre avec les verges, et de nouveau, je me vois non le général qui sauve sa patrie, mais la plus misérable, la plus humiliée des créatures.

Parfois je songe à Dieu et je lui demande audacieusement pourquoi il me punit. « Il me semble que je n'ai pas oublié de prier soir et matin, alors pourquoi est-ce que je souffre ? » Je puis dire en toute vérité que le premier pas vers le doute religieux qui me troubla pendant mon adolescence, fut fait à ce moment, non parce que le malheur me poussait au murmure et à l'incrédulité, mais parce que l'idée sur l'injustice de la Providence, qui me venait en tête en ce moment de trouble moral absolu et d'isolement de toute une journée, fut comme le mauvais grain qui, tombant sur la terre humide, après la pluie, germe avec rapidité et enfonce ses racines. Parfois, je m'imagine que je vais mourir et je me représente vivement la surprise de Saint-Jérôme qui, en entrant dans le cabinet noir, trouvera, au lieu de moi, un cadavre. En me rappelant les récits de Natalia Savichna : que l'âme du défunt ne quitte pas la maison pendant quarante jours après la mort, je me voyais, après la mort, volant, invisible, dans toutes les chambres de la maison de grand'mère, j'entendais les larmes sincères de Lubotchka, les lamentations de grand'mère, et la conversation de papa avec Auguste Antonovitch :

« C'était un brave garçon, » prononce papa avec les larmes aux yeux. — Oui, répond Saint-Jérôme, mais un grand polisson — « Vous devriez respecter les morts, dit papa, vous êtes cause de sa mort : vous l'avez effrayé, il ne pouvait supporter l'humiliation que vous lui prépariez. Sortez, canaille ! »

Et Saint-Jérôme tombe à genoux, pleure et demande pardon. Après quarante jours, mon âme s'envolera au ciel. Je vois là-bas quelque chose d'admirablement beau, blanc, transparent, long, et je sens que c'est ma mère. Cette chose blanche m'entoure, me caresse, mais je suis inquiet, je ne la reconnais pas. « Si c'est vraiment toi — dis-je alors, montre-toi à moi que je puisse t'embrasser » La voix me répond : « Ici nous sommes tous de même : je ne puis mieux t'embrasser, n'est-ce pas bien ainsi ? » — « Non, je me sens très bien, mais tu ne peux me chatouiller et je ne puis embrasser tes mains... » — « Ce n'est pas nécessaire, même sans cela c'est si beau ici, » dit-elle ; et je sens que c'est en effet très beau, et tous deux ensemble nous volons de plus en plus haut. Ici, subitement, je m'éveille à la réalité et, de nouveau, je me vois sur le coffre, dans le cabinet noir, avec les joues mouillées de larmes, et répétant sans aucun sens, ces paroles : « *Et nous volons de plus en plus haut.* » Je fais longtemps le plus d'efforts que je puis pour m'expliquer ma situation, mais à ma pensée ne se présente qu'un lointain af-

freusement sombre et impénétrable. J'essaye de retourner de nouveau aux rêves doux et consolants que la réalité a interrompus, mais, à mon étonnement, dès que je retrouve la chaîne des rêves précédents, je vois qu'il m'est impossible de les continuer, et, ce qui est le plus étrange, qu'ils ne me font plus aucun plaisir.

XVI

APRÈS LA PEINE VIENT LE PLAISIR

Je passai la nuit dans le cabinet noir et personne ne vint près de moi, mais le jour suivant, c'est-à-dire le dimanche, on me conduisit dans la petite chambre près de la salle de classe, et l'on m'enferma de nouveau. Je me pris à espérer que la punition se bornerait à la réclusion, et mes pensées, sous l'influence d'un bon sommeil réparateur, du clair soleil dont les rayons jouaient sur les dessins des vitres, et du bruit ordinaire du jour, dans la rue, commencèrent à se tranquilliser. Mais cependant, l'isolement m'était pénible : je voulais me mouvoir, raconter à quelqu'un tout ce que j'avais sur l'âme, et autour de moi il n'y avait aucune créature vivante. Cette situation était d'autant plus désagréable que, malgré toute l'humeur que j'en éprouvais, je ne pouvais ne pas entendre

comment Saint-Jérôme, en se promenant dans sa chambre, sifflait, tout à fait insouciant, des motifs gais. J'étais absolument convaincu qu'il n'avait pas envie de siffler, mais le faisait seulement pour m'agacer.

A deux heures, Saint-Jérôme et Volodia descendirent et Nikolai m'apporta à dîner, et quand je voulus engager avec lui la conversation sur ce que j'avais fait et ce qui m'attendait, il me dit :

— Eh monsieur ! ne vous tourmentez pas : après la peine vient le plaisir. — Bien que, et même par la suite, cette sentence soutint maintes fois la fermeté de mon esprit et me consolât un peu, ce fait même qu'on m'avait envoyé non du pain et de l'eau, mais de tous les plats, même du dessert, des gâteaux, me donnait beaucoup à réfléchir. Si l'on ne m'avait pas envoyé de gâteaux, alors cela signifierait qu'on me punit de réclusion ; mais il apparaissait maintenant que je n'étais pas encore puni, que j'étais seulement éloigné des autres, comme un homme dangereux, mais que la punition m'attendait dans l'avenir. Pendant que j'étais plongé dans la résolution de cette question, dans la serrure de ma prison la clef tourna et Saint-Jérôme, avec un air sévère, solennel, entra dans la chambre.

— Venez chez votre grand'mère — dit-il sans me regarder.

Avant de sortir de la chambre, je voulus essayer

la manche de mon veston qui était salie de plâtre, mais Saint-Jérôme me déclara que c'était tout à fait inutile, comme si je me trouvais en une situation morale si triste qu'il n'était plus du tout nécessaire de me soucier de l'aspect extérieur.

Pendant que Saint-Jérôme, me tenant par la main, me conduisait à travers le salon, Katenka, Lubotchka et Volodia m'ont regardé avec cette même expression que nous avons toujours en regardant les forçats enchaînés qui passaient chaque lundi devant nos fenêtres. Quand je m'approchai du fauteuil de grand'mère, avec l'intention de lui baiser la main, elle se détourna de moi et cacha sa main sous sa mantille.

— Oui, mon cher — dit-elle après un temps assez long pendant lequel elle me regarda des pieds à la tête avec une telle expression que je ne savais pas où cacher mes yeux et mes mains; — je ne puis dire que vous appréciez beaucoup mon amour et que vous êtes pour moi une vraie consolation. M. Saint-Jérôme qui, sur ma demande — ajouta-t-elle en traînant chaque mot — s'est chargé de votre éducation, ne veut plus, maintenant, rester dans ma maison. Pourquoi? A cause de vous, mon cher. — J'espérais que vous seriez reconnaissant, — continua-t-elle après un court silence qui prouvait que son discours était préparé d'avance — pour ses soucis et pour sa peine, que vous pourriez apprécier ses mérites, et vous, blanc bec, gamin,

vous avez levé la main sur lui ! C'est très bien ! Admirable !! Je commence à croire aussi que vous n'êtes pas capable de comprendre les bons traitements, et que pour vous il faut des moyens humiliants...

— Demande tout de suite pardon, — ajouta-t-elle d'un ton sévère, impérieux, en montrant Saint-Jérôme, — tu entends ?

Je regardai dans la direction de la main de grand'mère, et en voyant la redingote de Saint-Jérôme, je me détournai et ne bougeai pas de place, et de nouveau je sentis mon cœur défaillir.

— Eh bien, n'avez-vous pas entendu ce que je je vous ai dit ?

Je tremblais de tout mon corps, mais ne bougeais pas.

— Coco ! — dit grand'mère, s'apercevant sans doute de la souffrance intérieure que j'éprouvais.

— Coco, — fit-elle d'une voix non plus impérieuse mais tendre, — est-ce toi ?

— Grand'mère ! je ne lui demanderai pas pardon, pour rien... — dis-je en m'arrêtant tout à coup, car je sentis que je ne pourrais retenir plus longtemps les larmes qui m'étranglaient, si je disais encore un mot.

— Je t'ordonne, je te demande. Qu'as-tu ?

— Je... je... ne... veux... Je ne puis, — prononçai-je, et les sanglots contenus, amassés dans ma poitrine, renversèrent subitement l'obstacle qui

les retenait et éclatèrent en un courant terrible.

— C'EST AINSI QUE VOUS OBÉISSEZ A VOTRE SECONDE MÈRE, C'EST AINSI QUE VOUS RECONNAISSEZ SES BONTÉS, — dit Saint-Jérôme d'une voix tragique, — A GENOUX.

— Mon Dieu, si elle voyait cela! — fit grand'mère en se détournant de moi pour essuyer les larmes qui se montraient. — Si elle voyait... tout est pour le mieux. Oui, elle ne supporterait pas cette douleur, elle ne la supporterait pas.

Et grand'mère pleura de plus en plus fort. Je pleurais aussi, mais ne songeais même pas à demander pardon.

— TRANQUILLISEZ-VOUS, AU NOM DU CIEL, MADAME LA COMTESSE, — dit Saint-Jérôme.

Ma grand'mère ne l'écoutait déjà plus, elle cachait son visage dans ses mains, et ses sanglots se transformèrent bientôt en hoquets nerveux. Dans la chambre, avec des visages effrayés, Mimi et Gacha accoururent, une odeur de sels se répandit dans toute la maison, subitement s'entendirent des bruits de pas et des chuchotements.

— Admirez votre œuvre, — dit Saint-Jérôme en me ramenant en haut.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait? Quel horrible criminel je suis! »

Aussitôt que Saint-Jérôme, après m'avoir dit d'aller dans ma chambre, descendit en bas, moi, sans me rendre compte de ce que je faisais, je cou-

rus par le grand escalier conduisant à la rue. Voulais-je fuir de la maison ou me noyer, je ne me le rappelle pas. Je sais seulement, qu'en cachant mon visage dans mes mains, pour ne voir personne, je m'avançais de plus en plus par l'escalier.

— Où vas-tu ? — me demanda subitement une voix connue. — J'ai précisément besoin de toi, mon cher.

Je voulus fuir en avant, mais papa m'attrapa par la main et me dit sévèrement :

— Viens avec moi, mon cher ! Comment as-tu osé toucher le portefeuille dans le cabinet ? — et il m'entraîna derrière lui dans le petit divan. — Hein ! pourquoi gardes-tu le silence ? Hein ? — ajouta-t-il en me prenant l'oreille.

— Pardon, — dis-je, — je ne sais moi-même ce qui m'a pris en ce moment.

— Ah ! Ah ! tu ne sais pas ce qui t'a pris, tu ne le sais pas, tu ne le sais pas ! — répétait-il en me tirant l'oreille à chaque mot. — Mettras-tu encore ton nez où il ne faut pas ? Le mettras-tu ?

Malgré le mal affreux que je sentais à l'oreille, je ne pleurais pas, mais j'éprouvais un sentiment moral, agréable. Dès que papa lâcha mon oreille, je pris sa main et la couvris de larmes et de baisers.

— Bats-moi encore, — dis-je, derrière les larmes, — plus fort, plus fort, je suis lâche, odieux, je suis un homme malheureux !

— Qu'as-tu? — fit-il, en me repoussant du coude.

— Non, je n'irai pas, à aucun prix, — dis-je en me cramponnant à son habit. — Tous me détestent, je le sais, mais au nom de Dieu, écoute-moi; défends-moi ou chasse-moi de la maison. Je ne puis vivre, je ne puis vivre avec lui, *il* tâche de m'humilier par tous les moyens, il m'ordonne de me mettre à genoux devant lui, il veut me fouetter. Je ne puis supporter, je ne suis pas un bébé, je ne supporterai pas cela, je mourrai, je me tuerai. *Il* a dit à grand'mère que je suis lâche, et maintenant elle est malade, elle mourra à cause de moi, moi... avec... lui... au nom de Dieu, fouette-moi, au nom de Dieu, pourquoi... me... tour... mente-t-on?

Les larmes m'étouffaient, je m'assis sur le divan, et n'ayant plus la force de parler, je laissai tomber ma tête sur les genoux de papa en sanglotant comme si je devais en mourir.

— Qu'as-tu, mon gros? — dit papa avec compassion en se penchant vers moi.

— *Il* est mon tyran... mon persécuteur... je mourrai... personne ne m'aime! — A peine pouvais-je parler et des convulsions me prirent.

Papa me souleva dans ses bras et me porta dans la chambre à coucher. Je m'endormis.

Quand je m'éveillai, il était déjà très tard, une bougie brûlait près de mon lit et dans la chambre

étaient assis notre médecin, Mimi et Lubotchka. A leur air, on voyait qu'on avait peur pour ma santé. Et moi, je me sentais si bien et si léger après un sommeil de douze heures que j'aurais sauté immédiatement du lit s'il ne m'eût été désagréable de troubler leur certitude que j'étais très malade.

XVII

LA HAINE

Oui, c'était un vrai sentiment de haine — non de celle qu'on décrit dans les romans et à laquelle je ne crois pas, cette haine qui, dit-on, procure du plaisir à faire du mal à un homme — mais de cette haine qui vous inspire un dégoût insurmontable pour un homme qui mérite cependant votre estime, de cette haine qui fait que les cheveux, le cou, la démarche, le son de la voix, tous les membres, tous les mouvements de cet homme vous font horreur, et qui, en même temps, avec une force inexplicable, vous attire vers cet homme, vous fait suivre avec une attention inquiète ses moindres actes. J'éprouvais ces sentiments envers Saint-Jérôme.

Saint-Jérôme était chez nous depuis une année et demie. En songeant maintenant et avec sang-

froid, à cet homme, je trouve que c'était un bon Français, mais un Français au plus haut degré. Il n'était pas sot, était assez instruit et remplissait honnêtement ses devoirs envers nous, mais il avait, ce qui est si général chez tous ses compatriotes, mais si contraire au caractère russe, les traits essentiels d'un léger égoïsme, de l'ambition, de l'audace, de la fatuité ignorante. Tout cela me déplaisait beaucoup. Il va sans dire que grand-mère lui avait expliqué son opinion sur la punition corporelle et qu'il n'osait pas me battre, mais malgré cela, souvent il menaçait, surtout moi, des verges, et il prononçait le mot FOUETTER (comme FOUATER) d'une façon si insupportable et avec une telle intonation, que fouetter semblait lui devoir faire grand plaisir.

Je n'avais nullement peur du mal de la punition, et je ne l'ai jamais subie, mais l'idée seule que Saint-Jérôme pouvait me frapper, me mettait dans un état douloureux de désespoir concentré et de fureur.

Il arrivait à Karl Ivanovitch, dans des moments d'impatience, de s'arranger personnellement avec nous par la règle ou par ses bretelles, mais je me souviens de cela sans aucune amertume. Même à cette époque que je décris (j'avais alors quatorze ans), si Karl Ivanovitch m'eût battu j'aurais supporté ses coups avec calme. J'aimais Karl Ivanovitch, je me le rappelais depuis moi-même, et

j'étais habitué à le considérer comme un membre de la famille, mais Saint-Jérôme était un orgueilleux, très fat, pour lequel je ne sentais rien, sauf ce respect involontaire que m'inspiraient tous les *grands*. Karl Ivanovitch était un vieillard drôle, un *diatka*, que j'aimais de tout mon cœur, mais que dans mon idée enfantine, je plaçais cependant au-dessous de moi, quant à la condition sociale. Saint-Jérôme, au contraire, était un jeune homme élégant, joli, instruit et qui tentait d'être sur un pied d'égalité avec nous.

Karl Ivanovitch nous grondait et nous punissait toujours avec sang-froid ; on voyait qu'il considérait cela comme un devoir nécessaire mais désagréable. Saint-Jérôme, au contraire, aimait à se draper dans le rôle de mentor, il était évident qu'il punissait plus pour son propre plaisir que pour notre utilité. Il s'entraînait par son éloquence. Ses phrases françaises pompeuses, qu'il prononçait avec un fort accent sur la dernière syllabe ou sur les ACCENTS CIRCONFLEXES, étaient pour moi franchement déplaisantes.

En se fâchant, Karl Ivanovitch disait : la comédie des marionnettes, polisson, mouche d'Espagne ; Saint-Jérôme nous appelait MAUVAIS SUJET, VILAIN GARNEMENT et autres épithètes du même genre, qui blessaient profondément mon amour-propre.

Karl Ivanovitch nous mettait à genoux, le visage vers le mur, et la punition résidait dans le mal

physique provenant d'une telle posture; Saint-Jérôme, en bombant sa poitrine et en faisant un geste majestueux de la main, d'une voix tragique criait : « A GENOUX, MAUVAIS SUJET ! » Il nous ordonnait de nous mettre à genoux, le visage vers lui, et de lui demander pardon. La punition était en même temps l'humiliation.

On ne me punit pas et personne même ne me rappela ce qui s'était passé, mais je ne pouvais oublier ce que j'avais éprouvé pendant ces deux jours, le désespoir, la honte, la peur, la haine. Bien que depuis ce temps Saint-Jérôme se montrât tout à fait désespéré à mon égard, et même ne s'occupât pas de moi, je ne pouvais me faire à le regarder avec indifférence. Chaque fois que, par hasard, nos yeux se rencontraient, il me semblait que mon regard exprimait une hostilité trop évidente, et je me hâtais de prendre un air indifférent : mais alors je m'imaginais qu'il comprenait ma feinte, je rougissais et me détournais tout à fait.

En un mot, il m'était pénible, au-delà de toute expression, d'avoir avec lui n'importe quelle relation.

XVIII

LA CHAMBRE DES SERVANTES

Je me sentais de plus en plus isolé et mes principaux plaisirs étaient les réflexions et les observations solitaires. Dans le chapitre suivant je raconterai les sujets de mes réflexions ; quant aux sphères de mes observations, c'était principalement la chambre des servantes, dans laquelle se passait un roman très intéressant pour moi et très touchant.

L'héroïne de ce roman était, cela va sans dire, Macha. Elle s'était éprise de Vassili qui la connaissait avant qu'elle fût entrée en service et qui déjà avait promis de l'épouser. Le sort qui, cinq ans auparavant, les avait séparés, les rapprochait de nouveau dans la maison de grand'mère, mais élevait un obstacle à leur amour réciproque en la personne de Nikolaï (l'oncle de Macha) qui ne voulait entendre

parler du mariage de sa nièce avec Vassili, qu'il traitait d'homme dépourvu de *bon sens et effréné*.

Cette opposition eut un résultat : Vassili, qui auparavant, était assez indifférent et négligeait ses rapports avec Macha, tombait subitement amoureux d'elle, et amoureux comme seul peut l'être un domestique serf-tailleur, à blouse rose et à cheveux pommadés.

Bien que les témoignages de son amour fussent très étranges et ridicules (par exemple, en rencontrant Macha, il tâchait toujours de lui faire du mal, tantôt il la pinçait, tantôt il lui donnait un coup avec la main, où la serrait si fort qu'elle pouvait à peine respirer), son amour était sincère; ce qui le prouvait, c'est que du jour où Nikolai lui refusa catégoriquement la main de sa nièce, de chagrin, Vassili *se mit à boire*, fréquenta les cabarets, fit du tapage, en un mot se conduisit si mal que plus d'une fois il dut subir la peine honteuse de la salle de police. Mais ces actes et leurs conséquences semblaient avoir un certain mérite aux yeux de Macha, et ne faisaient qu'accroître son amour envers lui. Quand Vassili était *au poste*, Macha, sans cesser de pleurer de toute la journée, se plaignait de son destin amer à Gacha (qui prenait une part très vive aux amours des amants malheureux) et, méprisant les injures et les coups de son oncle, en cachette, elle courait au poste, visiter et consoler son ami.

Ne vous indignez pas, lecteurs, de la société dans laquelle je vous introduis. Si dans votre âme vibrent encore les cordes de l'amour et de la compassion, dans la chambre des servantes se trouveront des sons auxquels ces cordes résonneront. Qu'il vous plaise ou non de me suivre, je m'en vais sur le palier de l'escalier d'où je vois tout ce qui se passe dans la chambre des servantes. — Voilà le poêle bas, sur lequel sont : le fer à repasser, la poupée en carton au nez cassé, une cuvette, une cruche ; voilà la fenêtre sur laquelle sont en désordre : un morceau de cire noire, une pelote de soie, un concombre vert entamé et une petite boîte à bonbons ; voilà enfin une grande table rouge où se trouve, sur le travail commencé, une brique enveloppée d'indienne, et derrière la table est assise *elle*, dans la robe que j'aime tant, une robe de cotonnade rose, avec un fichu bleu-clair qui attire surtout mon attention. *Elle* coud, en s'arrêtant rarement pour se gratter la tête avec l'épingle, ou pour arranger la chandelle, et moi je regarde, et je pense : pourquoi n'est-elle pas née une dame, avec ses yeux bleu-clair, sa grosse tresse blonde, sa poitrine rebondie ! Comme ça lui irait bien d'être dans le salon avec un petit bonnet à rubans roses et dans une robe de chambre de soie pourpre, mais pas comme celle de Mimi, comme celle que j'ai vue au boulevard Tverskoié. Elle travaillerait à un métier à tapisserie et moi je la regarderais dans

la glace, et tout ce qu'elle ne voudrait pas faire, je le ferais, je lui donnerais son manteau, je lui servirais à manger...

Quelle dégoûtante figure d'ivrogne a ce Vassili, avec son paletot étroit sur une chemise rose, mal-propre! Dans chaque mouvement de son corps, dans chaque courbure de son dos il me semble voir les signes indélébiles de la punition infamante qui l'a atteint.

— Quoi Vassia, encore? — dit Macha à Vassili qui entre; et elle pique l'aiguille dans la pelote, sans lever la tête.

— Eh bien quoi? de *lui* peut-on attendre quelque chose de bien? — répond Vassili. — Qu'il décide au moins quelque chose, autrement je me perds pour ça, pour rien, et tout à cause de *lui*.

— Vous prendrez du thé? — demande Nadiejda, une autre femme de chambre.

— Je vous remercie. Et pourquoi me détestet-il, ce voleur, ton oncle, pourquoi? Parce que j'ai un vrai habit, moi, parce que je suis fort, parce que j'ai bonne tournure, en un mot... eh! eh! — conclut Vassili en faisant un signe de main.

— Il faut se soumettre — dit Macha en coupant son fil avec ses dents, — et vous, vous êtes toujours comme ça...

— Je ne peux plus, voilà tout!

Dans ce moment, de la chambre de grand'mère,

s'entend un grand coup, et la voix grondeuse de Gacha s'approche par l'escalier.

— Voilà, fais-lui du bien, quand elle ne sait elle-même ce qu'elle veut... maudite vie de galériens ! Ah ! que Dieu me pardonne mes péchés ! — murmure-elle en agitant les mains.

— Mes respects, Agafia Mikhaïlovna, — dit Vassili en se levant à sa rencontre.

— Va-t-en ! C'est pas ton respect qu'il me faut, — répond-elle en regardant sévèrement. — Et pourquoi viens-tu ici ? Est-ce la place d'un homme d'aller chez les filles ?

— Je voulais m'informer, de votre santé — fait timidement Vassili.

— Je crèverai bientôt, voilà ma santé — crie Agafia Mikhaïlovna, encore plus en colère et ouvrant largement la bouche.

Vassili se mit à rire.

— Il n'y a pas de quoi rire, et si je te dis : va au diable, va-t'en. Voilà encore un vaurien, un lâche qui veut aussi se marier ! Eh bien ! file, va-t'en !

Et Agafia Mikhaïlovna, en trépignant, passa dans sa chambre et en ferma la porte si fort que les vitres tremblèrent.

A travers la cloison on l'entendit encore longtemps continuer à insulter tout et tous ; en maudissant la vie, elle jetait divers objets et tirait les oreilles de son chat favori : enfin la porte s'ouvrit, et le chat, lancé par la queue,

tomba en poussant des miaulements plaintifs.

— Évidemment, il faudra venir une autre fois prendre du thé, — fit Vassili en murmurant au revoir.

— Ça ne fait rien — dit en clignant des yeux Nadiejda — j'irai regarder comment va le samovar.

— Et moi, je veux en finir — continua Vassili en s'asseyant près de Macha, dès que Nadiejda fut sortie de la chambre : — Ou j'irai directement à la comtesse et je lui dirai : Comme ça, comme ça, ou bien... je quitterai tout et je m'enfuirai au bout du monde, je vous le jure.

— Et moi, qu'est-ce que je deviendrai ?...

— Il n'y a que toi que je plains, sans cela, depuis longtemps ma tête serait libre, je te le jure par Dieu de Dieu.

— Vassia, pourquoi ne m'apportes-tu pas tes chemises à laver ? — demanda Macha après un court silence — autrement, tu vois, elle est toute noire — ajouta-t-elle en le prenant par le col de sa chemise.

En ce moment, en bas, on entendit la sonnette de grand'mère et Gacha sortit de sa chambre.

— Eh bien ! canaille, que lui veux-tu ? — dit-elle en poussant dans la porte Vassili, qui s'était levé à la hâte en la voyant. — Voilà, tu as amené la fille jusqu'à ce point et tu la tourmentes encore ; évidemment, ça te fait un grand plaisir de voir ses

larmes. Va-t'en, que ton odeur ne soit pas ici. Et qu'as-tu trouvé de bon en lui — continua-t-elle en s'adressant à Macha. — Est-ce que ton oncle ne t'a pas assez battue aujourd'hui, pour lui ? Non, toujours la même chose : « Je n'épouserai personne sauf Vassili Grouskov. » Sotte !

— Et je n'épouserai personne, je n'aime personne, qu'il me batte jusqu'à la mort à cause de lui ! — dit Macha, en versant subitement des larmes.

Longtemps je regardai Macha, qui, allongée sur le coffre, essuyait ses pleurs avec son fichu. En m'efforçant, par tous les moyens, de changer d'opinion sur Vassili, je voulais trouver ce pourquoi il lui semblait si attrayant. Mais j'avais beau compatir très franchement à sa douleur, je ne pouvais nullement comprendre pourquoi une créature si charmante que me semblait Macha pouvait aimer Vassili.

« Quand je serai grand, » — raisonnai-je en entrant chez moi, — Petrovskoié sera ma propriété, Vassili et Macha seront mes serfs, je serai assis dans mon cabinet et je fumerai ma pipe. Macha repassera au fer dans la cuisine. Je dirai : « Envoyez-moi Macha ». Elle viendra, et personne ne sera dans la chambre... Subitement entrera Vassili et quand il verra Macha, il dira : « Je suis perdu ». Et Macha pleurera aussi, et moi je dirai : « Vassili ! je sais que tu l'aimes et qu'elle t'aime, Eh bien ! te

voilà mille roubles, marie-toi avec elle, et que Dieu te donne le bonheur ». Et moi-même je m'en irai dans le divan. Parmi la quantité innombrable d'idées et de rêves qui passent sans laisser aucune trace dans l'esprit et dans l'imagination, il s'en trouve qui laissent une vibration profonde, sensible, si bien que, sans se rappeler le sens de la pensée, on se souvient qu'il y avait quelque chose de bon dans la tête, on sent la trace de la pensée et on tâche de la faire renaître. Telle trace profonde a laissé en mon âme la pensée du sacrifice de mon sentiment pour le bonheur que Macha ne pouvait trouver qu'en épousant Vassili.

XIX

L'ADOLESCENCE

On me croira à peine si je dis quels étaient les sujets les plus fréquents de mes réflexions favorites, pendant mon adolescence — tant ils étaient incompatibles avec mon âge et ma situation. Mais selon moi, le contraste entre la situation de l'homme et son activité morale est l'indice le plus sûr de la vérité.

Pendant l'année durant laquelle je menai une vie isolée, concentrée, réfléchie, toutes les questions abstraites sur la destination de l'homme, sur la vie future, sur l'immortalité de l'âme, déjà se présentaient à moi ; et mon intelligence enfantine, faible, avec toute l'ardeur de l'inexpérience, tâchait de s'expliquer ces problèmes dont l'exposé est à lui seul le plus haut degré où

peut atteindre l'esprit de l'homme, mais dont la solution ne lui est pas donnée.

Il me semble que le développement de l'esprit humain, dans chaque individu, suit la même voie que le développement de l'esprit dans la génération entière, que les idées qui servent de base aux diverses théories philosophiques, forment les particules indivisibles de l'esprit, mais que chaque homme les conçoit plus ou moins clairement avant même de connaître l'existence des théories philosophiques.

Ces idées se présentaient à mon esprit avec tant de clarté et de vivacité, que je tâchais même de les appliquer à la vie, en m'imaginant que j'étais le premier à découvrir telle grande et utile vérité.

Une fois, il me vint à l'idée que le bonheur ne dépend pas des causes extérieures, mais de notre rapport envers elles; que l'homme qui est habitué à supporter la souffrance ne peut pas être malheureux; et pour m'habituer au travail, malgré un mal terrible, je tenais, pendant cinq minutes, à bras tendu, le dictionnaire de Taticheff, ou je me rendais dans le cabinet noir, et avec une corde, je me fouettais si violemment par le dos nu, que des larmes, malgré moi, coulaient de mes yeux.

Ou bien, en me rappelant subitement que la mort m'attendait à chaque heure, à chaque moment, je décidais, sans me demander pourquoi, jusqu'ici, les hommes ne l'avaient pas compris, que l'homme

ne peut être heureux qu'en jouissant du présent sans songer à l'avenir, et, sous l'influence de cette pensée, pendant trois jours, je négligeais tout à fait les leçons et ne pensais plus qu'à cela, lorsque, allongé au lit, je jouissais de la lecture d'un roman quelconque, ou lorsque je mangeais le pain d'épices au miel acheté de mon dernier argent.

Une autre fois, debout devant le tableau noir sur lequel je traçais avec la craie diverses figures, je fus subitement frappé d'une pensée : pourquoi la symétrie est-elle agréable aux yeux ? Qu'est-ce que la symétrie ? — C'est un sentiment inné, me répondis-je. Sur quoi est-il basé ? Est-ce qu'en tout, dans la vie, il y a une symétrie ? Au contraire, voilà la vie — et je traçai sur le tableau une figure ovale. — Après la vie, l'âme passe dans l'éternité ; voilà l'éternité, — et de l'autre côté de la figure ovale je traçai une ligne allant jusqu'au bout du tableau. Pourquoi donc, de l'autre côté, n'y a-t-il pas de figure pareille ? Et en effet, quelle peut être l'éternité seulement d'un côté ? Probablement que nous avons existé avant cette vie, bien que nous en ayons tout à fait perdu le souvenir.

Ce raisonnement qui me semblait extraordinairement neuf et dont maintenant je puis à peine saisir les liens, me plaisait énormément, et prenant une feuille de papier, je pensai l'y consigner ; mais avant cela, dans ma tête accoururent spontanément une telle foule d'idées que je fus forcé de me

lever et de marcher par la chambre. Quand je m'approchai de la fenêtre, mon attention fut attirée par le cheval, que le cocher attelait au tonneau à eau, et toutes mes pensées se concentrèrent sur la solution de cette question : Dans quel animal, ou dans quel homme passera l'âme de ce cheval quand il crèvera ? En ce moment, Volodia traversa la chambre et sourit en remarquant que je réfléchissais à quelque chose ; et ce sourire suffit à me faire comprendre que tout ce à quoi je pensais n'était qu'une affreuse bêtise.

Je n'ai raconté ce cas, mémorable pour moi, que pour donner au lecteur une idée de ce qu'étaient mes méditations.

Mais aucun système philosophique ne m'influença davantage que le scepticisme qui, à une certaine époque, me mena à un état voisin de la folie. Je m'imaginais qu'outre moi, rien ni personne n'existait en ce monde, que les objets n'étaient pas des objets mais des images qui n'existaient que quand je faisais attention à elles, et qui disparaissaient dès que je cessais d'y penser. En un mot, je tombais d'accord avec Schelling, dans la conviction qu'il existe non des objets, mais notre rapport envers eux. Parfois, sous l'influence de cette *idée obsédante*, j'arrivais à un tel degré d'énervement que je me retournais subitement du côté opposé en espérant saisir à l'improviste le NÉANT, où je n'étais pas.

Quel misérable et infortuné rouage de l'activité morale est l'esprit humain !

Mon faible esprit ne pouvait pénétrer l'impénétrable et, dans ce travail hors de mes forces, je perdis l'une après l'autre les convictions auxquelles, pour le bonheur de ma vie, je n'aurais jamais dû toucher.

De tout ce lourd travail moral, je ne retirai rien sauf une agilité d'esprit qui affaiblit en moi la volonté, et l'habitude de l'analyse morale perpétuelle, qui a détruit la fraîcheur du sentiment et la clarté de la raison.

Les idées abstraites se forment grâce à la capacité de l'homme de saisir, par la conscience, un certain état momentané de l'âme et de le transporter dans le souvenir. Ma capacité de réflexion abstraite développa en moi la conscience jusqu'à un degré si anormal, que souvent, en commençant à penser aux choses les plus simples, je tom-
bais dans le cercle vicieux de l'analyse de mes idées. Je ne pensais déjà plus à la question qui m'occupait, mais je pensais sur ce à quoi je pensais. En me demandant à moi-même : A quoi est-ce que je pense ? Je répondais : Je pense à ce que je pense. Et maintenant, à quoi est-ce que je pense ? Je pense que je pense à quoi je pense, etc. Ma raison perdait son équilibre...

Cependant, les découvertes philosophiques que je faisais flattaient extraordinairement mon amour-

propre; souvent je me croyais un grand homme qui découvre, pour le bonheur de toute l'humanité, une nouvelle vérité et avec la conscience fière de ma dignité, je regardais les autres mortels; mais, chose étrange, quand je me heurtais à ces mortels, je tremblais devant chacun, et plus je m'élevais dans ma propre opinion, moins j'étais capable avec les autres, non seulement de montrer la conscience de ma propre dignité, mais je ne pouvais même m'habituer à ne pas avoir honte au mot le plus simple, au moidre mouvement.

XX

VOLODIA

Oui, plus j'avance dans la description de cette époque de ma vie, plus elle devient lourde et difficile pour moi. Rarement, rarement, parmi les souvenirs de cette époque, je trouve des heures du sentiment sincère, ardent, qui éclairait si brillamment et sans cesse le commencement de ma vie. Involontairement, j'ai le désir de franchir au plus vite le désert de l'adolescence et d'atteindre ce moment heureux, où de nouveau, le sentiment vraiment tendre et noble de l'amitié éclaira d'une pure lumière la fin de cette période et le commencement de la nouvelle période, pleine de charme et de poésie, celle de la jeunesse.

Je ne suivrai pas heure par heure mes souvenirs, mais je jeterai un rapide coup d'œil sur les principaux d'entre eux, depuis le moment où je

suis arrivé dans mon récit jusqu'à mon rapprochement avec un homme extraordinaire qui eut une influence décisive et bienfaisante sur mon caractère et ma direction.

Ces jours-là, Volodia rentrera à l'Université, déjà des professeurs particuliers viennent pour lui seul, et moi, avec l'envie et le respect involontaire, j'écoute comment en frappant avec la craie sur le tableau noir, il parle de fonctions, de coordonnées, etc., expressions qui me semblent d'une science intangible. Mais voilà, un dimanche, après le dîner, dans la chambre de grand'mère se réunissent tous les professeurs, deux professeurs de l'Université, et en présence de papa et de quelques invités on fait une répétition de l'examen de l'Université. Et Volodia, à la grande joie de grand'mère, montre des connaissances extraordinaires. A moi aussi on pose des questions sur certaines matières, mais je suis très faible, et, devant grand'mère, les professeurs tâchent visiblement de cacher mon ignorance, ce qui me confond encore plus. Cependant, on fait très peu attention à moi, je n'ai que quinze ans, c'est-à-dire qu'avant l'examen, j'ai encore une année. Volodia descend seulement pour le dîner, et toute la journée et même le soir, il reste en haut à étudier et non par force mais de son plein gré. Il est très ambitieux et il ne veut pas passer l'examen médiocrement, mais brillamment.

Mais voilà: le jour du premier examen est arrivé.

Volodia s'habille en frac bleu à boutons de cuivre, il a une montre d'or et des souliers vernis; du perron s'approche le phaéton de papa, Nikolai défait le tablier, et Saint-Jérôme et Volodia vont à l'Université. Les fillettes, surtout Katenka, avec un visage joyeux, rayonnant, regardent par la fenêtre la silhouette élégante de Volodia qui monte dans la voiture; papa dit : « Dieu veuille, Dieu veuille, » et grand'mère qui s'est trainée jusqu'à la fenêtre, les larmes aux yeux, fait des signes de croix sur Volodia, jusqu'à ce que le phaéton disparaisse derrière le coin d'une petite ruelle, et elle murmure quelque chose.

Volodia revient. Tous, impatients, l'interrogent : « Eh bien? Quoi? Bon? Combien? » Mais rien qu'à sa figure rayonnante on voit que c'est très bien, Volodia a eu cinq. Le jour suivant on l'accompagne avec les mêmes souhaits de succès et la même crainte, et on attend son retour avec la même impatience et la même joie. Ainsi durant neuf jours; le dixième jour est réservé au dernier et au plus difficile examen, celui d'instruction religieuse.

Tous sont près de la fenêtre et l'attendent avec une impatience plus grande encore. Il est déjà deux heures et Volodia n'est pas là.

— Mon Dieu! Mes yeux!... les voilà, les voilà! crie Lubotchka en se collant contre la fenêtre.

Et en effet, dans le phaéton, à côté de Saint-Jé-

rôme est assis Volodia, mais il n'est déjà plus en frac bleu et en chapeau gris, mais en uniforme d'étudiant, avec un col bleu brodé, un tricorne et l'épée dorée au côté.

— Que n'es-tu vivante! — exclame grand'mère en apercevant Volodia en uniforme, et elle s'évanouit.

Volodia, le visage joyeux, court dans l'anti-chambre, il embrasse moi, Lubotchka, Mimi et Katenka qui rougit jusqu'aux oreilles. Volodia ne se connaît plus de joie. Ah! comme il est beau dans cet uniforme! Comme le col bleu sied bien à ses petites moustaches noires, naissantes! Quelle taille longue et fine, il a! Quelle allure noble! En ce jour mémorable, tous dînèrent dans la chambre de grand'mère. Sur tous les visages rayonne la joie, et pendant le diner, au moment de l'entremets, le maître d'hôtel, avec une physionomie de circonstance, solennelle et en même temps joyeuse, apporte une bouteille de champagne enveloppée d'une serviette. Grand'mère, pour la première fois depuis la mort de maman, boit du champagne, elle en boit une coupe entière en félicitant Volodia, et de nouveau, pleure de joie en le regardant. A présent, Volodia sort déjà seul dans son propre équipage, il reçoit *chez lui* des invités à lui; il fume, il fréquente les bals et moi-même une fois, dans sa chambre, je l'ai vu boire, avec ses camarades, deux bouteilles de champagne, et eux en vidant chaque coupe, invoquaient la santé de quelque

personne mystérieuse et discutaient à qui aurait le fond de la bouteille. Cependant, il dine régulièrement à la maison, et après-dîner, comme auparavant il s'assoit dans le divan et cause sans cesse mystérieusement avec Katenka; autant que je puis le comprendre, ne prenant pas part à la conversation, ils causent seulement des héros et des héroïnes des romans qu'ils ont lus, de la jalousie, de l'amour, et je ne puis nullement comprendre ce qu'ils peuvent trouver d'amusant à de pareilles conversations et pourquoi ils sourient si finement en discutant si chaleureusement. En général, je remarque qu'entre Katenka et Volodia, outre l'amitié très compréhensible entre camarades d'enfance, existent des relations étranges qui les éloignent de nous et les lient mystérieusement entre eux.

XXI

KATENKA ET LUBOTCHKA

Katenka a seize ans, elle est grande ; les formes anguleuses, la timidité, la gaucherie des mouvements, propres à la fillette, durant l'âge ingrat, ont fait place à la fraîcheur et à la grâce de la fleur qui vient de s'épanouir, mais elle n'a pas du tout changé. Les mêmes yeux bleu-clair, le même regard souriant, le même nez petit et droit, aux fortes narines et dont la ligne se confond presque avec celle du front, la petite bouche au sourire clair, les mêmes fossettes dans ses petites joues roses et transparentes, les mêmes petites mains blanches... et comme avant, lui convient remarquablement le nom de petite fille *proprette*. Le nouveau en elle, c'est seulement la grosse tresse blonde qu'elle porte comme une grande demoiselle.

selle et la poitrine naissante dont l'apparition évidemment, la réjouit et la gêne.

Mais bien que Lubotchka ait grandi avec elle, sous tous les rapports, elle est autre.

Lubotchka n'est pas de haute taille et grâce à la maladie anglaise, ses jambes sont en pattes de canard et sa taille est très vilaine. Ce qu'elle a de bien dans toute sa personne, ce sont les yeux et ses yeux sont vraiment beaux, grands, noirs, avec une expression infiniment agréable et naïve qui ne peut point ne pas arrêter l'attention. Lubotchka est toujours et en tout, simple et naturelle ; Katenka paraît vouloir ressembler à quelqu'un. Lubotchka regarde toujours droit, et parfois, quand elle arrête sur quelqu'un ses grands yeux noirs, elle les y laisse si longtemps qu'on la gronde pour cela en lui faisant remarquer que c'est impoli ; Katenka, au contraire, baisse les paupières, cligne les yeux, et affirme qu'elle est myope, tandis que je sais très bien qu'elle voit admirablement. Lubotchka n'aime pas faire de grimaces devant les étrangers et quand quelqu'un l'embrasse devant des invités, elle prend un air mécontent et dit qu'elle n'aime pas les *tendresses* ; au contraire, devant les invités Katenka devient surtout tendre envers Mimi, et aime beaucoup, en enlaçant une fillette quelconque, traverser le salon. Lubotchka est une terrible rieuse, et parfois, dans l'accès de rire, elle agite les mains et court par la chambre ; Katenka, au

contraire, ferme sa bouche avec son mouchoir ou ses mains, quand elle commence à rire. Lubotchka est toujours assise droit, et marche les bras balants ; Katenka penche la tête, un peu de côté et marche en pliant les bras. Lubotchka est toujours très heureuse quand elle réussit à parler à un monsieur âgé, et elle dit qu'elle se mariera absolument avec un hussard ; Katenka dit que tous les hommes sont répugnants, qu'elle ne se mariera jamais, et quand un homme lui parle, elle se trouble comme si elle avait peur. Lubotchka est toujours mécontente de Mimi parce qu'elle la serre tellement dans son corset qu'elle « ne peut respirer, » et elle aime à manger ; Katenka, au contraire, en mettant son doigt sous la basque de sa robe nous montre comme elle est large, et elle mange très peu. Lubotchka aime à dessiner de petites têtes ; Katenka ne dessine que des fleurs et des papillons. Lubotchka joue très correctement les concerto de Field et quelques sonates de Beethoven ; Katenka joue des variations et des valse, retient la mesure, frappe sans cesse, prend la pédale, et avant de commencer à jouer quelque chose, avec sentiment, prend trois accords arpeggio.

Mais, selon mon opinion d'alors, Katenka ressemblait plus à une grande personne et c'est pourquoi elle me plaisait infiniment plus.

XXII

PAPA

Papa est surtout gai depuis que Volodia est entré à l'Université, et plus souvent qu'à l'ordinaire, il vient dîner chez grand'mère. Cependant la cause de sa gaieté, je l'ai su par Nikolai, c'est qu'il a beaucoup gagné au jeu ces temps derniers. Il arrive même que le soir, avant d'aller au cercle, il passe chez nous, s'assoit au piano, nous réunit autour de lui et, battant la mesure avec es semelles de ses souliers plats (il ne peut souffrir les talons et jamais n'en porte), il chante des chansons tziganes. Et alors il faut voir l'admiration comique de sa favorite Lubotchka, qui de son côté l'adore. Parfois, il vient aux leçons, et le visage grave, m'écoute réciter, mais par les quelques mots avec lesquels il veut me reprendre, je vois bien que lui-même sait mal ce qu'on m'en-

seigne. Quelquefois, en cachette, il cligne des yeux et nous fait signe quand grand'mère commence à se fâcher et à grogner contre nous sans aucune cause.

« Eh bien ! nous avons été attrapés, mes enfants ! » dit-il ensuite. En général, à mes yeux il descend peu à peu de cette hauteur inaccessible où le plaçait mon imagination d'enfant. Je baise ses longues mains blanches avec le même sentiment d'amour et de respect, mais je me permets déjà de penser sur lui, de juger ses actes, et involontairement me viennent sur lui des pensées que je suis effrayé d'avoir. Jamais je n'oublierai un fait qui m'a inspiré beaucoup de toutes ces pensées et m'a causé de vraies souffrances morales.

Une fois, très tard dans la soirée, il est entré au salon en frac et en gilet blanc, pour amener avec lui, au bal, Volodia qui, à ce moment, s'habillait dans sa chambre. Grand'mère, dans la chambre à coucher, attendait que Volodia vint se montrer à elle (elle avait l'habitude, avant chaque bal, de l'appeler chez elle, de le bénir, de l'examiner et de lui faire des recommandations). Dans le salon, éclairé d'une seule lampe, Mimi et Katenka allaient et venaient et Lubotchka, assise au piano, étudiait le deuxième concerto de Field, le morceau favori de maman.

Je n'ai jamais rencontré une aussi grande ressemblance de famille qu'entre ma sœur et maman.

Cette ressemblance n'était ni dans le visage, ni dans la stature, mais dans quelque chose d'insaisissable, dans les mains, dans la manière de marcher et surtout dans la voix et dans quelques expressions. Quand Lubotchka se fâchait et disait : « Il y a un siècle entier qu'on ne me laisse pas » ces mots : il y a un *siècle entier*, que maman avait l'habitude de dire, elle les prononçait d'une telle façon, en traînant un siècle entier, qu'on croyait entendre maman. Mais la plus extraordinaire ressemblance était dans son jeu au piano et dans toutes ses attitudes en jouant; elle arrangeait ses jupes et tournait la feuille, par le haut, de la main gauche, de la même façon que maman; comme elle aussi, de dépit, elle frappait du poing le clavier, quand elle ne pouvait venir à bout d'un passage difficile, et disait : « Ah! mon Dieu! » Et elle avait la même insaisissable délicatesse et netteté de jeu, de ce délicieux jeu de l'école de Field, si bien appelé jeu perlé, dont tous les trucs et tours de force des pianistes modernes n'ont pu faire oublier le charme.

Papa entra au salon à petits pas rapides et s'approcha de Lubotchka qui cessa de jouer en l'apercevant.

— Non, Luba, joue, joue, — dit-il en la rassurant, — tu sais comme j'aime à t'écouter.

Lubotchka continua à jouer et longtemps, papa, appuyé sur les mains, resta assis en face d'elle;

ensuite, rapidement, faisant un mouvement d'épaules, il se mit à marcher dans la chambre. Chaque fois qu'il s'approchait du piano, il s'arrêtait et longtemps fixait Lubotchka. A ses mouvements et à sa marche, je remarquai qu'il était ému. Traversant plusieurs fois le salon, il s'arrêta derrière la chaise de Lubotchka, baisa sa tête brune et ensuite, se tournant rapidement il reprit sa promenade. Quand Lubotchka, en finissant, s'approcha de lui et lui demanda :

— Est-ce bien ?

Silencieusement il lui prit la tête et se mit à embrasser son front et ses yeux avec une tendresse que je n'avais jamais vue en lui.

— Ah ! mon Dieu ! tu pleures ? — fit soudain Lubotchka en laissant tomber de ses mains la chaîne de sa montre, et en fixant sur lui de grands yeux étonnés. — Je te demande pardon, mon cher petit papa, j'ai oublié tout à fait que c'est le *morceau de maman*.

— Non, mon amie, joue-le plus souvent, — dit-il d'une voix tremblante d'émotion. — Si tu savais comme cela me fait du bien de pleurer avec toi...

Il l'embrassa encore une fois, et tâchant de cacher son émotion, en secouant les épaules, il sortit par la porte qui, du couloir, conduisait à la chambre de Volodia.

— Voldemar ! es-tu bientôt prêt ? — cria-t-il en s'arrêtant au milieu du corridor. En ce moment

même, devant lui, passait la bonne Macha, qui, en apercevant le maître, baissa la tête et voulut faire un détour. Il l'arrêta. — «Eh bien, chaque jour plus belle », — fit-il en se penchant vers elle.

Macha rougit et baissa la tête encore plus.

— Permettez, murmura-t-elle.

— Voldemar, quoi, bientôt? — répéta papa en se secouant et en toussant, quand Macha étant passée, il me remarqua...

J'aime mon père, mais la raison vit indépendamment du cœur, et souvent elle renferme en soi des pensées qui blessent le sentiment et qui sont incompréhensibles et cruelles pour le cœur, Et de telles pensées, bien que je tâchasse de les éloigner, venaient en moi.

XXIII

GRAND'MÈRE

Grand'mère devient plus faible de jour en jour ; la sonnette, la voix de la grondeuse Gacha, et le claquement des portes se font entendre plus fréquemment dans sa chambre ; elle ne reçoit déjà plus dans le cabinet, dans son voltaire, mais dans sa chambre à coucher, dans un lit très haut, avec quantité de coussins ornés de dentelles. En lui disant bonjour, je remarque à sa main un gonflement jaunâtre, et dans la chambre est répandue une odeur lourde que j'ai sentie il y a cinq ans, dans la chambre de maman. Le docteur vient chez elle trois fois par jour et il y a eu déjà quelques consultations, Mais son caractère, ses allures hautes et sans gêne avec tous les familiers, et sur-

tout avec papa, n'ont nullement changé. De la même manière, elle traîne ses mots, lève ses sourcils et dit : « Mon cher. »

Mais depuis quelques jours déjà, on ne nous laisse pas aller chez elle, et, un matin, Saint-Jérôme, pendant la classe, me proposa d'aller me promener avec Lubotchka et Katenka. Étant assis dans le traîneau, je remarquai que devant les fenêtres de grand'mère, la rue était couverte de paille, et que des individus quelconques, en blouse bleue, stationnaient devant notre porte cochère et malgré cela, je ne compris pourquoi on nous envoyait nous promener à cette heure indue.

Ce jour-là, pendant la promenade, moi et Lubotchka, nous nous trouvions, je ne sais pourquoi, dans cette disposition d'esprit particulièrement gaie, où la chose la plus simple, la moindre parole, le moindre mouvement font rire... Un colporteur tenant un éventaire court à pas rapides à travers la rue, nous rions. Un cocher déguenillé, conduisant au galop, agite les extrémités des guides, et rattrape notre traîneau; nous éclatons de rire. Le fouet de Philippe s'accroche à l'arc du traîneau, lui en se retournant crie : eh ! et nous mourons de rire. Mimi, d'un air mécontent, dit qu'il n'y a que les *sots* qui rient sans cause, et Lubotchka, toute rouge de l'effort qu'elle fait pour se retenir, me regarde en dessous, nos yeux se rencontrent et nous éclatons d'un tel rire homérique, que des larmes se mon-

trent dans nos yeux, et nous ne pouvons retenir l'éclat de rire qui nous étouffe. A peine sommes-nous un peu calmés, que je regarde Lubotchka et prononce notre mot favori, à la mode parmi nous depuis quelque temps et qui provoque toujours le rire, et de nouveau nous éclatons.

En approchant de la maison, je venais d'ouvrir la bouche pour faire à Lubotchka une magnifique grimace, quand subitement le couvercle noir d'un cercueil appuyé contre le battant de la porte du perron, frappa mes yeux, et ma bouche resta dans la même grimace.

— VOTRE GRAND'MÈRE EST MORTE! — dit Saint-Jérôme, avec un visage pâle, en s'avancant vers nous.

Tout le temps que le corps de grand'mère est dans la maison, j'éprouve le sentiment pénible de la peur de la mort, c'est-à-dire que le cadavre me rappelle très vivement et péniblement qu'un jour viendra où moi aussi je mourrai, sentiment qu'on est habitué à confondre avec la tristesse. Je ne regrette pas grand'mère, et à dire vrai, à peu près personne ne la regrette. Bien que la maison soit pleine d'invités en deuil, personne n'est triste de sa mort, sauf une personne dont la douleur désespérée me frappe plus que je ne saurais le dire. Cette personne c'est la femme de chambre Gacha. Elle va au grenier, s'y enferme et pleure sans cesse, elle se maudit, s'arrache les cheveux, ne veut rien entendre et dit qu'après la mort de sa

maîtresse aimée il ne lui reste plus qu'à mourir.

Je répète de nouveau qu'en matière de sentiments, l'in vraisemblable est le plus sûr indice de la vérité.

Grand'mère n'est plus, mais son souvenir et divers commentaires sur elle vivent dans notre maison. Ces commentaires se rapportent principalement au testament qu'elle a fait avant le dénouement et que personne ne connaît sauf son exécuteur testamentaire, le prince Ivan Ivanovitch. Parmi les domestiques de grand'mère je remarque une certaine émotion et souvent j'entends des racontars : à qui iront-ils ? et j'avoue, que malgré moi, je pense avec joie que nous recevrons l'héritage.

Au bout de six semaines, Nikolaï, la gazette ordinaire des nouvelles de notre maison, me raconta que grand'mère avait laissé tous ses biens immeubles à Lubotchka, en lui donnant pour tuteur jusqu'à son mariage, non papa, mais le prince Ivan Ivanovitch.

XXIV

MOI

Il ne me reste que quelques mois avant l'entrée à l'Université. J'étudie bien, et non seulement j'attends sans peur mes professeurs, mais je trouve même un certain plaisir aux leçons.

C'est pour moi un plaisir d'exposer clairement et nettement la leçon apprise. Je me prépare pour entrer à la faculté des sciences mathématiques, et à vrai dire ce choix tient uniquement à ce que les mots : sinus, tangente, différentiel, intégrale, etc., me plaisent beaucoup.

Je suis beaucoup plus petit que Volodia, large d'épaules et trapu. Je suis resté laid, et comme avant, je m'en désole. Je tâche de paraître original ; la seule chose qui me console, c'est qu'une fois papa a dit de moi, que j'ai un *museau intelligent*, et je le crois fermement.

Saint-Jérôme est content de moi, me loue, et non seulement je ne le déteste pas, mais quand il dit parfois : qu'avec *mes capacités et mon intelligence*, c'est une honte de ne pas faire ceci ou cela, il me semble même que je l'aime.

Mes observations dans la chambre des bonnes ont cessé depuis longtemps, j'ai honte de me cacher derrière les portes et, en outre, la conviction de l'amour de Macha pour Vassili m'a, je l'avoue, refroidi un peu. Le mariage de Vassili pour lequel, sur sa prière, j'ai demandé la permission à papa, m'a guéri définitivement de cette passion malheureuse.

Quand les *jeunes mariés*, portant des bonbons sur le plateau, sont venus chez papa pour le remercier, et que Macha, en bonnet à rubans bleu ciel, nous remercia tous pour quelque chose en embrassant chacun sur l'épaule, je ne sentis que l'odeur de la pommade rose de ses cheveux et pas la moindre émotion.

En général, je commence à me débarrasser peu à peu de mes défauts de l'adolescence, sauf cependant du principal, qui me nuira beaucoup dans la vie : de ma disposition à raisonner.

LES AMIS DE VOLODIA

Bien que dans la société des connaissances de Volodia, je jouasse un rôle qui blessait mon amour-propre, j'aimais à être dans sa chambre quand il y avait du monde chez lui, et à observer en silence tout ce qui s'y passait. Plus souvent que les autres, venaient chez Volodia l'aide de camp Doubkov et un étudiant, le prince Nekhludov. Doubkov était un petit brun sanguin, qui n'était déjà plus de la première jeunesse; bien qu'ayant les jambes courtes, il n'était pas mal de sa personne, et il était toujours gai. C'était une de ces personnes bornées qui sont surtout agréables par cela même qu'elles sont bornées, qui ne peuvent voir les choses de divers côtés et qui sont toujours enthousiastes. Les raisonnements de tels hommes sont toujours très étroits et erronés, mais eux-mêmes sont toujours sincères et satisfaits. Même leur égoïsme

étroit semble, je ne sais pourquoi, excusable et charmant. En outre, pour Volodia et pour moi, Doubkov avait un double charme : un aspect martial, et précisément l'âge que les jeunes gens ont l'habitude d'assimiler à la conception du comme il faut, qui est très apprécié alors. Toutefois, Doubkov était vraiment ce qu'on peut appeler « un homme comme il faut. » Une seule chose m'était désagréable, c'est que Volodia, devant lui, avait l'air honteux de mes actes les plus innocents, et de ma jeunesse.

Nekhludov n'était pas si beau : ses petits yeux gris, son front bas et droit, la longueur démesurée de ses mains et de ses pieds, ne pouvaient être considérés comme de beaux traits. Ce qu'il avait de bien, c'était la haute taille, le teint frais et des dents éblouissantes. Mais son visage revêtait une expression énergique et originale due aux yeux petits et brillants, et, grâce à l'expression mobile, tantôt sévère, tantôt presque enfantine du sourire, il était impossible de ne pas le remarquer.

Il semblait très timide, car la moindre chose le faisait rougir jusqu'aux oreilles, mais sa timidité ne ressemblait pas à la mienne ; plus il rougissait, plus son visage exprimait de résolution, comme s'il se fâchait contre lui-même pour sa faiblesse.

Bien qu'il semblât très ami avec Doubkov et Volodia, il était évident que seul le hasard les avait

unis. Leurs opinions étaient tout à fait différentes : Volodia et Doubkov avaient peur de tout ce qui ressemblait aux raisonnements et à la sentimentalité. Nekhludov, au contraire, était enthousiaste au plus haut degré et souvent, malgré les moqueries, il se lançait dans des discussions sur les questions philosophiques et sur les sentiments. Volodia et Doubkov aimaient à causer des objets de leur amour (et ils étaient amoureux de plusieurs à la fois, et tous deux des mêmes). Nekhludov, au contraire, se fâchait toujours sérieusement quand on lui faisait des allusions à sa passion pour une certaine rousse.

Volodia et Doubkov se permettaient souvent de railler aimablement leurs parents ; au contraire, on pouvait mettre Nekhludov hors de lui, en faisant une allusion désagréable à sa tante pour laquelle il avait une adoration enthousiaste. Volodia et Doubkov, après le souper, s'en allaient dans quelque endroit sans Nekhludov, et l'appelaient *la jeune fille timide*

Le prince Nekhludov me frappa dès la première fois, tant par sa conversation que par son extérieur. Mais bien que nous eussions beaucoup d'opinions communes — ou peut-être précisément pour cela — le sentiment qu'il m'inspira la première fois que je le vis était loin d'être amical. Son regard mobile, sa voix ferme, son air hautain et surtout l'indifférence absolue qu'il me montrait, me déplaisaient. Souvent, pendant la conversation,

j'avais grande envie de le contredire; pour mâter son orgueil, je voulais triompher de lui dans une discussion, lui prouver que j'étais intelligent bien qu'il ne daignât faire aucune attention à moi. La timidité me retenait.

XXVI

LES RAISONNEMENTS

Volodia allongé sur le divan, et appuyé sur le coude, lisait un roman français, quand, après les classes du soir, selon mon habitude, j'entrai dans sa chambre. Pour une seconde il souleva la tête pour regarder et de nouveau se remit à lire, — mouvement très simple et très naturel, mais qui me fit rougir. Il me semblait voir dans son regard la question : pourquoi es-tu venu ici? et dans l'inclinaison rapide de la tête, le désir de me cacher ce regard. Cette disposition à interpréter le moindre, le plus simple geste était alors chez moi très caractéristique. Je m'approchai de la table et pris aussi un livre, mais avant de me mettre à lire, il me vint en tête que c'était un peu ridicule, ne nous étant pas vus d'un jour entier, de ne pas causer ensemble.

— Eh bien, tu seras à la maison, ce soir?

— Je ne sais pas; et quoi?

— Comme ça, dis-je; — et voyant que la conversation ne mordait pas, je pris le livre et commençai à lire.

C'est étrange : en tête à tête avec Volodia, pendant des heures entières, nous gardions le silence, mais il suffisait de la présence d'un tiers, même silencieux, pour qu'entre nous commençât la conversation la plus intéressante et la plus variée. Nous sentions que nous nous connaissions trop bien l'un l'autre, et se connaître trop ou trop peu empêche également le rapprochement.

— Volodia est à la maison? — s'entendit de l'antichambre, la voix de Doubkov.

— Oui, — dit Volodia en baissant ses jambes et en posant son livre sur la table.

Doubkov et Nekhludov, en manteau et en chapeau, entrèrent dans la chambre.

— Eh bien, vous allez au théâtre, Volodia?

— Non, je n'ai pas le temps, — répondit-il en rougissant.

— En voilà des bêtises; allons, s'il te plaît!

— Mais je n'ai même pas de billet.

— Tu en auras tant que tu voudras à l'entrée.

— Attends, je reviens tout de suite, — répondit Volodia pour s'esquiver; et faisant un mouvement d'épaules, il sortit de la chambre.

Je savais que Volodia désirait vivement aller au

théâtre où l'appelait Doubkov, et qu'il refusait seulement parce qu'il n'avait pas d'argent et qu'il était sorti pour emprunter au concierge cinq roubles jusqu'à sa prochaine mensualité.

— Bonjour, *diplomate!* — fit Doubkov en me tendant la main.

Les amis de Volodia m'appelaient diplomate parce qu'une fois, après le dîner, chez feu ma grand'mère, en causant de notre avenir, elle avait dit que Volodia serait militaire et qu'elle espérait me voir *diplomate* en frac noir, et coiffé A LA COQ, ce qui était, à son avis, l'attribut nécessaire du titre de diplomate.

— Où est allé Volodia? — me demanda Nekhludov,

— Je ne sais pas, — répondis-je en rougissant à la pensée qu'il devinait sans doute pourquoi Volodia était sorti.

— Probablement qu'il n'a pas d'argent, n'est-ce pas, *diplomate?* — ajouta-t-il affirmativement, en interprétant mon sourire. Moi non plus je n'ai pas d'argent, et toi, Doubkov, en as-tu?

— Voyons, — dit Doubkov en tirant sa bourse et en tâtant très soigneusement quelque menue monnaie, avec ses doigts courts. — Voilà cinq copeks, en voilà vingt et errri...k, — fit-il en faisant de la main un geste comique.

Dans ce moment, Volodia entra dans la chambre.

— Eh bien, allons-nous?

— Non.

— Comme tu es drôle, — dit Nekhludov. Pourquoi ne pas dire que tu n'as pas d'argent. Prends mon billet si tu veux.

— Et toi?

— Il ira dans la loge de ses cousines, — dit Doubkov.

— Non, je n'irai pas du tout.

— Pourquoi?

— Parce que tu sais que je n'aime pas être dans la loge.

— Pourquoi?

— Je n'aime pas, cela me gêne.

— Vieille chanson, je ne comprends pas pourquoi tu peux être gêné où tous sont heureux de te voir; c'est ridicule, mon cher.

— Que faire SI JE SUIS TIMIDE? Je suis sûr que tu n'as jamais rougi de ta vie, et moi je rougis à chaque instant, pour la moindre bagatelle — et en disant cela il rougit aussi.

— SAVEZ-VOUS D'OU VIENT VOTRE TIMIDITÉ?... D'UN EXCÈS D'AMOUR-PROPRE, MON CHER, — dit Doubkov d'un ton protecteur.

— Quel excès d'amour-propre? — répondit Nekhludov frappé au vif. — Au contraire, je suis timide parce que j'ai trop peu d'amour-propre et que je pense toujours que je suis désagréable, ennuyeux; c'est pourquoi...

— Habille-toi donc, Volodia, — dit Doubkov en

l'attrapant par les épaules et en lui enlevant son veston. — Ignace, habille ton maître.

— Cela m'arrive souvent... — continuait Nekhludov.

Mais Doubkov ne l'écoutait déjà plus. Il chantait : « Tra la la la la la... » sur un air quelconque.

— Tu n'es pas débarrassé, — dit Nekhludov. — Je te prouverai que ma timidité ne vient pas du tout de l'amour-propre.

— Tu le prouveras en venant avec nous.

— Je te dis que je n'irai pas.

— Eh bien, reste ici et prouve-le au diplomate, et quand nous reviendrons il nous le racontera.

— Je le prouverai, — répondit Nekhludov avec un entêtement enfantin. Seulement, revenez au plus vite.

— Que pensez-vous : ai-je de l'amour propre?

— dit-il en s'asseyant près de moi.

Bien que mon opinion sur ce point fût déjà faite, je me sentis tellement embarrassé à cette question inattendue que je ne répondis pas tout de suite.

— Je crois que oui — dis-je en sentant ma voix trembler, et la rougeur couvrir mon visage à la pensée qu'il était temps de leur prouver que j'étais *intelligent*. — Je pense que chaque homme a de l'amour-propre, et que tout ce que fait l'homme, il le fait par amour propre.

— Alors, selon vous, qu'est-ce que l'amour-

propre? — dit Nekhludov avec un sourire qui me sembla légèrement méprisant.

— L'amour-propre, c'est la conviction que je suis meilleur et plus intelligent que tous les autres.

— Mais comment tous peuvent-ils être convaincus de cela?

— Je ne sais pas si c'est juste ou non, mais seulement personne, excepté moi, ne l'avoue. Moi je suis convaincu que je suis le plus intelligent de tous au monde, et je suis convaincu que vous pensez la même chose de vous.

— Non, je dirai moi-même que j'ai rencontré des hommes que je reconnais pour plus intelligents que moi — dit Nekhludov.

— C'est impossible — fis-je avec conviction.

— Est-ce que vous le pensez réellement? — demanda Nekhludov en me regardant fixement.

— Sérieusement — répondis-je.

Et ici, spontanément, il me vint une idée que j'exposai aussitôt :

— Je vous le prouverai. Pourquoi nous aimons-nous plus que les autres? Parce que nous nous croyons meilleurs que les autres, plus dignes d'amour; si nous trouvions les autres meilleurs que nous, nous les aimerions plus que nous, et cela n'arrive jamais. Et si même cela arrive, j'ai encore raison — ajoutai-je avec un sourire involontaire de contentement de moi-même.

Nekhludov se tut un moment.

— Voilà, je ne vous croyais pas si intelligent — dit-il avec un sourire charmant et jovial. Et tout à coup je me sentis extrêmement heureux.

La louange agit si fortement, non-seulement sur les sentiments mais aussi sur l'intelligence de l'homme, que, sous son influence agréable, il me sembla que j'étais devenu beaucoup plus intelligent, et les idées, l'une après l'autre, avec une rapidité extraordinaire, me venaient en tête. Après l'amour-propre, nous passâmes sans le remarquer à l'amour, et, sur ce sujet, la conversation semblait inépuisable. Bien que nos raisonnements eussent pu sembler, à un auditeur étranger, un galimatias absurde — tant ils étaient peu clairs et limités — ils avaient pour nous une grande importance. Nos âmes étaient si bien d'accord que le moindre contact à une fibre quelconque de l'une, trouvait son écho dans l'autre. Nous trouvions du plaisir précisément dans cette harmonie constante des diverses cordes que nous touchions au cours de cette conversation. Il nous semblait n'avoir pas assez de paroles et de temps pour exprimer l'un à l'autre toutes les idées qui demandaient à s'épancher.

XXVII

LE COMMENCEMENT DE L'AMITIÉ

Depuis ce jour, entre moi et Dmitri Nekhludov s'établirent des relations assez bizarres mais extrêmement agréables. Devant les étrangers il fait à peine attention à moi ; dès qu'il nous arrive d'être seuls, nous nous installons dans un petit coin et nous nous mettons à raisonner en oubliant tout, même la fuite du temps.

Nous nous entretenons tantôt de la vie future, des arts, du service, du mariage, de l'éducation des enfants, et jamais il ne nous vient en tête que tout ce que nous disons est terriblement absurde. Cela ne nous venait pas en tête parce que l'absurde que nous disions était un absurde intelligent et agréable, et que pendant la jeunesse on apprécie encore l'esprit, on croit en lui. Pendant la jeunesse, toutes les forces de l'âme sont dirigées vers l'avenir,

et cet avenir prend des formes variées, vivantes et séduisantes, sous l'influence d'un espoir basé, non sur l'expérience du passé, mais sur la possibilité imaginaire d'un bonheur ; et les seuls rêves, compris et partagés, sur le bonheur futur font déjà le vrai bonheur de cet âge. Dans les raisonnements métaphysiques, l'un de nos principaux sujets de conversation, j'aimais le moment où les pensées se suivent de plus en plus rapides, deviennent de plus en plus abstraites, et arrivent enfin à un tel degré d'obscurité qu'on ne voit plus la possibilité de les exprimer, et que, croyant dire ce que l'on pense, on dit tout à fait autre chose. J'aimais ce moment où, s'élevant de plus en plus haut dans le domaine de la pensée, on en comprend tout à coup l'infini, et l'on reconnaît l'impossibilité d'aller plus loin.

Une fois, pendant le carnaval, Nekhludov était si occupé par diverses distractions que, tout en venant à la maison plusieurs fois par jour, il ne me causa pas une seule fois. Cela me blessa tellement que de nouveau je le jugeai fier et désagréable. J'attendais seulement une occasion pour lui montrer que je ne tenais pas à sa société, et que je n'avais pour lui aucune affection particulière.

La première fois, après le carnaval, qu'il voulut de nouveau me causer, je lui dis que j'avais à préparer des leçons et j'allai en haut ; mais un quart

d'heure plus tard quelqu'un ouvrit la porte de la classe, et Nekhludov s'approcha de moi :

— Je vous dérange? — dit-il.

— Non — répondis-je, malgré mon intention de prétexter un travail quelconque.

— Alors, pourquoi êtes-vous parti de chez Volodia? il y a longtemps que nous n'avons discuté ensemble, et j'y suis si habitué qu'il me manque quelque chose.

Mon dépit passa en ce moment, et Dmitri rede-
vint à mes yeux le même homme bon et char-
mant.

— Vous savez sans doute pourquoi je m'en suis
allé? — dis-je.

— Peut-être — répondit-il en s'asseyant près de
moi — mais si même je devine, je ne peux pas
dire pourquoi; mais vous, vous le pouvez.

— Et je vous le dirai : je suis parti parce que
j'étais fâché contre vous... pas fâché, mais j'avais
du dépit; voilà, j'ai toujours peur que vous me
méprisiez parce que je suis trop jeune.

— Savez-vous pourquoi nous sommes si bien
ensemble? — dit-il en répondant à mon aveu
avec un regard bon et intelligent — pourquoi je
vous aime plus que des personnes que je connais
davantage et avec lesquelles j'ai plus de rapports?
Je viens de le comprendre à l'instant; vous avez
une qualité étonnante et rare : la franchise.

— Oui, je dis toujours les choses que j'ai

même honte à m'avouer — affirmai-je — mais je ne les dis qu'à ceux dont je suis sûr.

— Oui, mais pour être sûr d'un homme, il faut être tout à fait son ami, et nous ne sommes pas encore des amis, NICOLAS; souvenez-vous de ce que nous avons dit en parlant de l'amitié : pour être de vrais amis, il faut être sûrs l'un de l'autre.

— Être sûr que vous ne répéterez à personne la chose que je vous dirai : et les idées les plus importantes et les plus intéressantes sont précisément celles que pour rien nous ne disons pas, et les pensées mauvaises, si mauvaises, que si nous savions devoir les avouer, elles ne nous viendraient jamais en tête.

— Savez-vous quelle idée m'est venue, NICOLAS? — ajouta-t-il en se levant de sa chaise et en se frottant les mains en souriant : *Faisons cela*, et vous verrez que ce sera utile pour nous deux : promettons-nous de nous avouer tout, l'un l'autre. Nous nous connaissons réciproquement, et n'aurons pas honte; et, pour ne pas avoir peur des étrangers, donnons-nous la parole de ne *jamais parler de nous à personne*. Faisons cela?

— Bon, faisons-le, — dis-je.

En effet, nous avons *fait cela*. Qu'en advint-il, je le raconterai plus loin.

Karr a dit que dans tout attachement il y a deux côtés à envisager : l'un aime, l'autre se laisse aimer; l'un embrasse, l'autre tend la joue. C'est

tout à fait juste, et, dans notre amitié, moi j'embrassais et Dmitri tendait la joue, mais lui aussi était près de m'embrasser. Nous nous aimions également parce que nous savions nous apprécier réciproquement, mais cela ne l'empêchait pas d'avoir de l'influence sur moi, et moi de me soumettre à lui.

Il va sans dire que sous l'influence de Nekhludov, j'adoptai involontairement sa direction, dont l'essence était l'adoration enthousiaste d'un idéal de vertu, et la conviction que la destinée de l'homme est dans son perfectionnement incessant.

A cette époque, corriger toute l'humanité, détruire tous ses vices et ses maux me semblait chose très facile à exécuter, aussi facile et aussi simple que de se corriger soi-même, de s'adapter toutes les vertus, d'être heureux...

Et pourtant Dieu seul sait, si ces rêves de la jeunesse étaient ridicules, et qui est coupable de leur non réalisation!

FIN

APPENDICE

I

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES DE M. P. BIRUKOV

1° Traductions étrangères des œuvres de L. N. Tolstoï.

En publiant ce premier volume des œuvres complètes de L.-N. Tolstoï, nous croyons intéressant de faire connaître au public français, comment, par son puissant talent, L. Tolstoï a fait la conquête pacifique du monde. Le tableau suivant fait par un de ses admirateurs et contrôlé par nous au British Muséum, nous en donne une idée. Ce tableau nous montre en quelle année chaque peuple a, pour la première fois, traduit en sa langue les œuvres de L. Tolstoï. Les noms des peuples sont disposés dans l'ordre chronologique :

1 ^o Anglais	en 1862.
2 ^o Danois	— 1875.
3 ^o Allemand	— 1875.
4 ^o Slovaque	— 1876.
5 ^o Serbe	— 1877.
6 ^o Français	— 1878.
7 ^o Hongrois	— 1878.
8 ^o Américain (E. U.)	— 1878.
9 ^o Tchèque	— 1881.
10 ^o Petit-Russien	— 1884.
11 ^o Bulgare	— 1884.
12 ^o Suédois	— 1885.
13 ^o Finlandais	— 1885.
14 ^o Arménien	— 1885.
15 ^o Galicien	— 1886.
16 ^o Italien	— 1886.
17 ^o Hollandais	— 1887.
18 ^o Corelles	— 1887.
19 ^o Grouzine	— 1887.
20 ^o Khorvate	— 1887.
21 ^o Sarde	— 1887.
22 ^o Norvégien	— 1888.
23 ^o Espagnol	— 1889.
24 ^o Esthonien	— 1889.
25 ^o Letton	— 1890.
26 ^o Lithuanien	— 1891.
27 ^o Polonais	— 1891.
28 ^o Portugais	— 1892.
29 ^o Roumain	— 1894.

30° Arabe	— 1894.
31° Esclavon	— 1895.
32° Turc	— 1895.
33° Chinois	— 1895.
34° Esperantiste (lan- gue internatio- nale projetée)	— 1895.
35° Tatar	— 1896.
36° Japonais	— 1896.
37° Grec	— 1897.
38° Hébreu	— 1897.

Ce tableau demande un supplément : dans l'encyclopédie russe de Brockhaus et Efron, à l'article sur Tolstoï écrit par S.-A. Venguerov, on trouve les chiffres suivants : « Des traductions éditées à part, et qui représentent une minime partie de ce qu'on a traduit de Tolstoï dans les journaux et dans les revues, plus de 200 ont paru en langue allemande ; en français, près de 150 ; en anglais, environ 120 ; en suédois et danois, 50 ; en toutes les autres langues, même en japonais et en tatar, de 1 à 20. Ce qui a été écrit sur Tolstoï ne peut être évalué même approximativement. Avec le grand intérêt qui s'attache à ses moindres gestes, le nombre des articles de journaux sur Tolstoï en Russie et à l'étranger dépasse des milliers ; quant aux articles de revues, il en paraît des centaines chaque année ». (Dictionnaire, volume XXXIII, page 456.)

2° *Les premiers essais littéraires de Tolstoï.*

En 1831, Tolstoï quitta son domaine d'Iasnaïa Poliana, où il était resté presque trois ans sans aucun déplacement, et alla au Caucase. De là, pendant l'été de 1832, il envoya à la rédaction de la revue « *Le Contemporain* » (Sovremennik) sa première œuvre, une nouvelle, *l'Enfance*.

A propos de cet envoi, une correspondance s'établit entre Tolstoï et le poète Nékrasov qui était alors directeur de cette revue. Nous citons plus bas quatre lettres très intéressantes de Nékrasov à Tolstoï, que nous empruntons à la revue : *Suppléments littéraires de Niva*, février 1898. On verra par ces lettres que Tolstoï avait caché à Nékrasov le nom de l'auteur de la nouvelle ; et celui-ci fut obligé de rappeler plusieurs fois à Tolstoï les règlements de la censure, demandant que le nom de l'auteur d'œuvres insérées dans la revue fût connu de la rédaction. Mais Tolstoï persista à cacher son nom et ne s'avoua que plus tard l'auteur de la nouvelle. Nékrasov apprécia immédiatement le talent du nouvel auteur. Les premières lettres de Nékrasov à Tolstoï sont un peu réservées, mais dans les dernières, écrites déjà après « l'Adolescence », « la Matinée, d'un seigneur rural », « l'Invasion », « la Coupe en Forêt », et quelques-uns des récits de Sébastopol, perce déjà l'admiration envers le jeune écrivain.

Nékrasov avait alors trente-trois ans, et Tolstoï, vingt-sept. Toute la rédaction du *Contemporain* partageait l'opinion de Nékrasov sur les œuvres du débutant, et quand Tolstoï, après son séjour au Caucase et à Sébastopol, arriva en 1856 à Pétersbourg, on l'y reçut à bras ouverts, comme un écrivain sur lequel on fonde de grandes espérances.

Lettres de Nékrasov à Tolstoï.

(a) Sans date.

« Monsieur,

» J'ai lu votre manuscrit (*l'Enfance*), il contient tant de choses intéressantes que je l'insérerai. Ne sachant pas la suite, je ne puis le dire absolument, mais il me semble que son auteur a du talent. En tous cas, les idées de l'auteur, la simplicité et la réalité du sujet sont des qualités indiscutables dans cette œuvre. Si dans les parties suivantes, (comme il faut s'y attendre,) il y a plus de vivacité et de mouvement, ce sera un beau roman. Je vous demande de m'envoyer la suite. Votre roman et votre talent m'intéressent. Je vous conseillerais de ne pas vous cacher derrière des initiales, mais de commencer à signer immédiatement votre nom, si toutefois vous n'êtes pas un hôte de passage dans la littérature. J'attends votre réponse.

» Veuillez agréer l'assurance de ma considération distinguée (1).

» N. NÉKRASOV. »

(b) Saint-Pétersbourg, 5 septembre 1852.

« Monsieur,

» Je vous ai écrit au sujet de votre Nouvelle, mais maintenant, je crois devoir ajouter quelques mots. Je l'ai donnée à composer pour le numéro 9 du *Contemporain*, et en relisant cette nouvelle dans les épreuves et non dans le manuscrit raturé je l'ai trouvée beaucoup mieux qu'elle ne m'avait paru à première lecture. Je puis affirmer que son auteur a du talent. Cette conviction, pour vous, un commençant, est actuellement l'essentiel. Le numéro du *Contemporain*, avec votre nouvelle, paraîtra à Pétersbourg demain, et n'arrivera probablement pas chez nous (je l'enverrai à votre adresse) avant trois semaines. De la nouvelle quelque chose (peucependant) est supprimé... rien n'y est ajouté.

» Bientôt je vous écrirai plus en détail, maintenant je n'ai pas le temps. J'attends votre réponse,

(1) A la réception de cette lettre, Tolstoï écrivit immédiatement dans son journal : « ... Quand même, je crois que je ne suis pas sans talent. » (C^e L. N. Tolstoï. Sa vie, ses œuvres par R. Leuvenfeld.) — N. T.

et je vous demande de m'envoyer la suite si vous l'avez.

» N. NÉKRASOV. »

« P. S. — Bien que je devine, cependant je vous prie de m'écrire le nom de l'auteur de la Nouvelle, j'ai besoin de le savoir, c'est nécessaire selon la règle de notre censure. »

(c) Saint-Pétersbourg, 30 octobre 1852.

» Monsieur,

» Je vous prie de m'excuser d'avoir tardé à répondre à votre dernière lettre; j'ai été très occupé. Quant à la question d'argent, je me suis tu sur ce sujet dans mes lettres précédentes pour la cause suivante: dans nos meilleures revues, depuis longtemps existe l'habitude de *ne pas payer*, pour la première Nouvelle, un auteur qui commence et que la *Revue* présente pour la première fois au public. A cette habitude se sont soumis jusqu'ici tous ceux qui ont commencé leur carrière littéraire dans le *Contemporain*; comme: Gontcharov, Droujine, Avdeïev et les autres. A cette même habitude furent soumises de leur temps mes premières œuvres et celles de Panaïev. Je vous propose la même chose sous la condition que pour vos

œuvres futures, je vous donnerai tout de suite le prix supérieur, celui que reçoivent nos auteurs les plus célèbres, (très peu nombreux), c'est-à-dire 50 roubles pour une feuille d'impression (1). J'ai aussi tardé à vous écrire parce que je ne pouvais vous faire cette proposition avant de contrôler mon impression par le jugement du public. Ce jugement a été on ne peut plus favorable pour vous, et je suis très heureux de ne pas m'être trompé en jugeant votre première œuvre, et avec plaisir, je vous propose maintenant les conditions sus-mentionnées.

» Écrivez-moi à ce sujet. En tous cas, je puis vous garantir que nous tomberons d'accord sur ce point. Puisque votre nouvelle a eu du succès, il nous serait très agréable d'avoir plus vite votre deuxième œuvre. Faites-nous le plaisir de nous envoyer ce que vous avez de prêt. J'ai voulu vous envoyer le numéro 9 du *Contemporain*, mais malheureusement j'ai oublié de donner l'ordre de tirer un exemplaire de plus et pour cette année toute la revue est épuisée. Cependant, s'il vous le faut, je puis vous envoyer un ou deux exemplaires des bonnes feuilles de votre nouvelle.

» De nouveau je vous demande avec instance de nous envoyer une Nouvelle ou quelque chose en

(1) 50 roubles valent 130 francs; ainsi Tolstoï recevait 130 francs pour 16 pages; environ 8 francs la page. — N. T.

genre de nouvelle, roman ou récit. En attendant votre réponse, je reste à votre service.

» N. NÉKRASOV. »

» P. S. — Nous sommes *obligés* de savoir le nom de l'auteur dont nous insérons les œuvres, c'est pourquoi, donnez-nous des renseignements positifs à ce sujet. Si vous le voulez, personne, en dehors de nous, ne saura rien. »

(d) Saint-Petersbourg, 2 septembre 1855.

« Cher monsieur Léon Nicolaïevitch,

» Je suis arrivé à Pétersbourg au milieu d'août, dans les circonstances les plus tristes pour le *Contemporain*. Les manipulations révoltantes qu'a subies votre article (1) ont fini de me gâter le sang. Jusqu'ici je n'y puis penser sans ennui et sans colère. Sans doute, votre travail ne sera pas perdu... il témoignera toujours de la force qui a pu conserver une vérité profonde et réelle dans des circonstances où peu la conserveraient. Je ne dirai pas comment je place haut tout cet article et en général la direction de votre talent, et en quoi il est fort et neuf. C'est précisément ce qu'il faut maintenant à la société russe : la vérité, la vérité

(1) Nékrasov parle ici probablement du récit : « Sébastopol en décembre 1854. » (Note de P. Birukov.)

dont après la mort de Gogol, il est resté si peu dans la littérature russe. Vous avez raison en appréciant le plus ce côté de votre talent. Cette vérité, que vous apportez dans notre littérature, est quelque chose de tout à fait nouveau chez nous. Je ne connais pas actuellement d'écrivain qui force tant l'affection et la sympathie que celui auquel j'écris, et je n'ai peur que d'une chose : que le temps et la lâcheté de la réalité, la surdité et le mutisme de tout ce qui entoure ne fassent avec vous ce qu'ils ont fait avec la plupart de nous, qu'ils ne tuent en vous l'énergie sans laquelle il n'y a pas d'écrivain, tout au moins, de ceux qui sont maintenant nécessaires à la Russie. Vous êtes jeune, il se produit maintenant des changements qui, espérons-le, finiront bien et peut-être, devant vous, y a-t-il un large champ d'action. Vous commencez de telle façon que vous forcez même les hommes les plus prudents à espérer beaucoup en vous. Cependant je me suis écarté du but de ma lettre. Je ne vous consolerais pas en vous disant que beaucoup trouvent magnifiques même les extraits de votre article qui sont insérés, mais pour ceux qui connaissent l'article tout entier, ce n'est plus qu'une série de mots dénués de sens et de signification. Mais il n'y a rien à faire ! Je vous dirai une seule chose, que l'article n'eût pas été inséré si ce n'eût été nécessaire, mais votre signature n'est pas mise.

« La Coupe en forêt » est passée assez bien, quoique quelques traits précieux aient été rayés. Voici mon opinion sur cette nouvelle : par la forme elle rappelle, en effet, Tourgueneff, mais là s'arrête la ressemblance ; tout le reste vous appartient et ne pourrait être écrit par personne sauf vous. Dans ce récit, il y a beaucoup de petites notes admirablement justes, et tout y est nouveau, intéressant et utile. Ne négligez pas des récits pareils à celui-là. Sur le soldat, notre littérature n'a rien dit jusqu'ici, sauf des banalités. Vous commencez seulement, et quelle que soit la forme sous laquelle vous direz ce que vous savez sur ce sujet, tout sera au plus haut degré intéressant et utile. Panaïev m'a transmis votre lettre où vous nous promettez d'envoyer bientôt *La Jeunesse*. Je vous prie de l'envoyer. Indépendamment de la Revue, je m'intéresse personnellement à la continuation de votre première œuvre. Nous préparerons pour *La Jeunesse* une place dans les numéros 10 ou 11, selon la date de la réception.

« L'argent vous sera envoyé ces jours-ci.

» Je me suis installé pour l'hiver à Pétersbourg et je serais très heureux si, à l'occasion, vous m'écriviez quelques lignes.

» Veuillez agréer l'assurance de mes salutations sincères.

» N. NÉKRASOV. »

« Mon adresse : rue des Petites-Ecuries, maison Imzène, ou à la rédaction du *Contemporain*. »

3° En commençant à écrire *l'Enfance*, Tolstoï avait en tête le plan d'un grand roman qui devait s'appeler *Histoire de quatre époques*. Ce roman ne fut point achevé. *La jeunesse* ne le fut même qu'à moitié, et la dernière partie, *l'Age mûr*, qui devait avoir le plus grand développement, ne fut pas commencée. L'auteur ne termina que *l'Enfance* et *l'Adolescence*.

Beaucoup des héros des Nouvelles, *l'Enfance* et *l'Adolescence*, sont des personnages réels. Le père de Nikolenka, dans *l'Enfance*, n'est pas le père de L. Tolstoï, mais le voisin et l'ami de son père, A. M. Isleniev. La gouvernante Mimi était aussi dans la maison d'Isleniev où elle resta longtemps, et Katenka, c'est sa fille Iouzenka (Joséphine). Les deux gouverneurs, Karl Ivanovitch et Saint-Jérôme, correspondent à deux gouverneurs de L. Tolstoï, Théodore Ivanovitch Rossel, et M. Saint-Thomas ; quant à la mère de Nikolenka, c'est un personnage de fantaisie, la mère de L. Tolstoï mourut quand il était encore tout enfant et il ne se la rappelle pas.

« Le Grand Chrétien Gricha », (l'Innocent), vécut en effet. Je me rappelle que dans une de mes visites chez Tolstoï, il adressait à une malade qui était dans sa maison, les paroles suivantes : « Pour

supporter la maladie ou la souffrance, il faut croire en Dieu comme y croyait cet innocent que j'ai décrit dans *l'Enfance*. Quand il priait, il s'abandonnait tout au sentiment de tendresse et à la foi en Dieu et murmurait dans sa langue étrange : « Tu es mon médecin, tu es mon pharmacien ! » Dans ces paroles simples s'exprimait son complet dévouement à la volonté de Dieu. L'innocent Gricha, selon les paroles de L. Nicolaïevitch, vivait dans la vieille serre, maintenant détruite, du jardin de Iasnaïa Poliana.

Des détails plus précis sur les personnages des œuvres de Tolstoï, qui correspondent aux personnages réels, seront donnés dans la biographie de L. Tolstoï.

P. B.

II

LES ŒUVRES DE TOLSTOÏ EN FRANCE

1° La première œuvre de Tolstoï publiée en France fut *Guerre et Paix*, éditée chez Hachette en 1878. En 1879 parut *Le Bonheur de famille*, traduit sous le titre : *Katia*, par le comte d'Hauterive et édité par Didier et C^{ie}. La même année, le journal de Saint-Petersbourg donnait la traduction française des *Cosques*, et avant, en 1877, était parue à Pétersbourg la traduction du roman : *Le Bonheur de famille*, sous le titre de *Macha*.

Ces œuvres de Tolstoï passèrent presque inaperçues jusqu'au moment où M. Melchior de Vogué fit paraître de remarquables articles sur le roman russe. Depuis, presque tous les ouvrages de Tolstoï ont été traduits, et quelques-uns même ont eu plusieurs traductions ; sans parler des œuvres de Tolstoï insérées dans les divers journaux et revues, il n'y

a pas moins de soixante volumes environ, édités à part. En France, vingt-neuf éditeurs ont fait paraître des ouvrages de Tolstoï. Perrin vient en tête avec dix-sept œuvres de Tolstoï; après lui, Savine, huit œuvres; Marpon et Flammarion, six; P.-V. Stock, six; la *Revue Blanche* et Hachette, quatre; Charpentier-Fasquelle et Ollendorff, deux chacun; et chacun des autres a donné une œuvre.

A propos de ces éditions, nous devons faire remarquer que certains ouvrages n'ont pas été publiés sous leur vrai titre, ce qui rend parfois difficiles les recherches sur les œuvres de L. Tolstoï. Au cours de la publication, nous indiquerons les titres sous lesquels ont paru les diverses œuvres.

Certains ouvrages de Tolstoï ont eu chacun plusieurs traductions et ont paru simultanément, chez différents éditeurs. Tels sont : *La Sonate à Kreutzer*, *Qu'est-ce que l'Art?* *La puissance des Ténèbres*, *Résurrection*, etc.

2° Il existait jusqu'ici trois éditions de *l'Enfance* et de *l'Adolescence*; deux d'entre elles contiennent en outre une troisième nouvelle, *La Jeunesse*.

a) Edition Perrin, 1887, sous le titre : *Mes mémoires. Enfance, Adolescence et Jeunesse*, traduit avec l'autorisation de l'auteur par E. Halpérine.

b) Edition Hachette, 1898, *Souvenirs. Enfance, Adolescence et Jeunesse*. Ouvrage traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur, par Arvède Barine.

c) Edition Hetzel, 1886, *l'Enfance et l'Adoles-*

cence, traduction de Michel Delines, édition spéciale pour la jeunesse, revue par l'auteur.

Nous n'avons pas à faire ici la critique des traductions, nous indiquerons seulement en quoi elles diffèrent de l'original.

La traduction de M. M. Delines, comme il l'indique lui-même dans la préface, est celle d'une édition russe de *l'Enfance* et de *l'Adolescence*, élaguée par Tolstoï lui-même, à l'usage des enfants. Mais M. Delines n'en a pas donné la traduction complète, il a omis quelques détails, qu'il juge « inutiles et sans intérêt pour la jeunesse française » (?)

La traduction de M. Arvède Barine est très incomplète. Le traducteur dit dans son avant-propos : « Personne plus que nous n'est partisan des traductions complètes. On n'a pas le droit de toucher aux œuvres des maîtres : *sint ut sunt aut non sint*, comme il a été dit avec raison. » Malgré ce sage précepte, le traducteur a complètement omis, dans *l'Enfance*, les chapitres VI, VII, VIII, IX, XVII, XVIII ; dans *l'Adolescence*, les chapitres II, III, V, XVII, XXVI ; en tout onze chapitres. Parfois deux chapitres sont unis entre eux. Quant à la traduction de M. Halpérine, elle est complète.

Les traductions de MM. Arvède Barine et Halpérine ont été éditées sous les titres : *Souvenirs* et *Mes Mémoires*, si bien que les trois nouvelles de Tolstoï : *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse*, prennent, et faussement, un carac-

tère autobiographique. Dans ces nouvelles, Tolstoï n'a pas décrit sa propre vie. La mère du héros est toute de fantaisie. Tolstoï perdit sa mère dans la plus tendre enfance, et son père en 1837 ; il n'avait guère plus de huit ans. Sa grand'mère mourut en 1839. Tolstoï avait trois frères ; il ne fit pas ses études à Moscou, mais à Kazan. Ces quelques indications montrent que *l'Enfance*, *l'Adolescence* et *la Jeunesse* sont loin d'être une autobiographie.

J.-W. B.

VERIFICAT

2017

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR ET DE L'ÉDITEUR	v
PRÉFACE DE P. BIRUKOV.	xv
L'ENFANCE, nouvelle (1852).	1-188
I. Le précepteur Karl Ivanovitch	18
II. Maman	11
III. Papa.	16
IV. La classe.	23
V. L'innocent	29
VI. Préparatifs de chasse.	36
VII. La chasse	41
VIII. Les jeux	48
IX. Quelque chose comme le premier amour	52
X. Quel homme était mon père	55
XI. Les occupations dans le cabinet de travail et au salon.	59
XII. Gricha	65
XIII. Natalia Savichna	70
XIV. Séparation	77

XV. L'enfance.	83
XVI. Les vers	90
XVII. La princesse Kornakhova.	100
XVIII. Le prince Ivan Ivanovitch.	106
XIX. Les Ivine.	113
XX. L'arrivée des invités	124
XXI. Avant la mazurka.	132
XXII. La mazurka	138
XXIII. Après la mazurka.	142
XXIV. Au lit	148
XXV. La lettre	152
XXVI. Ce qui nous attendait à la campagne	161
XXVII. Chagrin	166
XXVIII. Derniers souvenirs tristes.	174
L'ADOLESCENCE, nouvelle (1854)	189-358
◊	
I. Le voyage en poste	191
II. L'orage.	202
III. Nouveau point de vue	210
IV. A Moscou.	217
V. Le frère aîné.	219
VI. Macha	221
VII. Grains de plomb	228
VIII. L'histoire de Karl Ivanovitch.	234
IX. Suite	240
X. Suite.	246
XI. Un Un.	250
XII. La petite clef	258
XIII. La traîtresse.	262
XIV. Egarement.	266
XV. Les rêves.	271
XVI. Après la peine vient le plaisir.	278
XVII. La haine.	286
XVIII. La chambre des servantes	290

XIX. L'adolescence	298
XX. Volodia	304
XXI. Katenka et Lubotchka.	309
XXII. Papa	312
XXIII. Grand'mère	317
XXIV. Moi	321
XXV. Les amis de Volodia.	323
XXVI. Les raisonnements	327
XXVII. Le commencement de l'amitié.	334
APPENDICE	339-355
Notes bibliographiques de M. P. Birukov.	339
Les œuvres de Tolstoï en France.	352

FIN DU TOME PREMIER

DES ŒUVRES COMPLÈTES DU C^TE LÉON TOLSTOÏ

ÉMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)



